

DÉPARTEMENT DES LETTRES ET COMMUNICATIONS

Faculté des lettres et sciences humaines

Université de Sherbrooke

A PARADIGM OF EARTH : TRADUCTION PERFORMATIVE ET SCIENCE-FICTION

QUEER

par

MATHIEU ARÈS

Mémoire présenté à

NICOLE CÔTÉ, directrice

ISABELLE BOISCLAIR, examinatrice interne

PATRICIA GODBOUT, examinatrice interne

pour l'obtention du grade de

maîtrise en littérature canadienne comparée

incluant un cheminement en traduction littéraire et traductologie

Sherbrooke

Décembre 2017

RÉSUMÉ

L'utopie constitue l'un des genres de prédilection de la littérature féministe et queer, parce qu'elle permet de redéfinir certaines catégories, comme celle des représentations de sexe et de genre. La science-fiction, mégagenre dans lequel, selon moi, s'inscrit l'utopie, fait appel à une « distanciation cognitive » [*cognitive estrangement*] (Suvin, 2010 : 68), concept qui, dans le cas de l'utopie féministe et queer, participe à la déconstruction du binarisme dans le genre : elle introduit ce que l'on peut nommer un *novum*, un élément qui a pour socle la réalité créée par l'auteur, partagée par le lecteur, et qui vise à déstabiliser (Suvin, 2010 : 68). Le *novum* constitue un procédé narratologique qui domine la fiction à un point tel que tout aspect narratif de chaque œuvre de science-fiction dérive de celui-ci (Csicsery-Ronay, Jr, 2008 : 49); le *novum* possède une influence, par le fait même, sur le plan traductif, puisque la traduction doit l'inscrire dans un contexte différent de celui du départ. Alors que le peu d'études disponibles sur la traduction de la science-fiction queer sont en général consacrées à la réception des stratégies traductives utilisées (Bérard, 2015), le présent mémoire se situe dans une perspective performative de la traduction. L'acte traductif est performatif, non neutre, et ainsi octroie une existence, une viabilité identitaire au texte, selon le contexte d'arrivée.

En prenant pour exemple le roman de science-fiction queer *A Paradigm of Earth* (2001) de l'auteure canadienne Candace Jane Dorsey, mon mémoire a pour objectif d'examiner, en s'inspirant de la généalogie de la traduction féministe (Lotbinière-Harwood, 1991; Simon, 1996; Von Flotow, 1997 et 1999) et des travaux sur la traduction du queer (Louar, 2008; Larkosh, 2011; Casagrande, 2013), de quelle manière s'effectuent certains changements de paradigme sur le plan traductif. La réflexion sur les désignations de genre dans le roman de Dorsey découle de Blou, l'*alien* au genre indéterminé, qui personnifie en quelque sorte le *novum*. D'où l'intérêt de proposer une approche performative de la traduction visant à faire éclater le binarisme de la langue française.

ABSTRACT

Utopia is often used in feminist and queer literature, because it is a genre which questions some categories such as sex and gender representations. Science fiction concerns utopia since it provides cognitive estrangement, a concept that deconstructs gender binarism in feminist and queer utopias. Cognitive estrangement introduces a *novum*, a destabilizing element based on the author's created reality, and shared by the reader (Suvin, 2010 : 68). The *novum* is a narratological device that so dominates its fiction that every science fiction narrative aspect derives from it (Csicsery-Ronay, Jr, 2008 : 49); this *novum* influences the translation process because the translator must reinsert it in a new context. Since the only studies which can be found today on translation in queer science fiction are generally dedicated to the reception of translation strategies (Bérard, 2015), this work situates translation within a performative approach. Translation is performative; it provides a viability to the text in another language-culture, another context. In studying an excerpt of Canadian Candace Jane Dorsey's queer science fiction novel *A Paradigm of Earth* (2001), as well as my translation of it, my objective with this thesis is to consider how some translation paradigm shifts can be made according to feminist (Lotbinière-Harwood, 1991; Simon, 1996; Von Flotow, 1997 et 1999) and queer translation precepts (Louar, 2008; Larkosh, 2011; Casagrande, 2013). This work takes into consideration gender designations, which in Dorsey's novel ensue from the character Blue, the ungendered alien; Blue represents the *novum* in *A Paradigm of Earth*, which allows the translator to take a performative approach in order to deconstruct gender binarism in French.

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ	2
ABSTRACT	3
REMERCIEMENTS.....	6
INTRODUCTION	7
I. QUEER, SCIENCE-FICTION ET TRADUCTION	7
II. CADRE THÉORIQUE	14
III. MÉTHODOLOGIE.....	18
CHAPITRE 1 : L’HISTOIRE DE LA SCIENCE-FICTION QUEER ET LA TRADUCTION PERFORMATIVE DE A PARADIGM OF EARTH.....	23
1.1 APERÇU DE LA SCIENCE-FICTION FÉMINISTE ET QUEER AUX ÉTATS-UNIS ET AU CANADA ..	23
1.2 L’ÉTRANGETÉ DANS A PARADIGM OF EARTH	27
1.3 LA PERFORMATIVITÉ DE LA TRADUCTION.....	34
CHAPITRE 2 : UNE LANGUE QUI ÉVOLUE AVEC SON TEMPS, EST-CE UTOPIQUE? : LA TRADUCTION DES GENRES, DES SEXES ET DES SEXUALITÉS DANS UN EXTRAIT DE A PARADIGM OF EARTH	41
2.1 CHAPITRE 2 : UNE MAISON N’EST PAS NÉCESSAIREMENT UN FOYER.....	41
2.2 CHAPITRE 3 : COMMENT EXPLIQUER AUX ALIENS CE QU’EST LA LITIÈRE POUR CHATS	64
2.3 CHAPITRE 4 : UN POLICIER VIEUX JEU	83
2.4 CHAPITRE 5 : UNE PERSONNE DE PLUS.....	103
CHAPITRE 3 : IL, ELLE ET IEL : LA DÉCONSTRUCTION DU BINARISME DANS LA TRADUCTION DE LA SCIENCE-FICTION QUEER.....	127
3.1 TRADUCTION QUEER ET PERFORMATIVE	128
CONCLUSION.....	145
COMMENT (TRANS)GENRER LA TRADUCTION DE LA SCIENCE-FICTION	145

BIBLIOGRAPHIE 148

I. ROMANS, RECUEILS DE NOUVELLES, CRITIQUES ET ENTREVUES 148

II. GENRE/SEXE 149

III. SCIENCE-FICTION ET UTOPIE 150

IV. TRADUCTOLOGIE ET RÉDACTION 153

V. LINGUISTIQUE 155

VI. DICTIONNAIRES ET ENCYCLOPÉDIES 156

VII. AUTRES 157

REMERCIEMENTS

Même si la rédaction d'un mémoire de maîtrise est un travail en majeure partie solitaire, il n'en demeure pas moins que de nombreuses personnes gravitent autour de nous durant le processus. Je souhaite tout d'abord remercier ma directrice, Nicole Côté, qui a soutenu ce projet de son état embryonnaire jusqu'à sa maturation. Sa disponibilité, son expertise traductive et son érudition ont permis la viabilité de cet OTNI (Objet traductif non identifié)!

Mes remerciements vont ensuite à mes deux évaluatrices, Patricia Godbout et Isabelle Boisclair, qui ont toutes deux incarné le mot « rigueur ». Elles ont cru en mon projet et ont su bien me guider. Ce mémoire ne serait pas le même sans la pertinence de leurs interventions.

Je tiens aussi à remercier les personnes suivantes, qui ont toutes été très importantes dans la réalisation de ce mémoire : aux auteurs/auteures et traducteurs/traductrices qui m'ont influencé autant dans ce projet que dans ma vie en général; à mes collègues du VersUS, Jessica, Hélène, Marie-Dominique et Augusta, ainsi qu'à mes amis du CRIFUQ avec qui j'ai échangé de nombreuses discussions éclairantes; à Anne Catherine, Raphaëlle et Kathleen, qui savaient chaque fois trouver les mots justes; à Véronique, qui m'écoutait raconter mes déboires de chercheur après m'avoir raconté ses déboires d'auteure; à Monsieur, qui, lors de la rédaction de quelques pages, m'a nourri de ses rêves au même titre qu'a pu le faire Blou avec Morgane; à ma famille, qui a cru en mes capacités.

Enfin, je remercie tout particulièrement mon amoureux, Treveur. Il a aussi vu le potentiel de mon projet et continue de m'encourager à faire de la traduction littéraire une réalité professionnelle pour moi. Son pragmatisme sait me ramener bien des fois les pieds sur Terre.

INTRODUCTION

I. *Queer*, science-fiction et traduction

La science-fiction telle que nous la connaissons aujourd'hui est relativement récente, surtout dans son expression française : c'est entre autres à la parution de la traduction du roman *The World of Æ* (1948), d'Alfred Elton van Vogt, un auteur canadien naturalisé américain, qu'elle s'établit en France. La traduction de l'œuvre de van Vogt, réalisée par Boris Vian en 1953, contribue à lancer un genre alors peu estimé dans le milieu littéraire¹. Ainsi, comme le stipule Sylvie Bérard, la plupart des œuvres de science-fiction en langue française ont d'abord été des traductions²; lire de la science-fiction en français, c'est encore lire des textes provenant des États-Unis et de l'Angleterre (qui dominent un marché aujourd'hui de plus en plus diversifié et dont les œuvres sont encore le plus souvent traduites en France).

Puisque le sujet traduisant est constitué par son contexte, qui influe sur la traduction, les études sur la traduction *queer*³ s'intéressent à la fausse neutralité en traduction. Cette fausse neutralité a été soulevée il y a des décennies par Susanne de Lotbinière-Harwood dans ses études sur la traduction féministe⁴. Elle rappelle que la position du sujet traduisant est elle-même genrée :

Gender affects how the translator reads the source-language text, how she or he decodes/interprets and recodes/re-interprets into the target language. Gender influences how the translator relates to the author, to the reader, what ideological

¹ Gouanvic, 1975, p. 27-28; Gouanvic, 1995, p. 201-202.

² Bérard, 2015, http://www.academia.edu/15521068/Parce_qu_il_nous_faut_une_langue_du_futur_bien_de_son_temps_Traduire_le_queer_science-fictionnel.

³ Bien que les études *queer* incluent aussi les questions de « races », de religion et de classes sociales, je ne me concentrerai que sur le genre pour l'objectif de ce mémoire.

⁴ Même si les travaux de Lotbinière-Harwood permettent de situer historiquement le *queer* en traduction, on peut difficilement associer les deux en raison de l'approche essentialiste de l'époque de la traduction féministe de l'époque, c'est-à-dire que les identités de genre étaient considérées comme naturelles, figées. Je retrace ainsi l'évolution des idéologies dans le but de consolider les bases de mon approche déconstructionniste.

stances and cultural values she or he will, consciously or not, want to foreground or mute⁵.

Le genre est producteur de catégories sociales, principalement masculines et féminines⁶. Michel Dorais souligne par ailleurs que « [le] genre est une construction culturelle : il se réfère à ce qui est considéré comme masculin ou féminin dans une culture donnée. Par conséquent, notre identité de genre dépend de notre degré d'adéquation aux standards masculins ou féminins en vigueur⁷ ». Le genre n'est ainsi pas une simple distinction de sexe : il se fabrique, se performe.

Par ailleurs, étant donné que le contexte identitaire et culturel est en constant mouvement, il est important de rappeler que, comme le précise Susanne de Lotbinière-Harwood, la neutralité dans la langue n'existe pas :

There is no such thing as gender-neutral in language or in reality. Because linguistic behaviour is among the gender roles learned and performed by females and males in our societies, its impact on the practice of translation is real. The translating subject's position is necessarily a gendered position.⁸

Ce que soulève Lotbinière-Harwood, c'est que le fait d'utiliser la langue (écrire, parler, etc.), voire le simple fait de nommer, constitue une position de genre, car le langage fait lui-même partie d'un ensemble socialement construit. Ainsi, la neutralité en traduction n'existe pas, puisque sa nature performative est, entre autres, influencée par la conception qu'a une personne - le traducteur ou la traductrice en l'occurrence - de la société. Par ailleurs, en raison de

⁵ Lotbinière-Harwood, 1991, p. 100-101.

⁶ Il produit également une hiérarchisation sociale desdites catégories.

⁷ Dorais, 1999, p. 53.

⁸ Lotbinière-Harwood poursuit : « Gender affects how the translator reads the source-language text, how she or he decodes/interprets and recodes/re-interprets into the target language. Gender influences how the translator related to the author, to the reader, what ideological stances and cultural values she or he will, consciously or not, want to foreground or mute. The difference with rewriting in the feminine is that, unlike the patriarchal agenda, where the underlying order of discourse is made invisible by passing itself off as 'normal' and 'natural', the feminist agenda has its political cards on the table. The hand mediating is overt in its intentions. » (Lotbinière-Harwood, 1991, p. 100-101.)

l'impossible neutralité de genre en traduction, tel que Lotbinière-Harwood le mentionne, l'acte de nommer est en soi une position politique⁹; ainsi, même nommer la neutralité évacue la dimension « neutre » dans son aspect politique.

Parce que la langue n'est pas neutre, l'écrivaine et linguiste Suzette Haden Elgin soutient que la linguistique — et d'autant plus la traduction, pourrait-on arguer — de même que la science-fiction présentent des vecteurs de changement social : « [L]inguistics is our best tool for bringing about social change and sf is our best tool for testing such changes before they are implemented in the real world, therefore the conjunction of the two is desirable and should be useful¹⁰ ». Ses propos rejoignent ceux de John L. Austin (1970), qui indique que le langage est constitué, entre autres, d'énoncés performatifs. Selon lui, « [L]a fonction de ces énoncés ne se réduit pas à décrire le monde, [...] mais elle consiste plutôt à accomplir quelque chose dans le monde, à y introduire une *modification*¹¹ ». Le langage, comme les identités, n'est pas fixe. Il peut être performatif, et donc peut constituer un outil de changement¹². Notre perception concernant les identités de sexe et de genre découle d'une conception construite par la société. La traduction est donc aussi un vecteur de changement, tant dans les sujets que dans les formes.

En ce sens, puisque chaque langue traite de façon différente les questions de genre, le présent mémoire vise à creuser la notion de traduction performative : l'utilisation d'un énoncé de genre inscrit ce dernier dans une possibilité et fait advenir une réalité. Comme le souligne Gilles Lane

⁹ *Idem*, p. 100-101 et 114-115.

¹⁰ Elgin, 1996, <http://addr.com/lingua/1.htm>.

¹¹ Austin, 2011, p. 234.

¹² « Prononcer des mots, en effet, est d'ordinaire un événement capital, ou même l'événement capital, dans l'exécution [*performance*] de l'acte (de parier, ou de quoi encore?), exécution qui constitue pour une part la visée de l'énonciation; mais elle est loin de constituer d'ordinaire — si jamais elle le fait — l'*unique* élément nécessaire pour qu'on puisse considérer l'acte comme exécuté. Disons, d'une manière générale, qu'il est toujours nécessaire que les *circonstances* dans lesquelles les mots sont prononcés soient d'une certaine façon (ou de plusieurs façons) *appropriées*, et qu'il est d'habitude nécessaire que celui-là même qui parle, ou d'autres personnes, exécutent *aussi* certaines *autres* actions — actions « physiques » ou « mentales », ou même actes consistant à prononcer ultérieurement d'autres paroles. » (Austin, traduction de G. Lane, 1970, p. 43.)

dans son introduction à *Quand dire, c'est faire* (1970), du célèbre Austin, « [s'il] est bien vrai que les énonciations sont des *actes*, alors elles doivent, en tant que tels, viser à accomplir quelque chose¹³ ». En d'autres mots, l'utilisation d'un énoncé l'inscrit dans le réel : par exemple, si on désigne une personne par « il » ou « elle », on l'inscrit dans une réalité binaire. On lui assigne un genre. Par contre, si on choisit de désigner la même personne par un pronom non binaire, on fait advenir une réalité et on inscrit cette personne dans cette « nouvelle » réalité¹⁴. De Lotbinière-Harwood soutient que « [l]a place assignée à chacun-e dans l'ordre du discours détermine le point de vue, dominant ou muetté, d'où chacun-e percevra et exprimera sa réalité¹⁵ ». Le genre, selon elle, décide la positionnalité : en fonction de la société, si je suis un homme, je serai fort probablement dans la position d'autorité; si je suis une femme, je serai dans la *muettée*. Le genre inscrit toute personne dans une hiérarchisation sociale. Bien que l'angle d'approche soit ici fortement essentialiste — il considère les identités de genre comme figées, sans nuances —, les propos de Lotbinière-Harwood apportent un éclairage sur la déconstruction en traduction : la traduction performative peut demander au sujet traduisant d'adopter un point de vue autre que celui de son sexe d'assignation ou de son genre choisi. La déconstruction, au sens derridien, souligne le décalage de sens si on se concentre sur les postulats de la société; elle est, comme le rappellent Lucie Guillemette et Josiane Cossette dans « Déconstruction et différence », un procédé qui sert à « dépasser toutes les oppositions conceptuelles rigides¹⁶ ».

¹³ Lane *in* Austin, traduction de G. Lane, 1970, p. 19.

¹⁴ L'exemple que je donne concerne le sexe d'assignation, mais j'aurais pu également prendre pour exemple le genre choisi. Si une personne se désigne, par exemple, de façon non binaire, elle s'inscrit dans une réalité non hétéronormative et fait donc advenir cette réalité.

¹⁵ Lotbinière-Harwood, 1991, p. 18.

¹⁶ Guillemette et Cossette, 2006, <http://www.signosemio.com/derrida/deconstruction-et-difference.asp>.

Comme l'indique Judith Butler (2006), la notion de performativité de genre présuppose que l'humain est en mouvement; on tente de figer les identités, car ce qui échappe à une forme de codification ou de classification est perçu comme « anormal », d'où vient l'idée de viabilité et d'intelligibilité de l'individu dépendante de normes sociales¹⁷. Butler précise d'ailleurs que la performativité se décline toujours dans un contexte de contrainte, paradoxe qui contient deux aspects antithétiques :

Si le genre est une sorte de faire, une activité incessante performée, en partie, sans en avoir conscience et sans le vouloir, il n'est pas pour autant automatique ou mécanique. Au contraire, c'est une pratique d'improvisation qui se déploie à l'intérieur d'une scène de contrainte.¹⁸

Le premier aspect présente une performativité inconsciente, puisqu'elle constitue une imitation liée aux contraintes sociales. Alors que ce premier aspect s'apparente à une certaine passivité, puisqu'il est mimétique, le deuxième comporte quant à lui une part d'agentivité qui, elle, aspire à se libérer de la scène de contrainte; il s'agit d'une forme d'espoir, d'une pensée utopique engageant l'émancipation de l'être dans le faire¹⁹. Le but est d'élargir les potentialités dans les représentations en sexe et en genre en traduction. Bien que cette réflexion sur le genre aspire à libérer les individus, ces derniers ne sont pas moins constitués de différents aspects, comme le contexte social ou culturel; ces contraintes inconscientes limiteront l'agentivité. Nos actes ne sont pas tous planifiés.

¹⁷ Butler, traduction de M. Cervulle, 2006, p. 14.

¹⁸ *Idem*, p. 13.

¹⁹ « As Fredric Jameson would argue, the activity of living within and beyond normative activity gets embedded in form, but I am less interested in the foreclosures of form and more in the ways the activity of being historical finds its genre, which is the same as finding its event. Adjustments to the present are manifest not just in what we conventionally call genre, therefore, but in more explicitly active habits, styles, and modes of responsivity. » (Berlant, 2011, p. 20.)

Christine Guionnet et Erik Neveu rappellent que « [l]es catégories de sexe et de genre ne sont pas seulement des variables capables d'expliquer des phénomènes sociaux, des composantes de la panoplie identitaire des agents sociaux. Elles sont aussi ce avec quoi nous pensons et classons le monde social²⁰ ». Les deux auteurs ajoutent que ce classement social est exclusivement binaire, chaque terme trouvant son opposé dans une dichotomie masculin/féminin, et que dès que nous reconnaissons la relation entre les deux éléments de cette dichotomie, « il devient incontournable de se pencher sur les nombreuses modalités à travers lesquelles la culture construit les identités de genre et de sexe²¹ ». C'est aussi ce que mentionne Butler, mais en s'appuyant sur le concept de viabilité humaine :

Les termes par lesquels nous sommes reconnus en tant qu'humains sont élaborés socialement et varient : parfois les termes qui confèrent un caractère « humain » à quelques individus sont ceux-là mêmes qui privent d'autres personnes de la possibilité de bénéficier de ce statut, différenciant de la sorte l'humain et le moins-qu'humain.²²

Bien que Butler fasse visiblement référence aux différentes interpellations de genre — et, dans une plus large mesure, aux interpellations de sexe, de sexualité, de racialité, etc. —, nous devons être conscients de la présence du jeu d'oppositions des interpellations de genre, ainsi que du sens qu'elles véhiculent.

En ce sens, la traduction performative sert, à mon avis, à confronter plusieurs réalités dans le but de mettre l'accent sur ce qui est considéré comme non normatif; dans un texte littéraire où l'un des enjeux principaux concerne les questions de genres, de sexes et de sexualités, elle remet en question certains présupposés en les redéfinissant. C'est ce que permet la réunion du

²⁰ Guionnet et Neveu, 2014, p. 9.

²¹ *Idem*, p. 39.

²² Butler, traduction de M. Cervulle, 2006, p. 14.

queer, de la science-fiction et de la traduction : la science-fiction (et plus particulièrement l'utopie et la dystopie) peut introduire un élément *queer* radicalement différent des présupposés sociétaux, et qui, en traduction, doit être réactualisé selon le contexte culturel d'arrivée.

De manière plus précise, l'utopie, avec son pendant qu'est la dystopie²³, oppose la tradition à la nouveauté : l'utopie présente une réalité idéale dépourvue de défauts, alors que la dystopie présente une société où les personnes qui se trouvent au centre du récit sont stigmatisés²⁴. Puisque les sous-genres de la science-fiction s'inter-influencent, et puisque les notions liées à l'utopie dont traitent les différents théoriciens touchent aussi la science-fiction en général, j'utilise le terme générique *science-fiction* pour ce mémoire.

Il existe ainsi un aspect novateur dans la science-fiction, que Darko Suvin désigne par le terme *novum*. Le théoricien la définit de la façon suivante : « A novum or cognitive innovation is a totalizing phenomenon or relationship deviating from the author's and implied reader's norm of reality²⁵ ». En d'autres mots, il s'agit d'un élément qui n'a pour socle que la réalité créée par l'auteur, partagée par le lecteur, et qui vise à déstabiliser afin de remettre en question certains présupposés dans le but de créer un élément nouveau découlant d'un autre traditionnel.

Dans le roman canadien à l'étude, *A Paradigm of Earth*²⁶, publié aux États-Unis en 2001 aux éditions Tor, la nouveauté correspond à l'*alien*, dont la représentation de genre constitue un élargissement du binarisme de la langue anglaise. L'auteure du roman, Candace Jane Dorsey, met en doute la domination du binarisme des genres en introduisant ce que nous pourrions considérer comme un « troisième genre ». Je considère Dorsey comme avant-gardiste, car elle

²³ Peter Fitting propose d'ailleurs une autre terminologie permettant de mieux distinguer l'utopie de la dystopie : la première constitue une utopie positive, alors que la deuxième est plutôt une anti-utopie (Fitting, 2010, p. 139).

²⁴ Il s'agit, bien sûr, de définitions sur le moment, puisque les sous-genres de la science-fiction sont en constant mouvement et s'influencent.

²⁵ Suvin, 2010, p. 68.

²⁶ Pour des raisons de lisibilité, je ferai dorénavant référence à l'œuvre avec l'acronyme *APE*.

a commencé l'écriture d'*APE* dans les années 1980²⁷, lorsque les théories de genre et de sexe en étaient à leurs balbutiements. Avec *APE*, elle s'oppose au courant de pensée hétéronormatif dominant de son époque en traitant de la non-binarité et inscrit l'œuvre dans le *queer*²⁸. Dans le cadre du présent mémoire, je pose ainsi pour hypothèse, en prenant pour exemple le roman de science-fiction de Dorsey, que le changement de paradigme que précipite Blou s'effectue également sur le plan traductif, puisque les textes *queer*, même ceux d'avant la lettre, appellent une traduction performative. Cette dernière, qui est selon moi inhérente au *queer*, participe d'une recherche d'équilibre entre traduction sourcière et cibliste, même si ces deux aspects semblent se contredire. Dans le but de respecter la visée d'un texte s'inscrivant dans la pensée *queer*, le sujet traduisant doit remettre en question les présupposés hétéronormatifs de la langue en proposant des stratégies traductives en adéquation avec le *queer*. Ma traduction d'*APE* vise ainsi à déconstruire l'identité de genre et de sexe en réactualisant le texte de départ dans un nouveau contexte.

II. Cadre théorique

Comme l'explique Peter Fitting en citant Darko Suvin et Lyman Tower Sargent, l'utopie — et j'ajoute la science-fiction — permet de repenser la société en modulant certains aspects de notre réalité :

Sargent writes that utopia is a "non-existent society described in considerable detail and normally located in time and space". [...] Suvin, on the other hand, restricts his definition to the positive utopia: "the verbal construction of a particular quasi human community where sociopolitical institutions, norms, and individual

²⁷ Schellenberg et Switzer, 2000, <http://www.challengingdestiny.com/interviews/dorsey.htm>.

²⁸ À la publication du roman de Dorsey, le *queer* n'était pas encore un terme bien connu hors des milieux universitaires. Cependant, j'utilise ce terme pour qualifier *APE*, parce qu'il correspond à l'idéal de l'auteure, même à une époque où on n'employait pas encore l'expression « science-fiction *queer* ».

relationships are organized according to a *more perfect principle* than in the author's community..."²⁹

Cette idée de principe amélioré (*more perfect principle*), qui est une systématisation des règles établies par le *novum*, vise à proposer une réalité autre qui ne posséderait pas les travers de la réalité; elle en posséderait d'autres, mais en fonction de l'élément « perfectionné ». L'utopie, pour être plausible, doit s'ancrer dans un présent historique, dans une culture donnée³⁰. La littérature constitue alors une façon d'imaginer cette société autre, comme l'indique Candace Jane Dorsey en expliquant, dans son chapitre « Forme = contenu = forme? : Comprendre la conscience du roi » (1995), que certains aspects de notre société s'avèrent franchement dystopiques³¹. Le réel, « l'actualité » de l'auteure ou de l'auteur, voire des personnages, joue ainsi un rôle crucial, selon Levitas (2013), dans le désir dont découle l'utopie : « utopia is the expression of the desire for a better way of being or of living, and as such is braided through human culture³² ». La notion de « braided », issue de la contre-culture afro-américaine et liée à l'historicité de la culture africaine³³, se révèle ici cruciale : il s'agit d'une interrelation, indissociable, entre passé, présent et avenir. Dans cette optique, les théories *queer*, comme l'indique Wendy Gay Pearson (2003), partagent un lien indissociable avec l'utopie, puisqu'elles

²⁹ Fitting, 2010, p. 135.

³⁰ Suvin, 2010, p. 86.

³¹ « Les écrivains mettent en image (plutôt qu'imaginent, parce que ces poisons sont trop réels) les toxines qui menacent de nous déstabiliser. Dans ma province, l'Alberta, des députés sont intervenus à l'Assemblée législative pour demander qu'on interdise certains livres et qu'on révoque la loi sur les droits de l'homme et la loi antidiscrimination, allant même jusqu'à laisser entendre que renoncer à la Charte des droits et libertés serait un bon moyen de priver les homosexuels, les lesbiennes et les bisexuels de leurs libertés civiles. Lors de l'enquête Kreever sur le sang contaminé, certains ont laissé entendre que la Colombie-Britannique, sous la gouverne de Van der Zalm, avait ourdi un plan visant à envoyer les homosexuels dans des camps de concentration, manifestement pour empêcher la propagation du sida. Et dans la même veine, le Colorado et l'Oregon ont brandi l'étendard d'une loi anti-homosexuels, loi qui a été adoptée dans l'un des deux États. » (Dorsey, 1995, p. 167.)

³² Levitas, 2013, p. xii.

³³ Gair, 2007, p. 11.

ont pour but de déconstruire les conceptions binaires hiérarchisées et la notion d'identité fixe³⁴ afin d'offrir d'autres possibilités dont la viabilité découle des anciens présupposés. En d'autres mots, il s'agit de partir d'un élément actuel (le binarisme dans le cas présent) pour le déconstruire dans le but d'en créer un autre (le non-binarisme) tourné vers l'avenir.

Cependant, l'expansion des théories *queer* est relativement récente. Le « queer » renvoie à tout ce qui s'éloigne du modèle hétéronormatif. Selon Wendy Gay Pearson, Veronica Hollinger et Joan Gordon (2008), le *queer* correspond à une dénaturalisation des positionnalités hégémoniques de genre, de sexe et de sexualité³⁵. Par extension, il permet l'étude de l'impact émotionnel et matériel des catégorisations hétéronormatives sur les gens, peu importe leur genre, leur sexe et leur sexualité. En ce sens, Michel Dorais précise que « la pensée binaire et ses idéologies intégristes ou fondamentalistes véhiculent l'idée que notre identité doit être stable et non équivoque³⁶ ». En d'autres mots, si l'on se fiait à ces idéologies décriées par Dorais, il serait inutile de remettre en question la dichotomie homme/femme, masculin/féminin, hétérosexuel/homosexuel, etc., puisque ces étiquettes servent à reconnaître le monde. Ou, plutôt, à le contrôler, à l'image d'Adam dans la Genèse qui, en nommant toutes les choses autour de lui, se les approprie. La pensée *queer*, quant à elle, prend en considération, selon David Ross Fryer, la diversité des genres, des sexes et des sexualités³⁷, mais aussi des

³⁴ « While some queer theorists recognize the strategic usefulness of identity politics for short-term legal and political gains, the real aim of queer theory is to make possible a future in which society is radically restructured in order to invalidate fixed identities and deconstruct the Cartesian binarisms which automatically value white over black, male over female and straight over gay. » (Pearson in James et Mendlesohn, 2003, p. 157.)

³⁵ « Queer theoretical approaches, alongside feminist, postcolonial, postmodern, and critical race theories, allow critics to make visible the naturalized epistemologies of sexuality, gender, and race that underwrite the most conservative sf [science fiction], as well as to explain some of science fiction's most striking attempts to defamiliarize and denaturalize taken-for-granted constructions of what it means to be, and to live, as a human. » (Pearson, Hollinger et Gordon, 2008, p. 6.)

³⁶ Dorais, 1999, p. 18.

³⁷ Notons d'ailleurs que Michel Dorais a également amorcé une réflexion semblable dans son ouvrage *Éloge de la diversité sexuelle* (1999). Dans son court chapitre sur le *queer*, il mentionne ceci : « Contrairement à d'autres, l'identité *queer* ne débouche pas sur des exclusions ou sur des modèles de conduites, mais plutôt sur la création continue de nouvelles façons d'être, de penser, de faire et d'interagir en tant qu'être sexué. Ainsi, remettre en

différentes pratiques sexuelles et des nombreuses « modifications corporelles » (tatouages, piercings, etc.)³⁸. En d'autres mots, la pensée *queer* exerce un regard critique sur tous les présupposés sociaux quant aux catégorisations et pratiques corporelles.

En me basant sur ces définitions et sur les affirmations de Nadia Louar concernant le *queer*³⁹, je souhaite préciser ce que signifient les termes « queerisation » et « queeriser » en traduction : la queerisation constitue une action visant à faire ressortir le caractère « étranger » du texte, qui n'entre pas dans la norme hétérosexuelle. Queeriser un texte dans une langue où la bicatégorisation est très forte revient donc à souligner et à actualiser la visée de l'œuvre de départ sans la dénaturer, et ce, dans une optique post-normative, qui inclut les identités *queer* dans le spectre des représentations des identités de sexe et de genre⁴⁰; la post-normativité signifie ainsi que les normes ont été modifiées, élargies et, surtout, remises en question. Selon le principe de la post-normativité, le *queer* est une remise en question radicale des catégories

question le statut dominant de l'hétérosexualité ne signifie pas que celle-ci soit rejetée, mais qu'elle soit incluse dans une très vaste diversité » (*Idem*, p. 154-155).

³⁸ Fryer, 2011, p. 5-6.

³⁹ Selon Louar, le *queer* est une présence hétéroclite qui dénonce les catégories figées : « Le jeu sur le signifiant que permet la traduction en français de ce curieux vocable [queer] révèle l'importance du jeu linguistique et des enjeux idéologiques que les études queer suscitent en milieux universitaires francophones. *Queer Zones, La pensée straight, queerizer, transgenre*, les termes anglais demeurent et se francisent. Leur inclusion surprenante et présence hétéroclite dans le lexique français font jouer une étrangeté de la langue vis-à-vis d'elle-même en même temps qu'elles énoncent et dénoncent un décalage entre une constellation d'identités sexuelles et leur expression singulière dans la langue » (Louar, 2008, p. 2).

⁴⁰ « Queer thinking is postnormative. Postnormative thinking does not assume that all professionals are white, that all presidents will be men, or that all people are straight. Nor does it simply posit that blacks are professionals too, that someday the president will be a woman, or that some of us aren't straight. It calls into question these assumptions that normative culture has about the world and that we, when we fail to think, let structure our thoughts. To think queerly is to think, *really to think*, about gender, sex, sexuality, and indeed all forms of identity and expression as being open to various instantiations, as having multiple — even infinite — modalities, as being never what we assume them to be from surface appearances or uninterrogated presuppositions. To think queerly, then, is to make room for tattoos, piercings, transsexuality, genderfuck, S&M, group sex, polyamory, and intersexuality (having both female and male sex characteristics), as well as monosexuality (hetero and homo), monogamy, and vanilla sex — to view all as potential ways of being human. To think queerly is to recognize that most of us occupy identities in bad faith and to consciously choose not to do so ourselves. Queer thinking is critical thinking through and through. In these ways, queer thinking and this definition of the term *queer*, mean refusing to be what others tell us to be simply because they tell us to be that way. And since both Freud and Foucault were definitely onto something, queer thinking also means refusing to accept who we think we are without having interrogated it simply because it seems natural to us. Queer thinking, in this sense of the term, is clearly postnormative. » (Fryer, 2011, p. 5-6.)

qui ont, jusqu'ici, structuré notre pensée. C'est d'ailleurs ce que permet plus encore la science-fiction, puisqu'elle introduit un *novum* qui appelle une modification de la réalité de l'auteur et du lecteur.

En traduction, les deux éléments que sont le *queer* et la science-fiction offrent à la personne qui traduit, par leur déconstruction des normes, l'occasion de s'en écarter. La modification introduite par le *novum* peut être d'ordre linguistique, et la traduction est l'une des façons de tester le nouvel aspect que l'on souhaite introduire dans la culture d'arrivée. La traduction, la science-fiction et le *queer* font ainsi tous trois appel à une distanciation par rapport au contexte social de départ.

III. Méthodologie

Étant donné le paysage social actuel visant la reconnaissance des personnes *queer*, l'actualisation du texte de Dorsey se fait, dans le présent mémoire, par l'utilisation du pronom de troisième personne non binaire « iel » et de stratégies traductives qui éviteront de genrer le personnage de Blou. Pour ce faire, j'adopte l'approche post-normative de David Ross Fryer (2011), laquelle inclut le *queer* dans le spectre des représentations des identités de sexe et de genre. La non-binarité dans les genres constitue un champ relativement récent en traductologie⁴¹, ce pourquoi je m'inspire, entre autres, de la généalogie de la traduction féministe. Par ailleurs, je cherche à « queeriser » la traduction, c'est-à-dire que, en tant que traducteur agentif, je choisis d'actualiser les potentialités du texte original anglais.

⁴¹ Dans son article « Genders and the Translated Text: Developments in "Transformance" » (1999), Luise von Flotow mentionne que les théories *queer* des années 1990, qui ont contribué à remettre en question la fixité des identités par la performance, ont ouvert la voie à une réflexion traductologique afin d'analyser la traduction sous un angle performatif. Bien que l'article juxtapose traduction et performativité, ce dernier demeure cependant très ancré dans l'approche essentialiste adoptée par la traduction féministe.

Cependant, cette approche constitue un défi. Dans son chapitre « Masculin, féminin : l'indicibilité de la non-coïncidence sexe genre », Alice Coutant (2016) soutient « [qu'en] français, la bi-catégorisation nominale et pronominale fait peser sur les locuteurs et locutrices une double contrainte en les obligeant à parler d'eux et des autres au masculin ou au féminin, et donc à s'identifier et à identifier autrui à l'aune de ces catégories⁴² ». Puisque la langue française est constituée presque exclusivement de catégories binaires⁴³, au contraire de l'anglais, où le pronom « it » peut désigner un genre dit « neutre », l'absence de description de caractères sexuels primaires ou secondaires de Blou, l'*alien*⁴⁴ dans le roman de Dorsey, nécessite l'utilisation de stratégies traductives qui évitent l'essentialisme des genres, tout comme l'utilisation d'un pronom non binaire afin de désigner le « troisième genre » auquel Blou appartient⁴⁵. Cependant, Dorsey ne crée pas de pronoms non binaires; elle utilise plutôt le pronom « it » pour désigner le « troisième genre » auquel appartient Blou, et des figures de style et un vocabulaire soulignant le binarisme de la langue anglaise. En français, nous avons le « ça » qui pourrait faire office d'équivalent au « it » anglais, mais celui-ci se réfère davantage à un objet inanimé ou à un animal. Même pour parler d'un bébé nous n'emploierons pas le « ça », puisque nous attribuons un sexe à l'enfant dès que nous sommes en mesure d'identifier l'apparence de ses parties génitales, c'est-à-dire aujourd'hui bien avant qu'il naisse.

⁴² Coutant, 2016, p. 121. Comme nous le verrons plus tard, le personnage de Blou, l'*alien* dans *APE*, échappe à la bi-catégorisation. Dans la partie théorique de mon mémoire, il me fallait faire un choix de pronom pour des raisons de lisibilité (entre autres à cause des accords verbaux et adjectivaux). J'ai choisi d'utiliser le masculin pour désigner l'*alien* afin de mettre l'accent sur la dualité dominant/minoritaire et de démontrer à quel point elle est actuellement omniprésente dans la langue française. La partie pratique de mon mémoire vise à démontrer l'inverse, c'est-à-dire la possibilité d'envisager une langue où la bi-catégorisation ne serait plus la seule option.

⁴³ En français, le masculin a un double emploi. Il représente à la fois le sexe masculin et un « neutre » que l'on appelle masculin générique. Ce double emploi met le masculin en position de supériorité sur le féminin, qui représente un particularisme face au régime hégémonique du masculin particulier et universel (à valeur neutre).

⁴⁴ Dans la partie théorique, j'ai employé le terme « *alien* » en italique. Toutefois, pour éviter d'alourdir la partie traduction, je l'ai employé en caractères romains dans le chapitre 2 de mon mémoire.

⁴⁵ Bien que j'aurais pu discuter aussi des difficultés de traductions liées à l'adaptation culturelle du texte de Dorsey ou de toute autre difficulté générale liée à la traductologie, pour des raisons de concision, je me concentre seulement sur les difficultés liées aux questions de genre et de sexe.

Afin de bien définir les bases de mon approche traductive, je broserai d'abord un bref portrait, dans le premier chapitre, de la science-fiction féministe et *queer* au Canada, puis j'analyserai le roman pour mettre en contexte les assises de ma réflexion traductologique. Je démontrerai que grâce au personnage de Blou, l'*alien*, Dorsey inscrit son œuvre dans la science-fiction *queer*, un véhicule de déconstruction des identités de genre et de leur hiérarchisation sociale. Pour bien situer l'œuvre, je m'efforcerai d'établir une généalogie du *queer*⁴⁶ en science-fiction aux États-Unis, puisque ce sont des auteurs étatsuniens qui ont permis au *queer* d'obtenir ses lettres de noblesse dans le genre littéraire qui nous concerne ici.

Dans le deuxième chapitre, je présenterai ma traduction des chapitres 2 à 5 d'*APE*. Le chapitre 2, charnière dans le contexte de mon mémoire, voit l'introduction de Blou, et donc amorce la réflexion sur les appellations de genre. Les chapitres 3 à 5, quant à eux, discutent des diverses possibilités de représentation de genre et de sexualité en anglais. La traduction de termes désignant diverses réalités sexuelles (comme « fag » ou « queen », qui sont repris dans le milieu homosexuel comme affirmation sexuelle) et différentes réalités de genre (comme le pronom « it » pour identifier l'*alien* à un « troisième genre ») sera illustrée.

Mes choix de traduction seront expliqués de manière plus approfondie et contextualisée dans le troisième chapitre. Je présenterai ma position traductive face à l'œuvre de Dorsey, où la « distanciation cognitive » [*cognitive estrangement*]⁴⁷, concept développé par Darko Suvin, participe à la subversion du binarisme dans le genre. Je démontrerai qu'il est possible de traduire

⁴⁶ Notons ici qu'il s'agit de thèmes liés au *queer* et non des études liées à ce terme.

⁴⁷ Le terme a été traduit par « étrangeté cognitive » par Nicolas Vieillescazes et Fabien Ollier dans la version française de *Archeologies of the Future: The Desire Called Utopia and Other Science Fictions*, de Fredric Jameson. Il s'agit en fait « [d'une] esthétique s'appuyant sur la notion de "rendre étrange" développée par les formalistes russes, ainsi que sur le *Verfremdungseffekt* brechtien, et qui définit la SF à partir d'une fonction épistémologique essentielle ». (Jameson, traduction de N. Vieillescazes et F. Ollier, 2007, p. 18.) Je préfère toutefois utiliser la traduction offerte par Sylvie Bérard, « distanciation cognitive », car elle met plutôt l'accent sur le caractère subversif du *queer*, qui offre une distanciation par rapport aux présupposés hétéronormatifs.

en français des textes qui utilisent un langage non binaire en anglais, et ce, en ayant recours à des stratégies de traduction qui évitent de « regenrer » le texte. Dans le cas d'*APE*, dont l'utilisation du langage non binaire est somme toute limitée, ces stratégies consistent à adapter le texte pour l'inscrire dans la réalité linguistique française et à utiliser un pronom non binaire que l'on retrouve dans certaines œuvres de science-fiction, stratégie permettant d'éviter de genrer le texte lorsqu'il est fait mention du personnage de Blou. Pour ce faire, je m'inspirerai de traductions déjà existantes ou d'œuvres rédigées en français qui ont élargi la langue afin d'intégrer un genre non binaire. Les utopies féministes et *queer* me serviront dans l'élaboration de mon approche traductive, puisque leurs auteures et auteurs ont réfléchi à la question du genre et du sexe sous un angle déconstructionniste⁴⁸, c'est-à-dire qui voit toute chose en mouvement.

Plus précisément, j'emploierai l'expression « traduction performative » pour désigner mon approche, laquelle s'inspire entre autres du concept de performativité de Butler, qui contextualise la notion de sujet, c'est-à-dire que l'identité du sujet n'est pas essentiellement formée. La traduction sous un angle performatif permet au traducteur et à la traductrice d'assumer diverses possibilités dans le texte de départ. Le langage offre diverses positions, entre autres de genre. La position de genre sera plus ou moins marquée selon la langue d'où l'on parle ou d'où l'on écrit; ainsi, le français rend presque impossible une référence à une personne sans que l'on devine son genre. Dans cette optique, l'union de la traductologie, des théories *queer* et de la science-fiction permet de déconstruire les conceptions binaires hiérarchisées et la notion d'identité fixe. En d'autres mots, la réunion de ces trois éléments remet en question certains présupposés sociaux.

⁴⁸ Bien que certaines œuvres aient déconstruit la forme d'un point de vue narratologique (*The Female Man* de Joanna Russ et *Black Wine* de Candace Jane Dorsey, par exemple), quelques-unes l'ont fait d'un point de vue linguistique. Par exemple, dans *Chroniques du pays des mères*, d'Élisabeth Vonarburg, le féminin générique s'est substitué au masculin générique car les hommes sont en voie d'extinction.

Dans le roman à l'étude, la réunion des éléments mentionnés ci-haut est liée aux questions d'identité et de langage : en désignant Blou par un pronom personnel qui s'apparente à un pronom non binaire dans le texte de départ, Morgane indique à l'*alien* que le langage est construit et qu'il est possible de le déconstruire. La science-fiction est un genre littéraire, comme le présente Levitas en s'appuyant sur les propos de Lyman Tower Sargent, de Darko Suvin et de Fredric Jameson, qui conteste certaines réalités de l'auteur et du lecteur. Levitas ajoute d'ailleurs, bien qu'elle ne fasse qu'effleurer la question, que la traduction constitue l'un des véhicules qui redéfinissent certains présupposés sociaux⁴⁹. Comme le souligne Alex Dally MacFarlane dans son article « Post-Binary Gender in SF: Introduction » (2014), la science-fiction s'offre comme un outil de réflexion sociale : soit on reproduit les conceptions en cours, soit on en présente de nouvelles⁵⁰. Puisque la traduction est un acte performatif ancré dans un contexte précis, elle peut servir, associée à l'utopie et à la science-fiction, à déconstruire les structures binaires.

⁴⁹ Levitas, 2013, p. 112.

⁵⁰ MacFarlane, 2014, <http://www.tor.com/2014/01/21/post-binary-gender-in-sf-introduction/>

CHAPITRE 1 : L'HISTOIRE DE LA SCIENCE-FICTION *QUEER* ET LA TRADUCTION PERFORMATIVE DE *A PARADIGM OF EARTH*

La science-fiction, comme je l'ai mentionné plus haut, renferme nombre de thèmes et de sous-genres, dont l'utopie. Cette dernière, liée à la « queerisation » d'un texte dans le contexte du présent mémoire, pose un des principes sous-jacents du roman de Dorsey, illustré par les propos de John Clute :

Centuries of utopian writing demonstrate how feminists time and again have relied on utopia in order to posit a viable as opposed to an unattainable future. Their repeated contributions suggest that utopia will recur as a force for transforming discontent into critique and desire into practical political action.⁵¹

Clute se concentre ici sur l'utopie, laquelle renferme des éléments dystopiques. De façon schématisée, l'utopie propose une systématisation des règles de société, une régulation de son fonctionnement. L'utopie des uns est nécessairement la dystopie des autres⁵²; l'ordre sociétal est bousculé par les personnes stigmatisées. D'où l'antithèse inclusion/ségrégation qui se retrouve dans *APE*, comme je l'expliquerai plus loin.

1.1 Aperçu de la science-fiction féministe et *queer* aux États-Unis et au Canada

L'utopie — et la science-fiction, par extension — constitue ainsi un genre littéraire permettant d'imaginer une réalité « meilleure » en fonction de la société dans laquelle s'inscrit l'œuvre produite. Ce concept de réalité utopique sans défaut est aujourd'hui considéré moribond, puisque les récits utopiques les plus récents — souvent des anticipations ou des récits de science-fiction (technologie, extraterrestres, etc.) — comportent des aspects dystopiques et

⁵¹ Clute in Johns, 2010, p. 194.

⁵² Dans le cas de la dystopie (aussi qualifiée de contre-utopie), c'est une utopie qui tourne au cauchemar, donc une réalité « pire ». Notons ici que l'utopie et la dystopie peuvent cohabiter, étant donné que « [l']utopie des uns est la dystopie des autres » (Côté in Lalonde, 2016, <http://www.ledevoir.com/culture/actualites-culturelles/487270/le-futur-anterieur-par-les-arts>).

utopiques sans vraiment marquer de frontière entre les deux⁵³. Depuis *Utopia* (1516) de Thomas More (nous pourrions même remonter à *La Cité des dames* [1405] de Christine de Pizan⁵⁴), l'utopie a beaucoup évolué et a emprunté de nombreuses directions, parfois parallèles, parfois croisées, parfois opposées. De ces directions, l'une se dégage particulièrement par ses thèmes, c'est-à-dire l'utopie féministe, dont l'un des buts principaux est de réfléchir sur le genre et le sexe⁵⁵. Ce type d'utopie remet en cause l'hétéronormativité.

Afin de bien situer ma problématique et l'œuvre de Dorsey, il me faut d'abord retracer brièvement l'expansion de la science-fiction féministe (aujourd'hui aussi comprise dans la science-fiction *queer*) aux États-Unis et au Canada. Bien que quelques textes y appartenant aient connu une certaine popularité durant les années 1930 — notons *Shambleau* (1933), une nouvelle écrite par l'Américaine C. L. Moore⁵⁶ —, le féminisme en science-fiction connaît une effervescence à partir des années 1950. Même si, en général, ce sont les textes d'écrivains américains qui sont retenus comme les plus influents (ceux de Samuel R. Delany⁵⁷, de Joanna

⁵³ La distinction entre la science-fiction et l'utopie s'avère floue tant les deux genres se sont influencés et continuent de s'influencer. Comme le mentionne John Clute dans *The Encyclopedia of Science Fiction*, au 17^e siècle, l'utopie (un endroit meilleur) a migré vers l'uchronie (une époque meilleure), en partie sous l'influence de la notion de progrès social et historique. Les sciences, la technologie et la sociologie commençaient ainsi à émanciper l'utopie de son carcan mystique. Puis, lorsqu'Hugo Gernsback, que Clute décrit comme un « uchronien invétéré » (« *a confirmed euchronian* »), a utilisé le terme « scientifiction » pour désigner les textes qu'il éditait dans son magazine *Amazing Stories*, le genre de l'utopie/uchronie est devenu celui de la science-fiction, l'utopie et l'uchronie correspondant aujourd'hui à deux sous-genres de la science-fiction (Clute, Langford et Nicholls, 2011, fiche « Utopias »). Pour des raisons pratiques, j'établis dans le cadre de mon travail une distinction entre la science-fiction et ses sous-genres. Je considère la science-fiction comme un « mégaggenre » contenant une multitude de genres littéraires.

⁵⁴ Il faut voir de Pizan comme une préceuse du genre utopique (et de l'utopie féministe), puisque c'est seulement à la suite de la publication de l'œuvre de More que l'utopie deviendra un genre en lui-même grâce, entre autres, à la création qu'il a fait du néologisme « utopie » (Vieira, 2010, p. 3-5).

⁵⁵ L'utopie féministe a, depuis, élargi ses thèmes jusqu'aux questions de nationalité, d'ethnie et de religion. Elle se différencie difficilement aujourd'hui de la science-fiction *queer*, qui, sous une approche intersectionnelle, considère différents marqueurs physiques et socioculturels d'un individu (genre, sexe, nationalité, « race », ethnie et religion) dans la formation de son identité.

⁵⁶ Moore a été, avec Leslie F. Stone et Clare Winger Harris, l'une des premières auteures publiées de science-fiction américaine (Evans, Csicsery-Ronay Jr., Gordon, Hollinger, Latham et McGuirk, 2010, p. 96).

⁵⁷ *Trouble on Triton: An Ambiguous Heterotopia* (1976, originalement publié sous le titre *Triton*). Le roman constitue une réponse à une œuvre d'Ursula K. LeGuin, *The Dispossessed: An Ambiguous Utopia* (1974).

Russ⁵⁸, d'Ursula K. Le Guin⁵⁹ et de Marge Piercy⁶⁰, par exemple⁶¹), c'est selon moi au Canada anglais que paraissent les textes fondateurs de la science-fiction féministe contemporaine. En effet, vers la fin des années 1940, une écrivaine majeure de science-fiction publie son premier texte : Judith Merrill, avec sa nouvelle « That Only a Mother » (1948), utilise des éléments qui façonneront le paysage de la science-fiction féministe : l'histoire se déroule en 1953, où la Troisième Guerre mondiale sévit depuis déjà plusieurs années. Dans cette nouvelle, les femmes n'enfantent que des mutants à cause des radiations nucléaires. C'est dans ce contexte que naît le bébé de Margaret, la protagoniste. Cette nouvelle mère s'éprend de son enfant, que les infirmières identifient comme n'étant ni un garçon, ni une fille⁶².

Merrill amorçait dans sa nouvelle une réflexion sur le sexe et le genre⁶³, réflexion poursuivie plus tard par nombre d'auteurs. Comme le soulignent Dianne Newell et Victoria Lamont en citant David Hartwell, Merrill est issue d'une époque où les auteurs de science-fiction étaient pleinement conscients de leur pouvoir social⁶⁴. C'est d'ailleurs le cas de la deuxième figure emblématique de la science-fiction anglo-canadienne, Phyllis Gotlieb, qui, avec la publication en 1959 de sa première nouvelle, « A Grain of Manhood », pose ses thèmes de prédilection : la famille, la procréation, l'enfance et le féminisme⁶⁵. Merrill et Gotlieb, les deux pionnières de la science-fiction canadienne, ont contribué à l'établissement au Canada de ce genre littéraire. Au

⁵⁸ *The Female Man* (1975).

⁵⁹ *The Left Hand of Darkness* (1969).

⁶⁰ *Woman on the Edge of Time* (1976); *He, She and It* (1991, publié au États-Unis sous le titre *Body of Glass*).

⁶¹ Dorsey a d'ailleurs repris les noms de Delany et Russ dans *APE*, probablement en hommage à ces deux auteurs qui ont influencé la science-fiction *queer*.

⁶² Merrill, 2005, p. 284-285.

⁶³ « Merrill's *Shadow on the Hearth* (1950) showed what a female viewpoint could bring to the genre, tackling the theme of atomic conflict from the perspective of a suburban housewife struggling to cope with the burgeoning crisis. » (Latham in Bould, Butler, Roberts et Vint, 2009, p. 87.)

⁶⁴ « Merrill was writing science fiction in an era in which, as David Hartwell points out, science fiction authors were aware of their power to generate and spread ideas, to present alternate futures, and to influence the public consciousness through their writing: science fiction ideas were "in the air." » (Newell et Lamont, 2012, p. 3.)

⁶⁵ Grace, 2015, p. 6; Ketterer, 1992, p. 67-70.

Québec, l'établissement de la science-fiction s'est poursuivi grâce à trois autres pionnières : Louky Bersianik⁶⁶, Esther Rochon⁶⁷ et Élisabeth Vonarburg⁶⁸, cette dernière s'inscrivant dans le mouvement *queer* de la science-fiction.

On ne peut cependant cibler avec autant de précision l'apparition du *queer* en science-fiction au Canada, qui a bien entendu été précédé par le *queer* en science-fiction aux États-Unis. Bien que certaines œuvres qui nous viennent des États-Unis et qui présentent des sexualités alternatives paraissent durant l'âge d'or⁶⁹ de la science-fiction (on pense notamment à *Venus Flux X* [1960] de Theodore Sturgeon, dans lequel l'homophobie est décriée), c'est durant la nouvelle vague (New Wave)⁷⁰ que sont publiés des textes présentant aussi une plus grande diversité de genre (ici, on pense plus particulièrement à *Woman on the Edge of Time* [1976] de Marge Piercy, qui présente une société unigendre dont les membres sont identifiés par le pronom « per » en référence au terme « person »). Le *queer* en science-fiction s'implante après la nouvelle vague, dans les années 1980, grâce à la publication de *Uranian Worlds: A Guide to Alternative Sexuality in Science Fiction, Fantasy, and Horror* (1983, version révisée en 1990), sous la direction d'Eric Garber et Lyn Paleo. L'ouvrage constitue une bibliographie annotée de textes parus avant les années 1990 qui traitent de la diversité en genre, en sexe et en sexualité⁷¹; il représente, à mon avis, la consécration littéraire du *queer* en science-fiction.

⁶⁶ *L'Euguélonne* (1976).

⁶⁷ *En hommage aux araignées* (1974, aujourd'hui réédité dans une version révisée et partiellement inédite ayant pour titre *L'aigle des profondeurs* [2002]).

⁶⁸ *Le silence de la cité* (1981 pour la première édition, 1998 pour la version définitive).

⁶⁹ Des années 1940 jusque vers la fin des années 1950. Notons qu'Amy J. Ransom, dans *Science Fiction from Quebec: A Postcolonial Study*, remet en question la dénomination « âge d'or de la science-fiction » en soulignant le fait que les textes écrits durant cette période sont teintés de colonialisme et de domination de l'Autre : « More significantly, though, it [Ransom's argument that postcolonial SF reflects an oppositional discourse] seeks to recognize and affirm [...] that definitions of the genre are being stretched, are evolving and that the Galactic Empire fantasy of Earth's unquestioned domination and colonization of other worlds, so essential to what many see as the definitive, Golden Age of SF, has lost its relevance. » (Ransom, 2009, p. 30.)

⁷⁰ Des années 1960 jusque vers la fin des années 1970.

⁷¹ Pearson, Hollinger et Gordon, 2008, p. 7.

Au Canada, la situation est quelque peu différente. Peu d'ouvrages se sont jusqu'ici penchés sur la science-fiction canadienne : en plus de quelques chapitres parsemés ici et là dans un nombre restreint d'encyclopédies et d'essais, un seul ouvrage, *Canadian Science Fiction and Fantasy* (1992) de David Ketterer, est entièrement consacré à la science-fiction canadienne. Ce genre littéraire a, depuis, évolué. Au contraire des États-Unis qui a vu la parution d'œuvres dans lesquelles les auteurs amorçaient une réflexion sur le genre durant les années 1960 (des œuvres, par exemple, d'Ursula K. Le Guin, de Brian Aldiss et de Theodore Sturgeon dans lesquelles apparaissent des personnages homosexuels, agenres, bigenres, etc.), c'est dans les années 1990 que paraissent au Canada des œuvres que nous pourrions qualifier de *queer*, comme celles de Geoff Ryman, de Nalo Hopkinson et de Candace Jane Dorsey. Tous ces auteurs ont participé au rayonnement de la science-fiction féministe et *queer*, et c'est dans cette tradition que s'inscrit *APE*.

1.2 L'étrangeté dans *A Paradigm of Earth*

APE s'ouvre sur la mort des parents de Morgane, la protagoniste, alors qu'elle est à l'aube de la quarantaine. Après que son père a succombé à une maladie et que sa mère, bouleversée par la mort de son mari, s'est tuée le même jour dans un accident de voiture, Morgane ne voit plus de sens à sa vie, mais elle reporte la possibilité d'y attenter. Elle décide de quitter son emploi d'éducatrice en réadaptation physique et mentale pour enfants, et part vivre, à la suite de sa séparation d'avec sa conjointe Dorothy, dans le manoir en décrépitude que lui ont légué ses parents.

APE se déroule au Canada dans un avenir plus ou moins identifiable⁷² où les droits de la personne sont érodés. De graves conséquences matérielles et psychologiques en résultent pour les personnes *queer*. En effet, les pratiques sexuelles classées hors norme sont considérées comme des « plaisirs contre nature⁷³ » et le gouvernement veut faire passer une loi interdisant toute activité homosexuelle, aussi bien gaie que lesbienne, avant l'âge de 25 ans.

Morgane, ouvertement *queer*⁷⁴, transforme le manoir légué par ses parents en une sorte de coopérative où elle accueille des personnes aux sexualités et genres divers. Russ, Delany, John et Jakob deviennent les colocataires de Morgane qui, un jour, est engagée par le gouvernement canadien afin d'éduquer Blou, l'un des treize *aliens* envoyés en émissaires sur la Terre par ses semblables.

Blou est arrivé sur Terre l'esprit entièrement vierge, comme si on lui avait effacé la mémoire; il est au départ la représentation même de la *tabula rasa*, un être ayant l'ouverture d'un enfant et l'apparence d'un adulte. Cependant, on ignore tout de son sexe, puisque l'auteure ne fait nulle mention de ses caractères sexuels primaires ou secondaires. Seul un élément est vite décelable : l'*alien* possède une grande capacité d'apprentissage. À partir du moment où il s'évade de l'Atrium (un endroit qui reproduit le monde naturel et où les membres du gouvernement retiennent l'*alien* prisonnier) pour aller vivre chez Morgane, Blou apprend les nuances des différentes fonctions du langage et la diversité sexuelle. Cependant, lorsque l'*alien* atteint un stade où il considère en avoir assez appris sur l'humanité⁷⁵, il sent qu'il est temps

⁷² Dans une scène, Morgane mentionne à M. Legris qu'elle aura bientôt 40 ans. Comme la narration mentionne qu'elle était à l'université durant les années de présidence de George W. Bush (2001-2009), on peut situer le récit durant les années 2020.

⁷³ « unnatural pleasures » (Dorsey, 2001, p. 16).

⁷⁴ Elle est ce que nous pourrions définir comme pansexuelle (qui est attirée par une personne, sur le plan sexuel et affectif, sans considération pour son sexe) : « I respond sexually to *people* » (*Idem*, p. 124).

⁷⁵ « I feel so old [...] Part of me is very tired. I think, Morgan, I think I am wearing out. I think there is a — statute of limitations, perhaps we could call it — on this body. My hands are aching. Like you said was arthritis. » (*Idem*, p. 335)

pour lui de retourner sur sa planète. Blou finit donc par disparaître tout comme il est apparu sur Terre.

Dans leur apprentissage, qui inscrit *APE* dans la tradition du *bildungsroman*, Blou et Morgane auront compris un élément fondamental concernant la vie, une sorte de vérité éternelle : que le but de notre existence, celui que nous recherchons désespérément, c'est l'amour. Pas nécessairement dans le sens d'amour romantique s'exprimant dans l'institution, mais plutôt dans celui d'une affection, quelle qu'elle soit, envers un groupe de personnes ou une communauté. Comme le souligne Morgane, son amour envers Blou est d'ordre « caritas » (aussi appelé « agape ») : « Love, I will say, and they will think I mean sex. Well, we did try everything eventually, but there was a time in language when “lover” meant one who loves, and one who is loved⁷⁶ ». On oppose donc ici « eros », un amour composé d'un désir sexuel, à « caritas », une affection pour l'autre qui ne repose pas sur la sexualité⁷⁷.

APE présente par ailleurs une utopie dans une dystopie⁷⁸ : le manoir de Morgane où ira vivre l'*alien* représente une sorte d'utopie, alors que le monde extérieur, conservateur, est son pendant dystopique. Le manoir est un genre de microcosme abritant toute diversité de genre, de sexe et de sexualité; le monde extérieur est, quant à lui, fermé à tout ce qui s'écarte du modèle

⁷⁶ *Idem*, p. 363.

⁷⁷ *New World Encyclopedia*, 2016, fiche « Agape ».

⁷⁸ Il m'apparaît important de noter également le lien entre utopie, dystopie et hétérotopie dans *APE*. L'hétérotopie, selon Foucault, est un lieu abritant l'utopie : « Or, parmi tous ces lieux qui se distinguent les uns des autres, il y en a qui sont *absolument* différents : des lieux qui s'opposent à tous les autres, qui sont destinés en quelque sorte à les effacer, à les neutraliser ou à les purifier. Ce sont en quelque sorte des *contre-espaces* » (Foucault, 2009, p. 24). En me basant sur cette définition de l'hétérotopie, j'en ai ciblé deux dans le roman de Dorsey. La première, l'Atrium où est enfermé l'*alien* au début de l'œuvre, est fermée et a pour fonction de réguler ce qui est considéré comme normatif dans la société en tenant Blou à l'écart du monde extérieur (dystopie du point de vue de Morgane, utopie selon celui des représentants du gouvernement). La deuxième, qui s'oppose directement à la première, constitue le manoir de Morgane où ira vivre l'*alien* (utopie du point de vue de Morgane, dystopie selon celui des représentants du gouvernement). Cette deuxième hétérotopie est ouverte et déconstruit la perception hétéronormative imposée par les représentants du gouvernement. D'un côté, dans la sphère hétéronormative, se situent les représentants d'un gouvernement conservateur visant à réguler la société; de l'autre côté, dans la sphère non hétéronormative, se trouvent des artistes vivant en communauté. Les deux hétérotopies se répondent et s'influencent.

hétéronormatif. Dans *APE*, le Canada est sous une administration conservatrice, et les droits des personnes qui n'entrent pas dans le cadre hétéronormatif y sont limités en raison de lois que le gouvernement a fait passer et souhaite encore faire passer. Dans une scène au début du roman, Morgane rencontre Chelsea, une fonctionnaire, qui lui mentionne, après avoir appris que Morgane était en couple avec une femme, qu'elle a choisi un mode de vie hétérosexuel pour se conformer à la société. Pour elle, c'est le prix à payer si elle veut vivre une vie « normale » et avoir un emploi⁷⁹. Morgane, quant à elle, se sert de son pouvoir d'action afin de contrer cet aspect dystopique de la société afin de créer une utopie viable pour Blou en le considérant comme une personne dont la vie vaut autant que celle de n'importe quel être humain (qu'il soit cisgenre, transgenre, homosexuel, bisexuel, etc.)⁸⁰.

L'aliénation au cœur du roman de Dorsey trouve écho dans la structure que l'auteure emploie pour son récit. Par le biais de Blou, vulnérable dans un monde qu'il n'arrive pas encore à comprendre, l'auteure reprend le motif de l'étranger qui se retrouve au milieu d'une culture qui lui est inconnue⁸¹. Ce thème, plus souvent utilisé selon le point de vue de l'humain face à

⁷⁹ Dorsey, 2001, p. 17-19.

⁸⁰ *Idem*, p. 89-91.

⁸¹ Selon Jessica Langer, l'utilisation, durant l'âge d'or de la science-fiction, du schéma de l'humain atterrissant en territoire *alien* présente une approche colonialiste (l'humain essaie généralement de convertir l'espèce *alien* à ses us et coutumes), que vient déconstruire le courant postcolonial dans la science-fiction actuelle. « Most readers will be familiar with the classic oppositional science fiction tropes of the grotesque bug-eyed alien bent on Earthly domination and the beautiful but empty planet, ripe for colonization — or, of course, the dangerous planet whose inhabitants dare to fight back against the lantern-jawed colonial hero. Several studies have addressed the parallelism between historical and science fictional "alien" encounters [...]. The figure of the alien — extraterrestrial, technological, human-hybrid or otherwise — and the figure of the far-away planet ripe for the taking are deep and abiding twin signifiers in science fiction, are perhaps even the central myths of the genre. They are, to riff on the most famous work of Robert A. Heinlein, one of science fiction's most famous writers, the Stranger in and Strange Land. Aliens, including humans — who are, of course, alien to those aliens — and strange, foreign, other planets — which includes, of course, our own Earth, from the perspective of the alien. What the alien signifies, of course, varies greatly, as does the signification of the similarly central intergalactic terra nullius. These two signifiers are, in fact, the very same twin myths of colonialism. The Stranger, or the Other, and the Strange Land — whether actually empty or filled with those Others, savages whose lives are considered forfeit and whose culture is seen as abbreviated and misshapen but who are nevertheless compelling in the very strangeness — are at the very heart of the colonial project, and their dispelling is at heart of the postcolonial one. » (Langer, 2011, <http://io9.gizmodo.com/5869841/postcolonialism-and-science-fiction-an-introduction>.)

l'extraterrestre⁸², est ici exploité de façon inverse⁸³ : Dorsey choisit de présenter un extraterrestre devant comprendre la culture terrestre⁸⁴. Les humains deviennent les *aliens* pour Blou, le moteur de l'intrigue.

L'auteur, au fait de ce qui s'est publié en science-fiction avant la parution de son œuvre en 2001, fait probablement référence au roman de Robert A. Heinlein, *En terre étrangère* (*Stranger in a Strange Land*, 1961)⁸⁵, et donc inscrit son roman dans un schéma narratif qui a

⁸² En règle générale, c'est un humain qui se retrouve au milieu d'une culture *alien* (à différencier d'extraterrestre, puisque l'humain n'atterrit pas toujours sur une autre planète) et qui doit apprendre les coutumes de cette culture.

⁸³ « Dorsey reverses the more common narrative in which the stranger-in-a-strange-land is a Terran (human) who must learn the ways of an alien culture; in this case, the alien must learn Earth — indeed, it is "hard-wired" for this task, regardless of its own desires and sense of belonging. » (Pearson *in* Pearson, Hollinger et Gordon, 2008, p. 98.)

⁸⁴ *Idem.*

⁸⁵ Le roman de Heinlein, *En terre étrangère*, a pour prémisse le lancement du vaisseau *Envoy*, qui se solde par la mort des huit scientifiques à son bord. Le seul survivant est un bébé, Valentin Michaël Smith (« Valentine Michael Smith » dans la version anglaise), que des Martiens décident d'élever. Ce n'est que quelques dizaines d'années plus tard que l'enfant devenu adulte est ramené sur Terre grâce au navire fédéral *Champion*. Bien vite, celui que l'on surnomme « l'Homme de Mars » devient la coqueluche des médias, le gouvernement le prenant rapidement sous sa tutelle afin de garder la mainmise sur cette « découverte ». Divisé en deux sections thématiques bien définies (le pouvoir de l'État dans la première, celui de la religion et de la sexualité dans la deuxième), le roman de Heinlein aborde des sujets comme la valorisation de l'amour physique et du désir sans tabous ou le refus de la violence. L'œuvre a eu une influence majeure aux États-Unis sur la pensée de la contre-culture dans les années 1970. On peut cependant émettre quelques réserves concernant la représentation de la sexualité et du genre dans le roman de Heinlein. Bien qu'il soit devenu une sorte de symbole de la contre-culture américaine, *En terre étrangère* est peu nuancé en ce qui concerne l'homosexualité, la sexualité et les désirs des femmes. L'écrivaine canadienne Jo Walton, qui tient une chronique sur le blogue de l'éditeur américain Tor, mentionne d'ailleurs qu'à l'inverse des autres œuvres de Heinlein, *En terre étrangère* donne une vision stéréotypée, voire misogyne, des femmes : « But Heinlein throughout this book has the implicit and explicit attitude that sex is something men want and women own. When he talks about women enjoying sex, he means women enjoying sex with any and all partners. Never mind Jill's [one of the main protagonists] comment that nine times out of ten rape is partly the woman's fault, which is unpardonable but this Jill's in-character dialogue, and before her enlightenment and subsequent conversion to smug knowitall. And I'm also not talking about the "grokking a wrongness" in "poor inbetweeners" of gay men, or Ben's squeamishness. These things are arguably pre-enlightenment characters. I'm talking here about attitudes implicit in the text, and explicit statements by Jubal, Mike, and post-conversion women. And that is quite directly that all men are straight, and once women get rid of their inhibitions they will all want sex with everybody, all the time, just like porn. Eskimo wife-sharing is explicitly and approvingly mentioned — without discussion of whether the wives had a choice. You're not going to have this blissful sharing of sex with all if you do allow women a choice — and women do indeed like sex, Heinlein was right, but in reality, unlike this book... we are picky. And come to that, men are also picky. And sex is something people do together. » (Walton, 2010, <http://www.tor.com/2010/12/10/smug-messiah-robert-a-heinleins-stranger-in-a-strange-land/>.) La traduction française de la version publiée en 1961 a été réalisée par Frank Straschitz et est parue en 1970. Cette œuvre, qui a remporté en 1962 le prix Hugo du meilleur roman, a été expurgée de nombreuses scènes lors de la parution originale. À la demande de l'éditeur, Heinlein a dû retirer l'équivalent du quart du manuscrit original en raison de propos virulents que l'auteur tient sur les Américains concernant leur attitude envers le sexe et la religion. En 1991, Virginia Heinlein, l'épouse de Robert Heinlein, a rassemblé les scènes retirées de la version parue en 1961 et publié une version non censurée (Vonnegut, 1990, http://www.nytimes.com/books/97/09/28/lifetimes/vonnegut-stranger_heinlein.html).

modèle la littérature de science-fiction, en particulier américaine et britannique, de son âge d'or⁸⁶ jusqu'à la nouvelle vague (« New Wave »)⁸⁷, schéma plus souvent utilisé selon le point de vue de Soi au détriment de l'Autre.

Reprenant le schéma exploité par Heinlein, Dorsey explore de nombreuses questions liées à tous les aspects du *queer* (identité sexuelle, culturelle et genrée) en inversant l'habituel apprentissage humain/*alien*. Dans *APE*, Blou doit tout apprendre de l'humanité, puisqu'il n'a aucun souvenir de son passé d'*alien*. Cet apprentissage permet par ailleurs aux protagonistes humains de réapprendre ce qu'est l'humanité. Cette rencontre, comme le mentionne Wendy Gay Pearson, sert alors à confronter — et à critiquer — deux visions de la réalité, l'une hétéronormative et l'autre non hétéronormative⁸⁸. Plus encore, la constitution même de l'*alien* souligne le caractère fluide de l'identité, qu'elle soit sexuelle ou culturelle : étant donné que Blou est arrivé sur Terre sans connaissances, mais avec un corps d'adulte et la vague notion qu'il a été envoyé sur Terre par ses semblables, il n'a eu d'autre choix, comme le mentionne M. Legris dans le roman de Dorsey, que de devenir humain. Blou partage de ce fait des caractéristiques avec les *aliens* et les humains. Pearson souligne que cette idée représente une nette opposition au discours raciste de la pureté⁸⁹. Poussant l'idée plus loin encore, Pearson ajoute que le retour de Blou sur sa planète natale, le fait qu'il soit devenu un émissaire de la

⁸⁶ Voir note 69.

⁸⁷ Voir note 70.

⁸⁸ « Dorsey thus sets two visions of how the world might be against each other: a racially multicultural but otherwise not at all diverse near-future dystopia in which the haves have won the war against the have-nots and the world is being run by "the new breed of *fin-de-siècle* specialist, who had grown up language-challenged and idea-poor, believing the political cant of selfishness" (Dorsey 2001: 62); and a queer, communitarian, basically socialist approach, whose adherents believe in equality and participatory democracy. » (Pearson *in* Bould, Butler, Roberts et Vint, 2009, p. 301.)

⁸⁹ « His [Mr. Grey] daughter objects that the alien cannot be "an emissary to its own people," but Mr Grey points out that, by arriving as a tabula rasa, "Blue's only choice was to be human" [...]. This is a neat reversal of racist discourse that claims that racial (or species) lines are profoundly othering and cannot be crossed (furthermore, in a nice albeit minor debunking not merely of racism but speciesism, Mr Grey was initially referring to Marbl, the cat Blue was holding when reclaimed by the mothership, as the first emissary from Earth). » (*Idem*, p. 303.)

Terre, constitue un paradoxe : « Blue has no choice but to be human. Its people are likely to seem alien to it [...]. Ironically, Blue becomes not only an emissary from Earth, but rather *only* an emissary from Earth⁹⁰ ». En d'autres mots, certains éléments échappent à une codification parfaite du message, puisque ce dernier ne peut être figé. Pearson souligne dans cette citation que la fluidité identitaire fonctionne seulement si l'on intègre les éléments extérieurs à notre identité première. Dans le cas de Blou, qui sert de support pour traiter du corps et de l'identité *queer*, son passé d'*alien* sur sa planète natale constitue un souvenir; cette identité fait partie de lui, mais à partir du moment où il apprend à devenir humain, cette nouvelle identité prend le dessus sur la première, qu'il n'a pas entretenue.

Du coup, une fois Blou de retour sur sa planète, les « siens » lui seront devenus des étrangers, tout comme Blou sera devenu un étranger pour ses « semblables ». Cette notion de perception est véhiculée, dans le roman de Dorsey, par les questions de genre, de sexe et de sexualité, questions que Pearson analyse dans son chapitre « Queer Theory » : « In *A Paradigm of Earth*, [...] Blue's inability to be categorized as male or female resonates with the fluidity of genders and sexualities in Morgan's life and household — and in queer theory⁹¹ ». Pearson mentionne, avec raison, que les théories *queer* s'intéressent non pas à ce que signifie d'être gay, lesbienne ou bisexuel, par exemple, mais plutôt à l'impact émotionnel et matériel que ces catégories ont sur la vie des gens, peu importe leur genre et leur sexualité⁹². Blou possède ainsi une identité en mouvement, à l'instar des personnes *queer* ou des minorités raciales.

⁹⁰ *Idem.*

⁹¹ *Idem.*

⁹² « Queer theory focuses not on explaining what it means to be lesbian or gay, but rather on understanding how the categories of homosexual and heterosexual — terms coined only in 1869 and 1892, respectively — came into being and what kinds of material effect these discourses of sexuality have on people's lives. It is thus unsurprising that queer theoretical work on sf has concentrated at least as much on work that appears "straight" or that even seems, on the surface, to have little to say about sexuality as it has on work by lesbian and gay writers or which overtly addresses sexual and gender issues. » (*Idem.*)

1.3 La performativité de la traduction

Selon l'approche de la déconstruction, il n'existe pas d'essence, mais plutôt un contexte qui possède un rôle déterminant dans la construction de l'identité⁹³. Étant donné que la traduction est un acte performatif s'inscrivant dans un contexte donné, elle ne peut parvenir à un sens final, tout comme on ne peut figer l'identité, qu'elle soit de genre, de sexe ou autre.

En ce sens, la queerisation est une approche s'inspirant de la déconstruction et qui, comme l'utopie, remet en cause les présupposés sociaux. Cette « queerisation » est encore loin d'être mise en pratique en français, en partie à cause de la forte binarité du système pronominal de la grammaire française. Dans son article « Bases linguistiques de l'émancipation : système anglais, système français » (2017), Yannick Chevalier s'intéresse à la bi-catégorisation présente dans les deux langues. Il rappelle que :

Le français connaît [...] deux genres grammaticaux dits « masculins » et « féminins », termes qui invitent à calquer cette distinction sur la distinction entre les hommes et les femmes et sur la distinction sémantique entre les significations des mots « masculin » et « féminin », « mâle » et « femelle », etc. Lorsqu'on veut englober l'humanité entière sans marquer de pertinence quant à l'identité de genre de la ou des personnes dont il est question, on peut juger utile de faire obstacle à cette binarité grammaticale.⁹⁴

Chevalier souligne ici l'une des particularités du *queer*, soit son opposition à la pensée hétéronormative et sa recherche d'alternatives aux présupposés sociétaux. Le *queer* déconstruit dans une perspective inclusive. Il ne s'agit pas, ici, d'aborder la question de la grammaire

⁹³ Salih, 2002, p. 21.

⁹⁴ Chevalier, 2017, <http://www.cairn.info/revue-mots-2017-1-page-9.htm?1=1&DocId=430999&hits=10239+10238>.

française sous un angle « néo-normatif », mais bien post-normatif; les représentations en genre et en sexe dites normatives ne sont pas abolies, elles sont plutôt élargies dans leurs potentialités.

Dans cette optique, il nous faut, pour reprendre le concept proposé par Christopher Larkosh (2011), « regénérer⁹⁵ » le binarisme afin d’inclure les réalités autres que celles de la cisnormativité et de l’hétérosexualité⁹⁶. Dans son article « Translation Trouble: Gender Indeterminacy in English Novels and their French Versions », Ina Schabert mentionne d’ailleurs que sans la littérature — et la traduction, pourrait-on arguer — ce processus de « régénération » ne pourrait exister : « [We] have great difficulty in imagining [a genderless world]. But to imagine it we must think that it is possible. [...] This explains why fictional literature [...] plays a pioneering role in the process of degendering⁹⁷ ». Ainsi, tout acte d’écriture peut constituer un vecteur de déconstruction de la langue et des idées reçues, et donc octroyer viabilité et intelligibilité à ce qui, auparavant, n’était pas considéré comme viable ni intelligible.

En ce sens, l’acte d’écriture n’est pas définitif. Il est autoréférentiel, car tout texte est le produit d’autres textes. Comme le mentionne Susanne de Lotbinière-Harwood, la traduction ne peut arriver à un produit final, puisqu’elle constitue un acte performatif qui octroie une existence, une viabilité identitaire, selon son contexte⁹⁸.

Par ailleurs, la traductologie, comme l’utopie, constitue un processus par lequel la « normativité » peut être redéfinie, un processus que Levitas qualifie de nécessairement

⁹⁵ L’expression que Larkosh utilise est « re-engendering the study of translation ». Il l’emploie pour inviter à repenser la traduction en fonction de la fluidité sexuelle et identitaire, et non en fonction de la cisnormativité. Comme la traduction constitue un acte performatif au même titre que l’identité de genre et de sexe (voir Lotbinière-Harwood, 1991, p. 113 et 114), je considère pertinent de transposer cette approche en français en réfléchissant, comme le fait Dorsey dans *APE*, au pouvoir des mots dans la formation identitaire.

⁹⁶ Larkosh, 2011, p. 4.

⁹⁷ Schabert, 2010, p. 73.

⁹⁸ Lotbinière-Harwood, 1991, p. 48.

provisoire, réflexif et dialogique⁹⁹. La question de viabilité sans détermination de sexe et de genre, soulevée par Butler, s'avère ainsi liée à la traductologie et à la taxonomie des représentations des personnes *queer*. Dans la traduction, puisqu'aucune désignation de genre non binaire n'existe officiellement en français, l'utopie autorise la proposition de nouvelles possibilités au sein du système grammatical français et d'en éprouver la viabilité ici.

Dans son ouvrage *Défaire le genre*, Judith Butler mentionne que l'être humain n'est ni reconnaissable ni viable sans détermination de sexe et de genre¹⁰⁰. Cette notion de viabilité humaine et d'intelligibilité, dans les théories *queer*, rejoint l'opposition normatif/non normatif : pour être socialement intelligible, nous devons entrer dans une bicatégorisation qui ne reconnaît pas tout élément ambigu gravitant autour de cette catégorisation. Dans *Judith Butler*, Sara Salih reprend la notion butlérienne de viabilité humaine en mentionnant que le sexe, à différencier de la sexualité, fait référence au corps, à une réalité matérielle inscrite et définie dans un contexte social¹⁰¹. Il constitue, en soi, une « interpellation du genre¹⁰² », qui renvoie à un ensemble de postulats sociaux faisant en sorte qu'on ne peut être sans faire¹⁰³. En d'autres mots, l'agentivité d'un individu dépend du monde social qui le constitue, et donc sa viabilité dépend de son « degré » de normativité¹⁰⁴.

Le principe d'assimilation indiqué ci-haut, Wendy Gay Pearson l'associe au concept butlérien de viabilité humaine dont elle fait mention dans son analyse du roman de Dorsey selon un angle *queer* :

⁹⁹ Levitas, 2013, p. 149.

¹⁰⁰ Butler, traduction de M. Cervulle, 2006, p. 14.

¹⁰¹ Salih, 2002, p. 74.

¹⁰² *Idem*, p. 77.

¹⁰³ *Idem*, p. 45; Butler, traduction de M. Cervulle, 2006, p. 15.

¹⁰⁴ Butler, traduction de M. Cervulle, 2006, p. 15.

Queer theory, operating both to reveal and to oppose heteronormativity, has come into conflict not only with religious fundamentalism and political neoconservatism but also with assimilationist and homonormative politics. This creates a sense of discomfort with queer theory in parts of the lesbian and gay community: after all, if one's greatest desire is to be "normal," then it is disconcerting to have the value of normalcy questioned from its very foundations.¹⁰⁵

En d'autres mots, il y a conflit entre le désir de normativité érigée sur la croyance en l'essentialisme des identités et le déni de la déconstruction du terme qu'est « normativité ». Cette notion de normativité s'avère importante dans le contexte des désignations genrées, en particulier dans *APE* : Dorsey la reprend en remettant en question les appellations de genre, dont les pronoms. Par exemple, Morgane, la protagoniste du roman, interpelle l'*alien* par le pronom neutre « it ». Pour elle, ce pronom neutre ne sert plus à désigner une chose ou un animal, mais bien un humanoïde.

En français, toutefois, le système de pronoms s'avère presque exclusivement binaire en ce qui concerne le genre (au singulier, on différencie homme et femme par « il » et « elle », mais au pluriel, le pronom « ils » peut désigner des hommes et des femmes en raison du masculin générique hégémonique), ce qui pose problème dans la traduction de cette désignation agenrée. Comme le mentionne Alice Coutant, le binarisme dans la langue entrave l'évolution des représentations de genre, puisqu'il est irrémédiablement lié à la construction sociétale de genre¹⁰⁶. Dans cette optique, comme je l'ai mentionné plus tôt, je considère le personnage de Blou, présenté comme appartenant à un « troisième genre », comme jouant le rôle de ce que

¹⁰⁵ Pearson *in* Bould, Butler, Roberts et Vint, 2009, p. 305.

¹⁰⁶ « La langue dans son ensemble, et la bi-catégorisation en particulier, contraignent ainsi la construction des représentations de soi et d'autrui, au sein d'un système socio-symbolique où le genre dit "grammatical" (masculin ou féminin exclusivement) est tributaire du genre de l'individu et où le genre de l'individu (homme ou femme exclusivement) est tributaire de son sexe (mâle ou femelle exclusivement). » (Coutant, 2016, p. 121.)

Suvin nomme le *novum*¹⁰⁷. Istvan Csicsery-Ronay, Jr. reprend d'ailleurs la notion du *novum* en indiquant qu'il s'agit d'un procédé narratologique qui domine la fiction à un point tel que chacun des aspects narratifs de toutes les œuvres de science-fiction dérivent de son *novum*¹⁰⁸ (par exemple, les désignations de genre dans la traduction du roman de Dorsey, qui découlent de Blou, le *novum*). Il s'agit donc d'une distanciation cognitive (*cognitive estrangement*) causée par un élément radicalement différent et qui déstabilise la conception que le lecteur se fait de sa propre réalité¹⁰⁹ et qui la dénature ce faisant.

De ce fait, la traduction du personnage de Blou requiert l'adoption d'un regard déconstructionniste : l'instance narrative décrit l'apparence et les actes de l'*alien* par l'entremise de regards extérieurs en fonction, donc, des perceptions de l'identité de sexe et de genre, lesquelles demandent au sujet traduisant de réfléchir à la désignation à employer afin d'éviter de regénérer le texte, comme le mentionne Mirko Casagrande¹¹⁰. Par exemple, l'utilisation par Morgane du pronom « it » pour désigner Blou exige du traducteur ou de la traductrice d'employer en français un équivalent non binaire afin de décrire la perception que la protagoniste a de l'identité de genre et de sexe de l'*alien*. Dans *APE*, le pronom « it » renvoie à une personne dont le genre et le sexe sont indéterminés. Le pronom que j'ai choisi en français pour le remplacer, « iel », aurait une valeur neutre, de « non-personne », comme le qualifie Benveniste¹¹¹.

Selon Daniel Elmiger, les études en linguistique ont, jusqu'ici, répertorié plusieurs propositions de pronoms personnels non binaires (neutres). Dans son article « Binarité du genre

¹⁰⁷ Voir définition à la page 13.

¹⁰⁸ Csicsery-Ronay, Jr., 2008, p. 49.

¹⁰⁹ *Idem*.

¹¹⁰ Casagrande, 2013, p. 42.

¹¹¹ Benveniste, 1974, p. 99.

grammatical — binarité des écritures? » (2017), il liste un certain nombre de propositions de pronoms personnels non binaires : « ile », « ille », « elli », « iel », « yel », « yol », « ol », « ul » et « ellui » sont autant de suggestions pour déconstruire le binarisme dans la langue française¹¹². Certaines de ces propositions possèdent des lacunes soit dans l'absolu, soit en regard de la traduction d'*APE*. Comme il faut considérer à la fois la narration et les dialogues, la dimension orale (comment tel ou tel mot se prononcera-t-il?) est pertinente quant à l'intelligibilité du pronom utilisé. Bien que les pronoms « ile » et « ille » soient intéressants sur le plan graphique par leur fusion des pronoms « il » et « elle », à l'oral, on ne prononce pas l'« e » final. Je les ai donc écartés, puisqu'ils se prononceront comme le masculin « il ». « Yol », « ol », « yel » et « ul » s'éloignent certes du modèle binaire : à mon avis, la nouveauté doit être introduite avec subtilité si l'on veut qu'elle soit acceptée. Étant donné que Blou est décrit dans *APE* comme ni homme ni femme, mais semblable aux deux, j'ai préféré écarter ces propositions afin de conserver l'idée d'androgynie introduite par cette description. Pour une raison simple d'homonymie, j'ai écarté le pronom « elli », puisqu'il ressemble au prénom « Éli ». Enfin, « ellui » est constitué d'un pronom complément, ce qui crée une interférence dans la langue s'il est utilisé en tant que pronom personnel. Aussi ai-je arrêté mon choix sur « iel ». Je l'ai utilisé dès la première rencontre entre Morgane et Blou afin de cristalliser cet emploi comme a pu le faire Dorsey dans le texte de départ : « Is it the first time Blue has named... um, itself?/Est-ce que c'est la première fois que.. euh... iel a dit son nom?¹¹³ ». Ce pronom possède un référent stable (une personne hors discours), selon un emploi inusité, c'est-à-dire pour une personne qui n'est pas un bébé et qu'on n'aurait pas encore nommée. Il joue le rôle d'un représentant

¹¹² Elmiger, 2017, <http://www.cairn.info/revue-mots-2017-1-page-37.htm?1=1&DocId=430996&hits=5845+5844+5549+5548+3539+3538>.

¹¹³ Dorsey, 2001, p. 46; page 62 de ma traduction.

syntactique au même titre que « il » et « elle », ou que les pronoms « he », « she » et « it » en anglais¹¹⁴, et participe à la cohésion du texte¹¹⁵ : le pronom se rapporte à un Autre, à une « non-normativité ». Par ailleurs, puisque la narration d'*APE* est en majeure partie focalisée sur Morgane, j'ai choisi d'utiliser également le pronom dans la narration afin de queeriser la langue française, tout comme a pu le faire Dorsey avec la langue anglaise grâce au pronom « it » qu'elle utilise également dans la narration¹¹⁶.

La science-fiction *queer*, tout comme les théories *queer*, en est encore à ses débuts. Nous avons vu que, sur le plan historique, la science-fiction *queer* canadienne est récente. Quinze ans après la parution originale d'*APE*, l'œuvre s'avère encore actuelle, voire encore plus qu'en 2001. La question de fluidité identitaire s'est aujourd'hui répandue hors des cercles universitaires, d'où l'importance de réfléchir à la désignation des personnes à l'identité non binaire, comme c'est ici le cas avec le personnage de Blou. L'adoption dans la traduction d'*APE* d'une approche post-normative, influencée par la pensée poststructuraliste (qui a déstabilisé les catégories essentialisées), permet d'obtenir un regard inclusif quant aux différentes composantes de l'identité (sexe, genre, ethnie, etc.). Ainsi, les théories *queer*, associées à la traductologie et à la science-fiction, permettent de trouver des stratégies traductives non binaires et de tester leur intelligibilité dans la langue d'arrivée.

¹¹⁴ « I am assuming that the distinction between [...] languages in which third person pronouns and demonstratives are either identical or derivationally related on the one hand, and [...] languages in which they are quite different from one another on the other hand, can form the basis of a typological distinction between “two-person” and “three-person” languages. In the former case, the system of personal pronouns consists of only two persons, namely first and second (indicating the speaker and the addressee), whereas in the latter case it consists of three different persons, namely first, second, and third (indicating the speaker, the addressee, and a person who is different from both of them respectively). » (Bhat, 2004, p. 134.)

¹¹⁵ *Idem*; Herschberg Pierrot, 2003, p. 231.

¹¹⁶ Les différentes connotations dans l'utilisation de ce pronom dans la narration et les dialogues seront expliquées dans le chapitre 3, puisqu'elles motivent certains de mes choix de traduction.

CHAPITRE 2 : UNE LANGUE QUI ÉVOLUE AVEC SON TEMPS, EST-CE UTOPIQUE? : LA TRADUCTION DES GENRES, DES SEXES ET DES SEXUALITÉS DANS UN EXTRAIT DE *A PARADIGM OF EARTH*

2.1 Chapitre 2 : Une maison n'est pas nécessairement un foyer

Tandis que le conducteur déchargeait la cage de transport pour chats, Morgane¹¹⁷ sortit sa lourde valise de la voiture avant de s'immobiliser devant la monumentale maison pour la regarder. La demeure ressemblait à un manoir. En fait, bien avant que ses grands-parents soient en âge d'aller à l'école, ce n'était déjà plus le foyer familial; le manoir avait servi plus récemment, lui avait-on dit, à rassembler des gens qui l'avaient utilisé comme un monastère. Morgane espérait y trouver la paix, même si les gens de foi avaient quitté l'endroit. Elle était si fatiguée. Les semaines que Morgane avait passées à se débarrasser des biens de ses parents étaient maintenant derrière elle, la succession avait été divisée, sa propre part — attendue et obtenue — gobée presque au complet par la rénovation nécessaire de ce vétuste et encombrant pensionnat au style edwardien, une relique miteuse construite plus d'un siècle auparavant dont elle espérait finir par tirer quelque chose de bien.

La maison était plantée au milieu d'une cour à l'abandon ceinte d'une clôture en fer forgé rouillé. Elle faisait face au sud, devant une avenue en cul-de-sac longeant la berge de la rivière. Morgane déposa sa valise au pied de la grille, prit la cage de la chatte et traversa la rue étroite jusqu'au ruban d'herbes aux allures d'un boulevard. Devant elle, un spectaculaire ravin haut de deux cents pieds était coiffé d'une petite saillie de verdure, qui longeait le cours d'eau, où une piste cyclable et des tables à pique-nique témoignaient du caractère urbain du parc — le temps, par contre, avait décoloré les tables, passées du vert au gris, et le banc qui surplombait la rivière

¹¹⁷ J'ai décidé de franciser le prénom de la protagoniste en raison de l'analogie que Dorsey fait au personnage de la fée Morgane du cycle arthurien, dont le « e » final rappelle la construction binaire masculin/féminin.

était entaillé de graffitis. Morgane montra le paysage à Foutrac¹¹⁸, mais la chatte miaula bruyamment avant de lui tourner le dos comme l'aurait fait Gertrude Stein¹¹⁹.

Morgane émit un sourire dépourvu d'humour.

— J'imagine que tu veux me dire de ne plus me soustraire à cet endroit, dit-elle à la chatte, qui se tut enfin.

Une fois de retour devant la grille, Morgane souleva le loquet. Il résista un moment, puis émit un grincement musical. Morgane referma la grille d'un coup de pied après avoir repris sa valise, puis grimpa les trois marches menant à la grande véranda avant de déverrouiller la lourde porte en bois ornée en son centre d'une fenêtre ovale de verre plombé.

La maison était toujours complètement vide à l'exception de la salle de séjour que les déménageurs avaient remplie de ses possessions, dans le désordre. Elle laissa sa valise et la cage de Foutrac dans le vestibule inondé de soleil, où le verre teinté et les prismes du panneau décoratif de la porte projetaient des cubes roses et des motifs en arc-en-ciel sur le plâtre et le lambris abimés.

La vaste salle de séjour se situait à gauche de la porte d'entrée. Une salle à manger lui faisait face de l'autre côté comme dans un miroir. Des portes de verre plombé séparaient les deux pièces du vestibule. La salle de séjour donnait sur une pièce plus petite, aux murs couverts de lambris jusqu'aux cimaises et aux grands vitraux, qui avait été aménagée en bureau équipé d'un téléphone et d'un modem. Morgane hocha la tête. Ce bureau serait le sien, un genre de centre de commande résidentiel.

¹¹⁸ En anglais, le nom du chat, Marbl, fait référence à « marbre », et donc, entre autres, à l'expression « to lose one's marbles ». J'ai choisi de traduire par « Foutrac », qui constitue une contraction phonétique du terme « foutraque », et qui signifie « être fou, excentrique ». Ce terme rejoint le fil conducteur de Dorsey, qui est de jouer sur le champ lexical de la folie.

¹¹⁹ Il s'agit d'une référence à *Autobiographie d'Alice Toklas* (1980 pour la traduction française) de Gertrude Stein. Dans cette œuvre, Stein indique ceci : « J'aime un beau paysage, mais j'aime lui tourner le dos » (Stein, traduction de B. Faÿ, 1980, numérique).

Les portes coulissantes de la salle à manger donnaient sur une immense cuisine et un garde-manger. Au bout de la cuisine se trouvaient un porche, une salle de lavage et une petite serre en fouillis dont certains carreaux étaient cassés. Deux autres portes menaient au centre de la maison. En entendant les miaulements de Foutrac reprendre et résonner dans le vestibule vide, Morgane mit fin à l'exploration de ces pièces pour retourner auprès de son animal contrarié.

— D'accord, chérie, l'apaisa-t-elle, on va trouver un endroit où dormir.

Morgane s'assura que la porte d'entrée était verrouillée.

Au fond du vestibule se trouvait un antique ascenseur agrémenté d'une porte-accordéon en laiton grillagé. Elle prit l'escalier situé derrière l'ascenseur.

L'une des pièces du haut était ornée de grandes fenêtres donnant sur un étroit balcon jonché de feuilles mortes. Un petit anneau de métal poussiéreux, entourant une mosaïque de verre coloré, était accroché contre une fenêtre par une lanière de cuir. Au moment où Morgane ouvrit la porte, il se souleva sous l'action du vent et se cogna contre la vitre comme un papillon qui tente de fuir. La petite mosaïque, qui représentait un pré sous un ciel dégagé chaud et clair, était fabriquée d'éclats d'époxy et témoignait d'un art non asservi aux détails qui rendait l'œuvre plus rigoureuse encore. Morgane, qui voyait l'objet pour la première fois, resta momentanément paralysée. Puis des larmes lui brouillèrent le regard.

Elle ignorait qu'il lui en restait encore. Elle redescendit au vestibule pour y prendre sa valise. Le son creux que fit l'objet lorsqu'elle le déposa dans la chambre à la mosaïque marqua sa décision. Cette chambre serait la sienne. Elle apporta la cage de la chatte à l'étage et l'ouvrit après avoir fermé la porte de la pièce. Foutrac en sortit et examina la chambre vide, puis, y voyant un refuge, fonça pour se tapir dans le placard en poussant un « miaou » plaintif qui résonna dans la pièce.

Le verre teinté ressemblait à une goutte de pluie emprisonnée dans la mosaïque en métal, une lentille qui minimisait le paysage. Ou à une larme? Son propre trait d'esprit lui extirpa un petit rire.

*

Le meilleur ordinateur que Morgane put s'acheter était vieux et encombrant, sans puce ni équipement de réalité virtuelle, mais l'outil convenait, élevant la maison centenaire à un standard technologique minimum. Au bout de quelques jours, elle se rendit compte qu'elle avait pris l'habitude de jouer à des jeux vidéo jusqu'à très tard, des jeux qu'elle choisissait toujours pour leur structure répétitive afin de se plonger dans un état de transe.

C'est la nuit où elle s'aperçut qu'elle pleurait en jouant qu'elle se débarrassa de tous les jeux de sa partition et de l'aire commune. Elle n'était peut-être pas très bonne pour vivre son deuil, mais elle ne laisserait certainement pas la machine le faire à sa place.

Elle décida plutôt de se remettre à son journal intime et d'écrire un peu chaque soir. Un journal sur papier, pas sur ordinateur. Elle avait déjà pris plaisir à en tenir un, ou à tout le moins cette activité lui avait procuré un certain soulagement. Maintenant, il s'agissait d'un mécanisme de survie et elle abordait la tenue de son journal avec discipline, comme elle l'avait fait dans son ancienne profession devant l'obligation de rédiger chaque jour un rapport : avec de la détermination et un sympathique flair documentaire.

Elle se mit à écrire à propos des rénovations, de la paperasse administrative quotidienne liée à la propriété, des chats qui se chargeaient d'exterminer les souris, des jeux de lumière sur la rivière et du faisceau d'un projecteur illuminant le ciel. Elle n'écrivit pas sa frustration au sujet des affaires subalternes qui lui occasionnaient un constant tourment, dernier détrit des testaments de ses parents, lequel était encore plus difficile à vivre à cause de l'obligation soit

de voir son frère, soit de le fuir — d'ordinaire, elle préférait le fuir —, et s'il lui arrivait de noter de telles choses dans son journal, elle essayait de rester objective à propos de la légère angoisse qui alimentait ses nuits agitées.

Elle prenait son devoir de secrétaire-rapporteur au sérieux. Certains détails étaient sans importance.

*

Morgane avait choisi une chambre d'apparence banale, presque morne, une habitude dans laquelle elle se complaisait. Une plateforme basse et large dans un coin de la pièce faisait office de lit, recouverte de draps et d'oreillers de coton imprimés à motifs indiens. Contre un mur se trouvaient le bureau et le petit classeur en chêne récupéré du bureau de son père. Un tapis tissé d'origine crie, au pied du lit, recouvrait une partie du plancher de bois franc. Les murs blancs étaient nus, à l'exception des couleurs projetées par le soleil à travers le petit morceau de verre teinté.

Morgane n'eut bien vite plus autant de place pour elle-même. Au bout de quelques semaines, le proverbe « Pierre qui roule n'amasse pas mousse » s'appliquait. Delany, son amie de toujours à l'université et de façon intermittente depuis, vivait dans une résidence adaptée qui venait « d'interrompre ses services » : une manière polie de dire vendue au plus offrant sans son consentement. Morgane l'avait choisie comme première locataire de sa pension pénitentiaire. Puis elle tomba sur Russ, dans le magasin suédois de meubles préfabriqués, qui revenait d'Indonésie et qui cherchait un endroit où cohabiter; elle l'avait reconnu malgré la barbe, le teint basané... et les mèches de cheveux et poils de barbe blancs. Un ami de Russ, Jakob, recommandé parce qu'il était danseur, qu'il avait besoin d'un studio et que la maison de

Morgane contenait de grandes pièces, s'avéra quelqu'un avec qui elle avait travaillé des années plus tôt pour un programme d'art-thérapie, annulé en raison de restrictions budgétaires.

Jakob découvrit (en poussant théâtralement des cris aigus de joie qui convenaient à sa personne) le minuscule gymnase créé il y avait des années dans le grenier lorsque la maison de briques avait été convertie en école, et se l'appropriait immédiatement pour en faire un studio de danse. À l'une des extrémités se trouvait un loft qui devint sa chambre. Il la décora d'échappes en soie et de tissus aux couleurs vives. Il dormait sur une palette recouverte d'un jeté en brocart. Il installa des miroirs sur l'un des murs du studio, ainsi qu'une barre, et polit le plancher à l'aide d'une ponceuse qu'il avait louée. Depuis ses quartiers, toutes les surfaces de la maison commencèrent à se couvrir d'une fine couche de bran de scie, ponctuée de traces de pattes de chat.

Russ s'installait dans la petite pièce à l'étage située à l'arrière de la maison. Rien ne s'y trouvait pour l'instant, à l'exception de boîtes de carton qui contenaient les meubles modulaires, prêts à être assemblés, qu'il était en train d'acheter quand Morgane et lui s'étaient croisés. Il était parti faire de la randonnée; il emménagerait pour de bon la semaine suivante, qu'il avait dit.

Delany avait choisi la pièce près de l'ascenseur. Elle était en furieuse rébellion contre les rez-de-chaussée après avoir vécu plusieurs années dans la résidence pour personnes handicapées; l'ascenseur lui offrait la chance de réquisitionner la pièce au premier étage dotée de grandes fenêtres faisant face au nord, ce qui lui donnait une perspective sur le ravin derrière la maison. La pièce avait été réaménagée en forme de L des décennies plus tôt lorsque les murs qui la séparaient en trois pièces plus petites avaient été abattus; à l'époque où la maison faisait office d'école, c'était la salle des professeurs. Dans l'une des branches du L se trouvait le lit

adapté de Delany; dans l'autre, sous la lumière des grandes fenêtres, ses tubes de peinture et son chevalet. Le reste arriverait durant la fin de semaine, lorsque ses frères viendraient l'aider à déménager. De la pièce avaient émané pendant trois jours de la poussière de plâtre et des relents de peinture durant les rénovations, où trois ouvriers bougons avaient pris une heure entière à installer un lave-roue pour le fauteuil roulant de Delany dans le vestibule près de la porte de côté.

Morgane regardait par toutes les embrasures de portes de façon aléatoire, traversait la maison d'une pièce à l'autre pour s'habituer à cet espace. À l'occasion, elle croisait l'un des chats en train de faire comme elle. Foutrac, la chatte âgée de cinq ans qu'elle avait emmenée avec elle, était solitaire et timide. Dundee et Séville, les jumeaux couleur caramel âgés de cinq mois que la bande était allée chercher à la SPA, étaient exubérants et tapageurs. Morgane se sentait de profondes affinités avec Foutrac, qui se déplaçait en longeant le mur, qui feulait quand les jumeaux s'élançaient vers elle à toute allure durant leurs courses folles. Mais que faisait Morgane à remplir de tous ces êtres vivants une maison censée être propice au calme et à l'isolement?

Alors pourquoi n'ai-je pas vendu la maison pour me trouver un appartement solitaire ne pouvant accueillir que moi et ma chatte? faisait une voix intérieure moqueuse à l'intérieur d'elle. *La dame fait trop de protestations, ce me semble...*

Morgane s'installa dans la cuisine, où de grandes fenêtres donnaient sur les arbres apaisants de la cour arrière, la remise délabrée et la clôture en piteux état qui longeait le chemin. Les nuages, qui avaient été menaçants toute la journée, s'étaient dissipés en une fine couche de soie grise fouettant la verdure. L'air qui entrait par la moustiquaire était humide et vivifiant.

Morgane savait qu'elle était en vie, puisqu'elle dormait et se réveillait, mangeait et chialait, continuait de frissonner devant l'infini. Mais elle ressentait la pluie comme tout le reste, à la manière du chat dans l'entrée qui pointe le museau sur le seuil du vrai monde. Elle attendait que quelque chose lui apprenne à aller là-bas, dehors. L'invite à mettre le pied là-bas, dehors. Elle ne pouvait sortir sans permission. Elle ne vivait plus là-bas.

*

Morgane souhaitait que la fin du monde arrive. Elle s'assit sur la berge à la lueur du crépuscule en espérant que les immeubles illuminés le long du tournant explosent, que les tours de commerce s'écroulent — non pas à cause d'un déclin économique, mais bien à cause d'un déclin physique, *comme celui au creux de mon cœur* —; à la vue de ces tours encore intactes après toutes ces pensées destructrices, elle sourit de la même fureur envers elle-même, se demanda si elle voulait se trouver au sommet d'un de ces édifices pendant son écroulement, se dit qu'il s'agirait là d'une mort intéressante — si une mort pouvait être intéressante —, voulut que la fin du monde arrive et la laisse inconsciente.

Je deviens un peu folle, se dit-elle, et le mot lui rappela *La Nef des fous* de Bosch, dont le style avait influencé Bruegel; elle se mit d'ailleurs à penser au nom de l'une des célèbres œuvres de ce dernier, *Margot la folle*...¹²⁰

Morgane la folle. Comme j'aimerais que ce soit le cas.

¹²⁰ C'est sans doute ici que ma traduction diverge le plus du texte de départ. Dans le texte de départ, Dorsey fait référence à une vieille chanson anglaise, « Mad Maudlin goes on dirty toes, for to save her shoes from gravel... » (Dorsey, 2001, p. 36), dont le titre *Tom o'Bedlam* fait référence à l'hôpital psychiatrique Bethlem Royal Hospital (aussi surnommé Bedlam). Les termes « Maudlin » et « Bedlam », tous deux liés au champ lexical de la folie, ne possèdent cependant aucune résonance pour un lectorat francophone. J'ai donc adapté le texte en faisant appel à une autre référence, artistique celle-là, puisque Dorsey fait référence à de nombreuses reprises à des œuvres artistiques (littérature, musique, peinture, cinéma, etc.) dans *APE*. Dans le but de conserver, dans la traduction, le jeu de mots « Mad Maudlin/Mad Morgan », je suis parti du terme « folie » pour trouver des œuvres traitant de ce thème. Deux œuvres picturales de deux peintres au style semblable (le premier ayant influencé le deuxième) m'ont permis de reprendre le jeu de mots initial de façon cohérente, en cohésion avec le texte de départ.

Les fous ont toujours la vie facile. Ils peuvent lâcher prise. Ils peuvent laisser les tours de leur propre esprit s'écrouler sans résister. Ils sont libérés de toutes les nécessités accablantes qui me gardent saine d'esprit, qui me gardent emprisonnée dans mon corps, dans cette tranquille maison de fous, sous ce déguisement. Où trouvent-ils le courage? De devenir fou, de laisser derrière leur ancien monde, sans se préoccuper de qui ils laissent en pleurs?

Comme les morts, ils sont libres de nous abandonner.

Je me demande bien ce que ça me prendrait pour devenir comme eux et disparaître un jour. J'ai quitté mon emploi, emporté ma chatte avec moi, je ne suis pas simplement disparue après être sortie un soir pour aller au magasin, regrettée par ma famille aimante pour être ensuite retrouvée par hasard dix ou vingt ans plus tard, en Nouvelle-Zélande ou quelque part ailleurs, sous un autre nom. D'habitude, ils ont aussi une autre épouse, d'autres enfants, un autre emploi. Changer de vie n'est pas simple.

Elle pensa à la grosse valise de cuir qu'elle avait remplie dans son minuscule appartement. Elle songea au temps qu'elle avait passé à rassembler les affaires de ses parents, à les diviser en catégories, quoi prendre, quoi garder, quoi envoyer à telle ou telle personne, quoi donner, quoi laisser au sous-sol pour que son frère Robyn le trie une fois qu'il se serait habitué à vivre dans la maison dont il avait hérité.

Ceux qui nous abandonnent nous laissent entre les mains un terrible poids dont il faut se défaire. Elle se souvenait des boîtes et des sacs de poubelle verts qui attendaient d'être embarqués par un camion Goodwill, les meubles jetés dans sa gueule charitable par deux aimables hommes lents d'esprit qui savaient être gentils, si gentils qu'elle se demandait à quel point ils étaient habitués de repartir avec les meubles des défunts après avoir réconforté les vivants. Combien de cimetières démantelaient-ils chaque jour? Elle les avait remerciés de leur

travail et de leur gentillesse, puis était sortie de la maison ravagée en glissant les clés dans la fente de la boîte postale, à l'intention de Robyn, avant de fuir.

C'était la première fois qu'elle voyait ce départ comme une fuite, mais elle évita aussi cette pensée; elle se leva du banc étroit pour retourner à l'intérieur de la maison, là où elle avait laissé la lumière du bureau allumée dans sa chambre ascétique, là où le crépuscule se pointait de façon persistante à ses fenêtres mais était tenu à distance par la jupe de lumière jaune. Elle se coucha dans ses draps de coton et s'endormit aussitôt, comme un bébé.

*

Dans son rêve, on annonce aux nouvelles de 18 heures que des aliens¹²¹ viennent d'atterrir, des aliens qui arborent le visage paisible de ses défunts parents, mais elle n'a pas peur.

— Qu'est-ce que vous voulez? demande-t-elle.

— Ce n'est pas facile de partir sans faire ses valises, réplique son père.

— On sera en Nouvelle-Zélande si tu as besoin de nous, ajoute sa mère.

Les gratte-ciel sont des glaçons de chair improbables; ils tombent au ralenti, sans bruit, et ne se cassent pas au contact du sol. Un brouillard indigo les entoure; il forme un ensemble de visages. Le vent emporte le corps de ses parents, seul leurs sourires restent, comme celui du chat de Cheshire...

*

... et elle se réveilla, Foutrac endormie auprès d'elle, qui ronronnait doucement.

¹²¹ Pour éviter d'alourdir la traduction, j'ai choisi de laisser le terme « *alien* » en caractères romains. De cette manière, étant donné que la narration est alignée sur Morgane, j'appuie également le fait qu'elle considère Blou comme une personne au même titre que n'importe quel être humain. De plus, même si le terme « *alien* » est considéré comme un anglicisme, j'ai choisi de ne pas le remplacer par « extraterrestre » en raison de sa forte connotation liée à l'aliénation et des jeux de mots contenant « *alien* » dans le texte de départ. Du reste, ce terme provient de l'ancien français « alien » et du latin « alienus », qui signifie « étranger » (Le Petit Robert, 2016, fiche « alien »).

Au moment où Morgane se leva, le ronronnement s'évanouit, et la chatte s'endormit plus profondément. Il faisait nuit noire, et malgré la chaleur de la pièce, Morgane frissonnait. Elle quitta le lit en titubant et s'avança vers le cône de lumière où elle s'assit comme une prisonnière, des larmes séchant sur ses joues : l'interrogatoire n'était pas fructueux, où étais-tu la nuit de...

... et Foutrac, réveillée par les mouvements brusques de Morgane pour se tirer du lit, releva la tête et miaula une fois avant de la reposer sur ses pattes croisées pour observer sans ciller Morgane qui surmontait la souffrance de ne pas pleurer.

*

Le bran de scie avait enfin été nettoyé, l'odeur de vernis s'était dissipée au point de n'être qu'un faible relent et la dernière facture d'entrepreneur avait été payée avec ce qu'il restait de l'héritage de Morgane; la maison était enfin à eux. Morgane parcourait les couloirs à minuit pour vérifier que les fenêtres et les portes étaient bien verrouillées.

La maison semblait vide malgré les personnes qui travaillaient ou dormaient derrière chaque porte. Morgane réalisa que ses morts lui manquaient, mais d'une manière distante : elle aussi manquait à l'appel, présumée morte. Elle était une automate reproduisant un ensemble de comportements sans personne à l'intérieur. Depuis que sa nuit d'auto-flagellation avait établi le seuil de la haine de soi, elle ne s'était pas autorisée à se mettre à la recherche du moi manquant. Elle croyait pour l'instant ne pas avoir besoin de ce qu'elle avait perdu cette nuit-là. Mais la vérité la pourchassait, la traquait au détour de chaque corridor silencieux de sa vie aussi doucement que Foutrac qui la suivait durant ses rondes.

Un soir, Delany ouvrit la porte de sa chambre au moment où Morgane passait devant.

— Tu veux du thé? demanda-t-elle en faisant avancer son fauteuil roulant vers l'ascenseur. Foutrac se faufila dans la chambre derrière elle; Delany se mit à rire.

— Tu vas encore avoir les pattes pleines de peinture, petite fouine!

— Veux-tu que je la sorte de là?

— Oui. La dernière fois, elle a laissé ses empreintes sur le nouveau plancher. Des empreintes d'un bleu sarcelle au charme suranné; je vais les laisser là... mais ce serait sans doute mieux de ne pas continuellement ajouter des couleurs. Je travaille avec du jaune tigre aujourd'hui.

— C'est la même combinaison qu'il y a sur l'aquarelle de Simpson que je possède. Je devrais la laisser faire, alors.

Mais Morgane chassa Foutrac hors de la pièce sur ces mots.

Foutrac était une chatte flexible, avait toujours été bonne pour se faufiler sous les meubles. Morgane n'était pas entrée dans la chambre de Delany depuis la fin des rénovations et l'arrivée des meubles; alors, un peu penchée pour chercher la chatte, elle vit la pièce d'un angle plus bas, probablement celui de Delany. Les meubles étaient en bois, vieux, et avaient été abîmés par la peinture. Ils ne ressemblaient pas à des antiquités familiales, plutôt à un décor de théâtre vu de près : éclaboussé et texturé de taches de peinture. Ce qui, du couloir, ressemblait à une patine acquise avec l'âge paraissait, à trois pouces de distance, avoir été conçu ainsi depuis le début. Elle éprouva un malaise devant cet artifice.

— J'aime les antiquités, dit-elle à Delany.

Delany recula, fit sortir Foutrac effrayée de sous le seul fauteuil de la pièce, sur lequel étaient empilés des magazines d'art et du matériel d'artiste. Les murs étaient encore nus, blancs et lisses.

— Ouais, c'est mon frère et ses dames qui ont fait ça. Ils ont trouvé l'idée dans un magazine de décor intérieur vintage. J'ai l'intention de les restaurer à leur état d'origine dès que j'en aurai les moyens. Le fini original était d'un brun foncé somptueux. Du chêne fumé. Tu t'imagines!

Morgane éclata de rire.

— Tu ne sais pas à quel point je suis heureuse que tu dises ça. Je commençais à me demander si tu n'avais pas eu une transplantation esthétique depuis l'université!

Elle se précipita sur Foutrac, qui, en émergeant de derrière une pile de toiles face retournée contre le mur, s'était mise en position pour sauter sur la table de travail juste avant que Morgane ne réussisse à l'attraper. L'une de ses pattes avait en effet déjà laissé quelques traces de jaune tigre, que Morgane s'efforça de faire disparaître à l'aide d'un chiffon. La chatte protesta d'un minuscule miaulement plaintif; Morgane la caressa pour se faire pardonner.

Foutrac détestait les câlins, alors elle repoussa doucement Morgane de ses pattes, griffes rétractées. Morgane la gratta sous le menton, lui soutirant un demi-ronronnement pendant qu'elle continuait de se débattre.

— Ah pauvre bête! susurra Delany en riant. Condamnée à être ensevelie d'affection.

Morgane n'écoutait pas. Elle était frappée par la toile sur le chevalet, la seule image visible dans la pièce. La somptueuse lumière jaune, créée par les rayons de « jaune tigre » presque safran là où les épaisses traînées de peinture se repliaient, tombait en cascade derrière une silhouette sombre qui, malgré sa petite taille, dominait la toile. Devant cette figure, cependant, dans une inversion d'images traditionnelles de la route, il n'y avait que ténèbres, et il était clair que la silhouette elle-même n'avait pas du tout conscience de la lumière qui l'entourait. À ses pieds se trouvait un chat brun tigré, méticuleusement peint, comme s'il l'avait été poil par poil.

Même si la toile était visiblement inachevée, elle avait un je-ne-sais-quoi de troublant, qui tenait du défi brut.

— Foutrac! Tu es une star! s'exclama Morgane à l'intention de sa chatte, qui lança un féroce miaulement alto, comme chaque fois que l'on prononçait son nom.

Morgane et Delany se mirent à rire, la première s'éloignant à contrecœur de la toile. Delany attendit qu'elle sorte, franchit le seuil dans son fauteuil avant de se retourner pour fermer la porte coulissante.

— C'est très réussi, lui assura Morgane.

— Elle vient de temps en temps poser comme modèle, répondit Delany.

Morgane n'était pas certaine si Delany avait mal compris accidentellement ou de façon délibérée ce qu'elle venait de dire. Elle libéra Foutrac, qui bondit sur les marches de l'escalier avant de disparaître par la porte ouverte de sa chambre.

— Hum. Elle se fiche pas mal de notre compagnie! remarqua Morgane.

— Elle m'aime seulement pour mes tubes de peinture, conclut Delany avant de se diriger vers l'ascenseur.

Morgane l'observa, puis quelque chose se rectifia dans son esprit. Quand Delany lui avait dit : « J'ai besoin d'espace pour peindre », Morgane avait inconsciemment attribué à son amie handicapée, badine et enjouée, un talent mineur pour les aquarelles paysagères, des trucs d'amateurs, au mieux, pour de quelconques tableaux pittoresques appréciés des décorateurs de maisons de démonstration. Elle aurait dû être plus avisée : la Delany qu'elle avait connue à l'université était tumultueuse et furieuse; ses bonnes manières, visiblement apprises depuis, avaient induit en erreur même Morgane.

Delany se retourna.

— Tu viens?

Morgane sursauta, la suivit dans l'ascenseur et elles descendirent.

*

Morgane était assise au bureau dans le terminal de la maison en train de faire les comptes. Elle établissait les virements mensuels à l'adolescent qui s'occupait du recyclage et soupirait devant la balance de son compte en banque quand Russ s'engouffra dans la pièce pour payer son loyer.

— Tiens, dit-il, j'aimerais payer six mois de loyer à l'avance, tandis que j'en ai la possibilité. Tu sais comment je suis.

Morgane créa une case dans son compte en banque afin qu'il puisse lui faire son virement.

— Je n'argumenterai même pas sur le fait qu'il s'agit d'une très mauvaise décision financière, le moralisa Morgane en pressant la touche *Entrée*. J'ai besoin de cet argent. Tiens, regarde. Malgré les assurances, je n'aurai pas d'autre choix que de me trouver un emploi.

— Tu as reçu le montant des assurances?

Il se pencha au-dessus d'elle pour entrer son mot de passe, puis l'écran afficha la réussite de la transaction.

— Voilà, dit-il, satisfait.

— Oui, pas moyen de prouver que son journal constituait un message suicidaire. Robyn s'est mis sur l'affaire. Je ne l'aurais pas fait, mais bon, j'ai une maison maintenant, pas vrai?

— Ne sois pas amère, ma douce, ça ne te va pas bien.

Elle fixa son regard sombre sur Russ, qui le lui rendit, ce qui soutira enfin à Morgane un léger sourire.

— D'accord. J'ai une maison. Mais l'argent était dépensé avant qu'il n'arrive. On n'a plus rien maintenant pour la nourriture et les services, à moins que je ne retourne travailler bientôt. Et puis du reste, quand est-ce que toutes ces lois ont été adoptées?

— Quelles lois?

— Des nouveaux droits de successions, sans parler des taxes sur les héritages. Les morts payent, les vivants payent. Des taxes sur les indemnisations, malgré la police d'assurance. Des surtaxes de propriété.

— Elles ont été adoptées pendant que tu te battais contre la violation des droits de la personne et des lois sur les sexes, et pendant que je me battais contre le racisme et le durcissement des lois sur l'immigration. On était occupés. Entre toi et moi, croyais-tu qu'un jour tu aurais à te préoccuper de la joie d'avoir de l'argent?

— Le problème est que je n'en ai pas vraiment. Ceux qui sont vraiment riches ne paient presque rien. Ceux qui sont fortunés par hasard, sans capital à long terme comme coussin à leurs dépenses, sont couverts de paiements au même titre que les travailleurs pauvres. Oui, j'ai eu une entrée d'argent inattendue, comme si j'avais joué à une sorte de loterie perverse pour condamnés, mais j'en ai payé le prix, et voilà où j'en suis maintenant.

— Tu trouveras peut-être un bon emploi. Quelque chose d'amusant.

— Si je pouvais attendre l'emploi que j'aime. Je n'aurai sans doute pas le temps d'être difficile.

— Combien de temps peux-tu tenir?

— Environ trois mois avant d'avoir le bec à l'eau.

— Et quel beau bec tu as!

Elle le fusilla du regard, ce qui le fit rire.

— C'est ce que j'ai entendu mon patron dire hier à la superviseuse de l'ingénierie, l'informa-t-il. J'ai cru qu'elle allait le tuer. Mais, à mon grand dam, elle s'est abstenue.

— Au fait, comment ça se passe là-bas?

Au retour de sa « sabbatique » à l'étranger, Russ était retourné à son emploi pour le gouvernement; il passait maintenant ses journées à programmer des ordinateurs et à créer des interfaces web pour informer le public — ou plutôt le désinformer, comme il le disait en maugréant. Morgane estimait qu'il resterait là un an, deux tout au plus.

— Je vais survivre.

— On survit tous, non?

Mais elle connaissait la réponse à cette question : *non, ce n'est pas tout le monde qui survit.*

*

Le ciel était d'un bleu foncé dans la chaleur estivale lors de l'arrivée des aliens. Dans le parc en bordure de la rivière, les cyclistes sur leurs montures complexes sillonnaient la piste. Au sommet du promontoire qui les surplombait, de retour des guerres, la fée Morgane était assise, jetant son regard par-delà la rivière vers les tours de la ville.

S'il y avait alors un vaisseau vide, corrodé par le sable et le feu, c'était celui de Morgane, qui regardait la ville. La chaleur du soleil ne faisait qu'accentuer sa froideur; elle observait les cyclistes avec le détachement du désespoir. Si le mot suicide avait fait partie de son vocabulaire, elle aurait été en train de l'épeler; mais ce n'était pas le cas, alors assise sur la berge, elle regardait au-delà de la vallée, sans émotion.

Elle venait de très loin, ressentait la distance parcourue, chaque instant, dans l'attente de l'histoire qu'elle ignorait être sur le point de vivre.

Bien que les aliens aient mis le pied sur Terre ce jour-là, elle l'ignorait à cet instant précis, ne pouvait penser à autre chose qu'à son ventre noué. Un vent du sud-est avait soufflé durant toute la journée, soufflé pour chasser les nuages du ciel et l'obscurcir, soufflé comme pour faire s'effacer la ville. Deux ou trois jours plus tôt, elle avait mangé quelque chose de plus ou moins frais qui avait parcouru son corps — migraine ce jour-ci et la veille. Puis soudain, après s'être retirée du grand vent de la berge et s'être assise pour lire le journal, en commençant par la dernière page comme d'habitude, elle avait senti le nœud se délier dans son ventre et avait été assaillie par des accès de flatulences et une diarrhée à peine contrôlables, ce qui avait repoussé de quelques heures sa lecture des manchettes. Plus tard, Russ, tout excité, était entré dans sa chambre : elle était assise sur le lit, le dos appuyé contre le mur et les jambes repliées, à rédiger une lettre de manière sporadique entre deux courses vers les toilettes.

— C'est formidable, hein?

— Quoi?

— La nouvelle de l'heure!

— Quoi?

— Tu n'es pas au courant? Tu n'as pas lu le journal? Entendu parler de la nouvelle? On le crie presque dans les rues!

— Vas-y, accouche ? J'ai été malade toute la journée. Je ne peux pas supporter le bruit quand j'ai mal à la tête.

— L'alien, l'homme de l'espace qui est venu à notre rencontre! Nous ne sommes pas seuls!

Se remémorant son rêve par la même occasion, elle écarta Russ d'un coup d'épaule, puis courut chercher le journal qu'elle avait mis de côté pour constater qu'on pouvait bel et bien lire ceci à la une et dans la première section :

Nous ne sommes pas seuls!

Un homme de l'espace atterrit à Zurich!

Un extraterrestre¹²² s'invite dans les pourparlers de paix!

La photo embrouillée aurait pu représenter n'importe qui, bien que l'équilibre des couleurs ne fût pas celui d'une peau humaine. Les aliens de couleur bleue dans son rêve arboraient le visage de ses parents; le rêve était évidemment symbolique, la nouvelle, une pure coïncidence. Elle était trop malade pour lire les petits caractères. Elle retourna au lit.

*

Quelqu'un avait laissé le journal ouvert à la rubrique « petites annonces » dans laquelle Morgane aperçut une offre d'emploi de tuteur pour enfants — elle pensa que Russ l'avait probablement encerclée pour elle. Diplôme d'enseignement requis. Travail avec une clientèle adulte défavorisée. Un emploi de tuteur pour enfants destiné à une clientèle adulte? Certainement pour des personnes à faible QI, se dit Morgane en imprimant son curriculum vitae avant de l'envoyer.

L'obtention d'une entrevue était inattendue. Sa candidature avait été préparée avec si peu d'intérêt que c'était presque pire que de n'y avoir consacré aucun effort; à l'évidence, elle avait inconsciemment espéré saboter le processus. Pourtant, elle se trouvait bien là, à pousser la porte d'un édifice gouvernemental non identifié. À l'entrée, on procéda à une décontamination; l'endroit était hautement sécurisé. *Les entrevues se déroulaient sans doute ailleurs que sur le lieu de l'emploi, car qui garderait des enfants dans un endroit pareil?* Mais les portes de

¹²² Étant donné qu'il s'agit ici du titre de la une d'un journal, j'ai préféré utiliser le terme officiellement accepté par l'usage pour traduire « *alien* ».

l'immeuble s'ouvrirent sur un immense atrium abritant des arbres énormes et de l'eau vive au milieu d'une cour assez vaste pour contenir quelques petits bâtiments — et de fait, il en contenait bel et bien quelques-uns.

On indiqua à Morgane de se placer sous un bouquet d'arbres, dans une zone d'attente dotée de bancs. Des petits oiseaux voletaient d'une branche à l'autre. Morgane ne tenait pas en place, se sentait observée. Elle regarda tout autour, irritée contre elle-même à propos du cliché : si c'était la surveillance qui lui venait à l'esprit, pourquoi ne pas utiliser sa tête au lieu des poils sur sa nuque? Mais il n'y avait pas de caméras. Elle se tourna, impatiente, et sous les grosses branches de la petite forêt tropicale, une personne l'observait, tapie.

Un corps d'adulte, à n'en pas douter, mais une allure et un regard d'enfant. Elle venait de rencontrer l'un des « clients », pensa Morgane, sans surprise. Dans l'ombre verte projetée par les rameaux, la peau blafarde avait l'air bleue.

— Bonjour, personne, prononça l'individu d'une voix qui ressemblait à un enregistrement.

Il s'agit parfois d'une caractéristique de l'autisme, se dit Morgane en attendant d'autres signes permettant de le confirmer.

— Bonjour à ta personne aussi, répondit-elle.

— « Aussi aussi aussi ». « Tout va bien, reste là pour que je puisse te regarder ».

La deuxième voix imitée était plus grave et avait un autre accent : celui d'un Mennonite du Manitoba? se demanda Morgane. Il existait plusieurs causes à ce type d'imitation.

— Je n'ai pas l'intention de m'en aller. Comptes-tu t'avancer pour que, moi, je puisse te regarder?

L'être soupira de façon exagérée — une autre imitation — avant de s'extirper lentement de la jungle.

Pas de doute, sa peau était bleue.

Morgane avait sous les yeux l'un de ces êtres aliens.

— Bleue, laissa-t-elle échapper en songeant à sa couleur de peau.

— Blao, tenta de répéter l'alien. Blao blau blou blou?

Le visage était bleu, mais d'une nuance tirant sur l'ivoire, une nuance qui n'enlevait rien à la riche texture de la peau. Les yeux étaient sombres; les cheveux, longs, étaient négligemment noués sur la nuque. Des mèches se détachaient et retombaient sur ses épaules. Elles étaient d'un bleu très foncé, presque noir, un peu comme le brun foncé tire sur le noir. Des mèches sombres et brillantes. Les cheveux longs de Morgane étaient eux aussi noués sur la nuque. Pas assez dupe pour croire qu'un tel détail puisse s'avérer universel, elle se demanda qui lui avait appris ce truc.

— C'est à peu près ça. Comment tu t'appelles?

— Blou¹²³.

— Je m'appelle Morgane. Toi, comment tu t'appelles?

¹²³ Un nom propre n'a, d'ordinaire, pas de sens. Celui de l'*alien*, dans *APE*, est cependant motivé, puisqu'il renvoie automatiquement à la dichotomie masculin/féminin à cause de la connotation des couleurs bleu et rose. Sur le plan grammatical, le terme anglais « blue » s'emploie autant au masculin qu'au féminin. En français, toutefois, « bleu » possède une forme masculine et une forme féminine. Dans les deux langues, l'adjectif de couleur connote irrémédiablement le genre masculin. Il est d'ailleurs intéressant de noter qu'avec le personnage de Blou, Dorsey semble s'éloigner de la représentation populaire de l'extraterrestre (le petit homme vert) pour se rapprocher de la description des Draags, les extraterrestres bleus du film de science-fiction *La planète sauvage* (1973) de René Laloux : les draags sont des êtres qui, ayant rescapé les Oms (des humains) de leur planète natale en destruction, choisissent d'étudier leur comportement. La couleur bleue de l'*alien* dans *APE* n'est donc pas anodine. Étant donné que le prénom est bref dans le texte de départ (une seule syllabe), l'utilisation de l'adjectif « bleuâtre » m'apparaissait plus ou moins appropriée, tout comme celle de « bleu » qui requiert l'accord en genre que je souhaite éviter dans ma traduction lorsqu'il est fait mention de l'*alien*. J'ai donc opté pour adapter légèrement la scène : je me suis inspiré de l'étymologie du terme « bleu » afin de donner un nom français à l'*alien*, mais qui se prononcerait de la même manière que le terme anglais, puisque l'*alien* chante, à la page 220 du texte de départ, la chanson *Am I blue* de Harry Akts et Grant Clarke. C'est pourquoi j'ai opté pour traduire « Blue » par « Blou », un terme constituant une variante de l'ancien français du terme « bleu » (Godefroy, 1891, <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k4187d>; CNRTL, 2012, <http://www.cnrtl.fr/etymologie/bleu>; TLFi, [s. d.], [http://atilf.atilf.fr/dendien/scripts/tlfiv5/visusel.exe?12;s=284135025;r=1;nat=;sol=1](http://atilf.atilf.fr/dendien/scripts/tlfiv5/visusel.exe?12;s=284135025;r=1;nat=;sol=1;)). Même si la connotation de genre masculine est plus diffuse en français (les traducteurs doivent malheureusement faire des choix), elle n'en est pas moins évincée.

— Blou. Blou. Je m'appelle (voix de Morgane) Blou.

C'était vraiment ridicule. Pas du tout comme dans les livres de SF. Mais tout comme. Que faisait-elle ici? Idée stupide.

Une autre voix, émanant d'une autre personne cette fois :

— On vous engage.

— Pardon?

— Vous avez le poste.

Un homme gris — non, pensa Morgane, un homme vêtu d'un habit gris argenté, aux yeux gris et aux cheveux grisonnant de façon prématurée, les figures de style deviennent vite plus vraies que vraies autour d'ici — se tenait sur le sentier derrière elle et l'alien.

— Je n'ai même pas encore eu mon entrevue d'embauche.

— Bien au contraire, fit-il en levant la main vers l'alien. Blou n'a réagi devant aucun autre candidat. Ne lui a pas parlé ni répondu, ni ne l'a approché. Vous avez clairement été choisie.

— Tout un processus de sélection.

— Oui... Enfin, je n'en suis pas trop friand moi-même, mais nous avons fait toutes les vérifications imaginables de notre côté, expliqua M. Legris d'un air sévère. Il nous fallait une personne avec qui l'al... Blou voudrait travailler. Blou a décidé de faire une grève du zèle récemment.

— Est-ce que c'est la première fois que... qu'iel a dit son nom?

— Oui.

Morgane avait un emploi. Elle était presque intéressée.

*

Elle rêve d'une mer trouble d'air aqueux ou d'eau aérienne, brumeuse et bleu foncé comme le ciel d'hiver, au crépuscule. Morgane nage. Elle alterne entre un sentiment de liberté et de peur panique de se noyer. Elle voit, sous elle, une forme obscure recroquevillée en position fœtale, qui sombre lentement, en tournoyant. Elle lui crie avant de plonger. Lorsque sa main agrippe l'épaule livide et nue, qui, à sa surprise, est chaude sous ses doigts au lieu d'être d'une froideur cadavérique, le mouvement...

... la réveilla. Sa main était brandie dans les airs, ses doigts encore tendus pour atteindre la victime qui se noyait.

C'est d'une telle évidence, se dit-elle. Néanmoins, chaque fois qu'elle s'endort, cette présence à la fois oppressante et libératrice reste, et le sauvetage se poursuit dans un cadre toujours plus surréel. Elle demanda enfin un peu de lumière, et cligna des yeux devant Foutrac sous l'éclat soudain. Elle se leva, puis descendit se préparer un chocolat chaud sans allumer les lumières. En jetant un coup d'œil dehors, elle crut percevoir un mouvement furtif derrière une haie, tout près, mais lorsqu'elle regarda avec plus d'attention, préoccupée par la sécurité de la maison, l'ombre qui rôdait avait disparu. Après avoir secoué la tête pour dissiper sa paranoïa, elle retourna au lit, cette fois-ci pour dormir.

*

Dans l'ombre, l'homme aux cheveux argentés et au survêtement de jogging gris s'éloigna, satisfait de sa surveillance nocturne. Alors qu'il se dirigeait vers la voiture noire qui l'attendait dans l'obscurité approfondie sous les arbres en arche au-delà de la propriété, il se dit : « Étrange groupe que voilà. Et elle est insomniaque. Je me demande pourquoi ».

2.2 Chapitre 3 : Comment expliquer aux aliens ce qu'est la litière pour chats

Appelons-le M. Legris, comme l'avait fait Morgane. Le gris, c'était sa couleur préférée, celle du vieillissement prématuré de ses cheveux, et son attitude préférée. Avec lui, il ne fallait pas se fier aux apparences, mais peu de gens étaient autorisés à voir au-delà. Il avait gravi les échelons au sein du maintien de l'ordre public à un point tel qu'on pouvait le qualifier de bureaucrate sans pour autant dire qu'il avait perdu son anonymat ou son autorité. Sa femme avait succombé à l'accouchement d'une deuxième grossesse, tardive, celle d'un bébé mort-né. Leur première enfant, à mesure qu'elle grandissait, se rebellait contre l'autorité et embrassait des causes qu'il n'avait heureusement aucune raison de contester : ils avaient formé, autrefois, une belle et jeune famille nucléaire, mais la fission s'était insinuée, l'une des raisons pour lesquelles il félicitait sa fille, en secret, de mener sa croisade pour la justice sociale, la liberté individuelle ou des alternatives sûres à l'énergie nucléaire. Il était pour l'énergie de fusion, voire solaire, peu importe, pour tout ce qui pouvait réchauffer les cœurs.

En ce qui concernait la rébellion logée dans son propre cœur, elle était maîtrisée et canalisée avec soin. Il savait tout ce qu'il y avait à savoir à ce sujet. Alors à l'arrivée de l'alien, qui avait rejoint l'humanité pour se frayer un chemin dans notre propre conscience, Legris se trouvait sur le chemin. Oui, sur le chemin, mais qu'il en ait été évincé ou non était matière à débat. Ses supérieurs l'avaient interrogé, on avait même mentionné son nom au Parlement, mais on l'avait finalement laissé continuer son travail. Voilà comment tester la sécurité, sinon l'efficacité, d'un bureaucrate. M. Legris avait donc réussi, sans être un homme avec un grand H ou le père d'un garçon, à conserver son poste tandis que les autres autour de lui le perdaient; l'initiation de l'alien aux valeurs humaines s'était alors faite d'une manière qu'aucun politicien n'aurait pu prévoir.

Si le résultat est bon, on peut l'en remercier. Si on n'aime pas ce qu'il a fait, on peut lui mettre des bâtons dans les roues, envoyer des lettres à notre député ou réclamer dans les médias que M. Legris soit rétrogradé.

Peut-être s'en souciait-il autrefois, mais il voit aujourd'hui son travail d'un autre œil.

*

Que pense un policier de carrière lorsqu'il entre dans une pièce où un être¹²⁴ alien se tapit calmement et observe tout? Pense-t-il, par exemple, au doux bleu de la fumée qui s'élève des vallées montagneuses, à la couleur d'une averse de pluie par temps gris, au brouillard de points d'interrogation qui ponctuent sa vie? Car l'alien est d'un bleu qu'il ne voit qu'en rêve, d'un bleu sombre et doux comme la peau humaine peut être d'un rose mat et doux, d'un doux hâle ou d'un brun sombre et doux, et les cheveux de l'alien, longs et défaits, sont d'un bleu de minuit.

L'homme gris ne pense à rien, mais son cœur est foudroyé de stupéfaction. Il veut s'avancer pour toucher le visage de cet être, pour atteindre ses origines et en percer le mystère, en découvrir la source, inventer la langue commune. Cet être lui donne envie de choses qu'il ne désire plus depuis sa jeunesse. Il se souvient de son télescope bon marché, des romans aux couvertures jaunies qu'il lisait puis échangeait avec ses amis scouts avant leur passage officiel vers le monde sérieux des adultes; de son inconfort face à leur insistance pour qu'il ne fasse partie que de leur groupe; d'avoir lu Stoltenberg et essayé de comprendre pourquoi le monde lui disait qu'il devait être un homme avec un grand H alors qu'il ne voulait être qu'un simple être un humain. Aujourd'hui, ce nouvel être rend exclusif le fait d'être humain. Il a peur pour la Terre, mais son travail ne l'autorise pas à être brusque avec l'alien qui se roule en boule comme un bébé.

¹²⁴ Voir explication de mon choix de traduction à la page 141.

— Est-ce que je peux t'aider? demande-t-il par réflexe avant de maudire intérieurement sa stupidité.

Mais de tous les êtres aliens, un seul avait parlé, une seule fois, puis aucun autre mot n'était ensuite sorti de la bouche des autres.

Il avait vu l'enregistrement, sur lequel le premier être alien avait dit :

— Pour apprendre de vous. Oui. C'est la mission.

— Que voulez-vous dire, mission? avait répliqué le diplomate d'un air stupéfait, lui qui était prêt à utiliser toutes les formules de salutation appropriées.

— On a besoin de la Terre pour savoir. Alors on envoie un être pour connaître la Terre.

— Et l'être, c'est toi?

— Oui. L'être, c'est toi.

— Nous aussi devons étudier et comprendre. Nous voulons vous poser des questions, vous examiner, découvrir d'où vous venez.

— Découvrir par cet être ne se produira pas. Cet entretien est terminé et va s'effacer. Conservez l'enregistrement que vous faites. Ce corps vont rester. N'en sauront pas beaucoup. Mais apprendre et rapporter la connaissance. Une mission.

Les yeux devinrent vides, le corps tomba. Après cet instant, comme il en avait à présent une connaissance intime, en regardant par la vitre sans tain, tous les corps aliens avaient été comme des nouveau-nés : sans défense, incontinents et dépourvus de langage. Comme si, pensa l'homme gris, un enregistrement s'était autodétruit après avoir été entendu par les personnes concernées. M. Legris connaissait ce cliché après avoir visionné tant de reprises. *Nous sommes*

*l'IMF*¹²⁵, que nous le voulions ou non, pense-t-il avec ironie, assez vieux pour connaître la référence.

Mission. Quelle que soit la mission des aliens — il semblait singulièrement évident qu'on attendait des humains qu'ils instruisent ces êtres vides depuis le début —, l'homme gris était lui aussi investi d'une mission.

*

C'était l'homme gris qui avait décidé d'envoyer l'alien ailleurs et qui avait choisi l'endroit. Il implanta un système de sécurité et s'arrangea pour que l'alien reçoive un enseignement. L'alien n'avait plus de langage, juste une eulalie dysfonctionnelle, donc ne pouvait dire son nom, et à la suite d'un examen, on constata que cet être n'était manifestement ni mâle ni femelle, mais semblable aux deux. Lorsque la tutrice fut enfin engagée pour s'occuper d'un bébé marchant maintenant à pas hésitants et ayant passé des eulalies aux syllabes, elle avait appelé l'alien « Blou ». Ou plutôt, avait-elle dit, l'alien avait choisi de s'appeler ainsi. Peu importe que l'alien ait vraiment choisi son nom, « Blou » suffisait.

*

— Nous désirons commencer votre formation en vous montrant la vidéo du premier contact, expliqua la grande femme vêtue d'une robe verte à fleurs, aux cheveux peignés soigneusement vers l'arrière.

Elle s'était présentée comme une sergente d'état-major chargée de la formation pour le Service canadien du renseignement de sécurité avant de s'affairer à servir à Morgane un chocolat chaud accompagné de quelques biscottis. On n'était pas loin du verre de lait et des biscuits, pensait moqueusement Morgane. Elle, qui était vêtue de son habituelle combinaison

¹²⁵ Acronyme de *Impossible Missions Force*, l'agence de la série télévisée et cinématographique *Mission : Impossible*. Dans la version française, l'agence conserve son nom anglais.

ajustée de cuir noir, se sentit aussi réconfortée qu'elle était censée l'être devant la figure maternelle traditionnelle que représentait cette loutre en chef. Elle connaissait la mission et la réputation du SCRS, présuma que l'aisance avec laquelle la femme jouait à la tante signifiait qu'elle avait une poigne de fer et pouvait facilement prendre le rôle de la « méchante flic » lors d'entrevues plus sérieuses, mais Morgane s'autorisa à offrir en retour des sourires que son corps produisit par réflexe.

— Je l'ai vu à la télé, dit-elle.

— C'est la version longue, précisa la femme.

Aussitôt, la pièce s'assombrit et une vidéo fut projetée sur un mur qui avait semblé être un miroir et rétro-projetée sur la vitre sans tain. Morgane se rappela que dans des installations comme celles-ci, tout est secret mais rien n'est privé.

On entendit le discours bien connu, repris des centaines, sans doute des milliers de fois sur les chaînes de télévision, dans les programmes vidéos, dans les bulletins web. L'alien de couleur bleue disait clairement : « Pour apprendre de vous. Oui. C'est la mission. » Le diplomate stupéfait avait répondu quelque chose qui n'était pas prévu au scénario avant que l'alien ne poursuive : « On a besoin de la Terre pour savoir. Alors on envoie un être pour connaître la Terre.

— Et l'être, c'est toi?

— Oui. L'être, c'est toi. »

Les enregistrements s'arrêtaient toujours sur cette scène. Mais celui-ci continuait. Le diplomate mentionnait de façon apaisante la nécessité d'étudier et de comprendre aussi les aliens avant que l'alien réponde d'une manière énigmatique : « Découvrir cet être ne se produira pas. Cet entretien est terminé et va s'effacer. Conservez l'enregistrement que vous faites. Ce

corps vont rester. N'en sauront pas beaucoup. Mais apprendre et rapporter la connaissance. Une mission. » Puis l'alien sembla brusquement sombrer dans un état absent, avant de tomber de sa chaise. Le désordre qui s'ensuivit ne l'éveilla pas. Au bout d'un moment, la loutre en chef leva la main et la vidéo s'arrêta sur cette scène de choc et de chaos bureaucratique. Les lumières se rallumèrent lentement dans la salle d'entrevue.

— C'est l'alien¹²⁶ de l'ONU, bien évidemment, indiqua la loutre. Notre alien à nous a apparu¹²⁷ en position fœtale sur le plancher du Sénat. Si leur but était de l'envoyer au Parlement ou dans le bureau du Premier Ministre, c'est raté. Quoi qu'il en soit, c'est tout ce qu'on avait entendu les aliens dire avant que Blou n'ouvre la bouche et ne commence à nous imiter. C'est possible que la même chose se produise ailleurs dans le monde en ce moment. Pour l'instant, nous savons qu'il existe douze aliens, au départ sans doute dans un état végétatif... ou infantile, comme vous voulez.

— Possible? Sans doute? Vous n'êtes pas en communication avec les autres...

— Comme notre gouvernement, ceux des pays qui accueillent les autres aliens croient que la discrétion est la mère des vertus.

La voix calme et ironique qui avait surgi derrière Morgane la fit sursauter malgré elle. Elle se tourna vers l'homme gris — car c'était bien celui qu'elle avait rencontré très brièvement

¹²⁶ Le pronom « it » est employé, dans le texte de départ, sous diverses significations : certains personnages l'emploient en faisant référence à l'*alien* en tant qu'animal ou créature, alors que Morgane l'utilise au même titre que « he » et « she ». Pour retranscrire ces nuances dans le texte d'arrivée, j'ai décidé de ne pas toujours traduire « it » par un pronom. Puisque Flora et Legris semblent plus ouverts face à l'identité floue de l'*alien*, j'ai décidé de ne les faire employer que les termes « *alien* » et « être », ainsi que le prénom Blou lorsqu'ils font référence à l'*alien*. Toutefois, puisque Legris adopte une attitude plus amicale avec Morgane, j'ai choisi de lui faire utiliser le pronom « iel » lorsqu'il est seul avec elle. Concernant Kowalski et Rahim, puisqu'ils manquent de respect envers l'*alien* et ont une conception binaire du sexe/genre, j'ai plutôt opté pour le terme « créature » lorsqu'ils parlent de Blou.

¹²⁷ Le verbe apparaître s'emploie plus généralement avec l'auxiliaire être. Toutefois, il peut s'employer avec l'auxiliaire avoir afin de mettre l'accent sur l'action et non sur le résultat (BDL, 2017, fiche « apparaître »). Cette règle grammaticale permet donc d'éviter l'accord au masculin ou au féminin.

quelques jours plus tôt — et croisa son regard. Il est joli, comme peut l'être un oiseau, se dit Morgane. Lorsqu'elle le vit incliner la tête vers la loutre, qui lui céda sa place afin qu'il puisse s'asseoir, sa pensée se précisa : comme peut l'être un rapace. Derrière l'homme gris s'entassèrent deux autres hommes : un type corpulent à l'apparence négligée, vêtu d'un costume bleu fripé, et un autre plus jeune, un débutant aux traits anguleux, vêtu en parfait homme d'affaires, le genre d'homme qui, pour Morgane, était l'incarnation du « Jeune Prodige ».

— Désolé du retard, s'excusa l'homme gris. Content que vous ayez commencé sans moi, Flora. Continuez.

— Tout ce que nous pouvons déterminer, c'est que ces êtres ont la capacité d'apprendre. Nous avons testé notre alien autant que faire se peut, compte tenu que, au début, l'humanoïde se débattait comme une panthère si on essayait d'obtenir des échantillons...

Elle fit une moue de frustration en relevant ses manches pour montrer des ecchymoses et plusieurs longues égratignures en voie de cicatrisation.

— Blou ressemble à un nouveau-né en tous points, poursuivit-elle, sauf pour sa taille et sa force. Nos médecins ont suggéré que nous traitions cet être comme un enfant, que nous « l'élevions » ainsi. Blou marche, mange de la nourriture solide et babille déjà, bref grandit vite sur le plan du développement.

— Quel est son métabolisme? Son régime alimentaire?

— Même régime que nous, répondit Flora. Du moins ce que Blou veut de ce qu'on lui donne. D'après ce qu'on en sait, c'est un clone humain. La couleur bleue, toutefois, on ne sait pas pourquoi.

— À moins que leurs télés soient mal ajustées, suggéra le Jeune Prodige.

— D'après ce que vous en savez? demanda Morgane.

— La créature se débat encore quand on essaie de faire des prélèvements de peau ou des examens. On a fait tester ses excréments. Essentiellement ce qui n'a pas été digéré. Différents oligo-éléments toutes les fois. Comme si son corps apprenait également, ajouta l'homme au costume bleu avant de lancer un regard à son patron. Du moins, d'après ce qu'on peut en déduire.

— J'ai cru bon d'éviter de traumatiser Blou en ne brusquant pas trop les choses, expliqua l'homme gris. Cette décision m'a valu quelques critiques.

Morgane retint cette information dans un coin de son esprit avant de poursuivre :

— Les aliens sont ici depuis trois mois et c'est tout ce que...

— Non, l'interrompt l'homme gris. Nous en savons beaucoup. Mais rien de cela n'est — que veulent les aliens? d'où viennent ces êtres? comment accéder à la mémoire de cette belle tête bleue? Nous devons présumer que nous sommes en présence d'une *tabula rasa*. Un bambin. À qui nous enseignons, que nous formons. Nous avons des raisons de croire que le vaisseau reviendra d'ici deux à cinq ans. Tout dépend de la théorie en laquelle vous croyez sur la rapidité du vaisseau. Peut-être que, d'ici là, les aliens s'attendent à ce que cette enveloppe de données soit pleine.

— Ce sera la création d'un paradigme terrestre, émit Morgane.

— Élégante expression. Oui. C'est notre théorie.

— Votre théorie, Mac, objecta le Jeune Prodige.

— Oui, enfin..., acquiesça l'homme gris avec douceur, avant de sourire. Mais ma position me permet d'avoir une théorie à ce sujet. Quand vous aurez rejoint mon rang, vous pourrez, vous aussi, formuler la vôtre.

Les agents du SCRS émirent tous un rire poli. Pas Morgane. Elle regarda l'arrêt sur l'image au mur, un corps bleu en position fœtale sur le plancher d'un bureau, entouré d'un déploiement quasi absurde d'officiers de l'ONU, de membres de la sécurité et de médecins en proie à la panique, tous entassés dans l'image comme les frères Marx dans une célèbre scène du film *Une nuit à l'opéra*.

L'homme gris se leva à côté de Morgane. Après qu'il eut touché la vitre du doigt, l'image disparut pour céder la place à Blou, l'alien magnifique de Morgane, dans la chambre d'enfants en train de se brosser les cheveux et de fredonner d'une manière étrange, à l'instar des sirènes. Comme si iel était en mesure de les voir, l'alien leva les yeux et sourit à la caméra.

— J'ai décidé, dit l'homme gris avec calme, qu'il était mieux que vous en sachiez peu. Nous savons tout, et nous ne savons rien. Nous voulons que vous enseigniez à Blou, que vous appreniez des choses à son contact, et nous observerons et apprendrons tous par la même occasion, et si vous pouviez offrir une bonne image de la Terre, une image bienveillante, ce serait encore mieux.

Flora ouvrit la bouche, toussa, puis secoua la tête avant de baisser les yeux vers ses élégantes chaussures. Le type corpulent à l'apparence négligée s'éclaircit la voix, puis lança : « Rahim, peut-être que toi et moi on pourrait... », avant de sortir de la pièce, le Jeune Prodige sur les talons. Flora jeta un regard à M. Legris.

— Bien sûr, dit-il, même si la femme n'avait rien dit. Revenez me voir si vous trouvez quelque chose.

Flora quitta la pièce à son tour.

— Blou ne ressemble pas du tout à l'autre alien, remarqua Morgane.

— Vous trouvez?

— Enfin, en apparence, peut-être, mais pour le reste, je dirais plutôt que non.

— Je suis du même avis. Les autres me disent que ces êtres sont identiques. Au départ, c'était le cas.

— Vraiment?

— C'est comme ça que certains voient les choses. Bienvenue dans l'équipe. Je suis persuadé que vous allez détester ce travail. Les civils détestent toujours ça. Mais faites-moi un rapport quand même. Par l'entremise de Rahim.

— Le Jeune Prodige.

— Oui. Lui.

— Merci. Je ferai de mon mieux.

*

Les progrès de Blou en matière d'hygiène, de complexité langagière, de grammaire et de composition, de géographie, d'histoire, « d'études sociales », d'économie, de sociologie, de religions comparées, furent rapides mais inégaux, imprévisibles. Les pronoms constituaient évidemment une difficulté, mais une fois celle-ci surmontée, peu de hics empêchaient le transfert d'information. Les bonnes manières et le comportement social se développaient plus lentement.

L'homme gris avait déjà pensé à simplement emmener l'alien chez lui, mais il n'aurait pas pu justifier le risque encouru sur le plan sécuritaire. À ce moment, peu de gens même savaient que l'un des treize êtres bleus découverts jusqu'ici sur Terre (y en avait-il d'autres? Cette pensée empêchait le secrétaire-général de l'ONU de dormir la nuit) se trouvait au pays, de surcroît dans une petite ville des Prairies où l'Atrium avait été construit. Ceux qui étaient au courant étaient

sous contrat particulier avec le gouvernement et les Nations Unies et tenus au secret. Pour l'instant.

Imaginez l'homme gris, ce fonctionnaire très occupé dans son bureau aussi terne que son habit, en train d'essayer de remplir la paperasse au sujet du premier être extraterrestre. C'est grâce à ses capacités mentales qu'il arrivait à s'en tirer aussi bien. Il n'existait encore aucun formulaire qui expliquait la nature de cette affaire ou la façon d'obtenir des réponses.

Les subordonnés de M. Legris étaient terrifiés par l'absence de formulaires et de procédures, mais l'homme gris n'était pas effrayé à l'idée de créer des nouveaux canaux de communication. Il comprenait trop bien comment ces choses fonctionnaient. Si quelqu'un devait le faire, c'était bien lui.

Le parti d'opposition affirme que le Canada devrait exiger l'accès aux aliens

Le SCRS révèle qu'un alien « canadien » vit dans des installations secrètes

Nouvelles photos de l'alien canadien

L'Institut Fraser exige la garde de l'alien : ce groupe de réflexion gouvernemental estime qu'il est le seul environnement propice à l'éducation de l'alien, indique la directrice Suzette Bouchard

Le Parkland Institute dénonce le rapport sur l'alien de l'Institut Fraser typique des méthodes antidémocratiques du régime en place, affirme la porte-parole Tiffany Brand

Le comité de surveillance du SCRS refuse de relâcher l'alien pour des raisons de sécurité

Amnistie internationale déclare l'alien prisonnier politique et exige sa libération auprès du Comité conjoint de contact des Nations Unies : le Canada refuse

Un haut fonctionnaire du SCRS garantit la sécurité de l'alien et invite Amnistie à visiter ses installations secrètes

Le SCRS s'engage à bloquer toute interférence politique avec l'alien

Amnistie accepte le rapport : le Premier Ministre revendique la victoire pour la souveraineté canadienne

Les aliens ne sont que de gros bébés (source anonyme)

journal :

Un jour je serai sage et sereine. Peut-être qu'à 80 ans je serai devenue calme, belle et forte. Assise au bord de la rivière avec un sourire zen. Mais d'ici là? Comment apprend-on? Tous les jours je me le demande pendant que j'essaie d'enseigner à Blou. Des fiches à propos de la Terre? Toute science mise à part, comment l'âme, comment l'esprit apprennent-ils?

Cela m'apparaît comme un mystère inimaginable, une passion folle à laquelle je suis trop sensible, et ce, même si les résultats jusqu'ici semblent tellement décevants.

Et je me dis qu'il existe sans doute une force directrice, sinon j'aurais déjà appris de ces résultats, qu'il existe sans doute un impératif ou un idéal, mais quel est-il, qu'est-ce qui me pousse à avancer dans ce paysage malicieux avec tant de décalage et d'impulsion? Qu'est-ce qui poussera l'alien à avancer si je ne peux avancer moi-même?

Apprendre à aimer. J'ai l'impression de ne pas avoir appris de la bonne façon. Quel amour négligé et maladroit ai-je offert, si ridicule, si malhabile. Voilà le problème. L'amour est si souvent le cadeau non souhaité. Qui le veut/le prend? Qui le donne, c'est le nœud de l'affaire, merde, je le voulais. Je le veux. Je veux quelque chose, mais je n'obtiens rien, je ne trouve rien, ma vie n'est pas un conte de fées...

J'en ai assez des chagrins. Ce qu'on dit dans les manuels, que ça va passer, ce n'est rien comparé à ce que je vis. Et est-ce que ça va passer, ou bien vais-je devenir une de ces personnes tordues et coincées entre deux phases sans jamais trouver le moyen d'en sortir? Pourquoi ce ne serait pas le cas?

Parce que je peux poser la question. Tout simplement.

Et dois-je cacher tout ça, pour offrir à Blou l'image d'une Terre gentille et belle? Je croyais que je serais meilleure que ça, mais j'ignore comment, si j'adhère au complot en commençant ma conversation avec l'alien par des mensonges. Et pourtant, je ne suis pas certaine non plus d'avoir raison de lui partager la noirceur de ce monde. Je ne suis pas encore assez idiote pour penser que mon propre combat définit notre monde. Peut-on vraiment raconter des mensonges à propos du monde? Chacun en a sa perception. Voilà une chose que nous a apprise le pauvre chat de Schrödinger, condamné à errer entre la vie et la mort.

Morgane avait envisagé de publier une petite annonce pour louer la dernière pièce à l'étage et le loft au-dessus de l'ancien garage, mais quelqu'un se présenta avant qu'elle ne le fasse. Un vidéaste du nom de John était recommandé par des gens que Morgane connaissait mais n'avait pas vus depuis des années et qui lui demandaient si elle pouvait l'aider à se loger; il apparut le jour même où elle essayait de voir comment son nouveau salaire ainsi que le loyer de chacun allaient permettre de couvrir les factures, sans parler des taxes municipales, montant qui, apprit-elle, serait faramineux maintenant que la maison n'était plus occupée par un ordre religieux.

Lorsque Morgane eut averti tout le monde, Russ fit passer la remarque que les coûts seraient si importants qu'il vaudrait la peine de fonder un nouveau culte, ce à quoi Delany et Jakob s'objectèrent immédiatement à cause de l'ampleur de la tâche.

— Tous ces textes sacrés à apprendre, frissonna Jakob.

— À apprendre? répliqua Delany avec mépris. Tous ces textes sacrés à écrire, tu veux dire!

Le gloussement de Morgane était forcé. Comme plusieurs de ce nouveau millénaire, elle possédait un immeuble et un terrain, mais devait de plus en plus gratter les fonds de tiroir.

Le jour, elle éduquait les aliens, pensait-elle avec frustration; le soir, elle apprenait comment la nouvelle économie enculait les pauvres. Elle se rappela ce qu'une personne lui avait un jour dit au sujet des loteries : un pauvre qui gagne un million de dollars ne devient pas riche, mais reste plutôt un pauvre avec un million de dollars.

Morgane n'était pas riche. Ce qu'elle possédait, c'était une maison.

John était assez charmant et il était prêt à payer suffisamment pour le petit loft, celui au-dessus du garage, ce qui permit à Morgane de ralentir ses recherches en vue d'un colocataire pour l'autre pièce. Lorsqu'il lui donna son autorisation de crédit, il fut rassuré; elle lui indiqua toutefois qu'il devait, avant d'emménager, signer un accord spécifiant non seulement le prix du loyer et un dépôt de sûreté, mais aussi les tâches ménagères à accomplir.

— C'est super. Comme une de ces bonnes vieilles coopératives!

— Oui, mais elle est moderne. Je ne veux pas avoir à harceler personne pour qu'il fasse sa part, et je ne suis certainement pas ici pour faire les tâches de personne.

— Non, je comprends.

— Je m'attends aussi à ce que tu t'entendes bien avec les autres. Ils étaient ici les premiers. Alors, si tu as des préjugés à propos de la sexualité, des politiques minoritaires, des handicaps ou des artistes, dis-le maintenant.

— Je suis moi-même artiste. J'ai travaillé à Londres et à New York, mais tu sais ce qu'on dit : on n'est jamais mieux que chez soi. Je ne suis pas né ici, s'empressa-t-il d'expliquer, mais ça a toujours été l'endroit où je me sens bien. Et pour un idiot, le milieu est encore magnifique. Avant-gardiste.

Elle trouva son enthousiasme admirable... et bien sûr épuisant. Mais elle s'abstint de le lui dire. « L'épuisement » était son problème à elle. Morgane avait tout remis en question; elle était

maintenant morte de fatigue. Épuisée par le rythme de la ville contre son corps, des gens contre son esprit. La fée Morgane ne faisait plus de magie en ces jours banaux.

*

Dans le vestibule, elle trébucha sur l'une des mallettes argentées d'équipement vidéo que l'étranger, John, avait déposées. L'étranger! L'un des étrangers! — car qui ne l'est pas? Elle en connaissait si peu sur chacun d'eux.

Encore plus de rapport signal-bruit qui brouillait son angoisse. Elle grogna. Que ferait-elle sans toutes ces personnes, rester seule à broyer du noir? Elle devrait les trouver intéressantes — et, au moins, elles remplissaient le temps et l'espace.

La honte éprouvée à de telles pensées la poursuivait tous les jours.

*

Le colis de Morgane en provenance des États-Unis avait évidemment été ouvert. Autrefois, quand se plaindre avait une incidence, elle avait écrit beaucoup trop de lettres de protestation adressées à la douane canadienne, qui interceptait la littérature queer, laquelle se retrouvait aux frontières dans la même catégorie que la pornographie. Maintenant, Morgane faisait partie d'un genre de liste et chaque commande, paquet ou cadeau qu'elle recevait était ouvert; elle devait d'ailleurs payer des taxes sur les cadeaux. Faire appel de ces avis de taxes et de frais de manutention aurait pu être un bon passe-temps si elle s'en souciait encore. Mais bon, elle préférait empiler les formulaires de douane retirés des emballages de colis en une pile de plus en plus désordonnée sur son grand bureau.

Morgane commençait à maigrir aussi. Elle se souciait moins de manger.

Peu importait ce que disaient les romans sentimentaux, l'angoisse sans espoir qui la saisissait était tout sauf jolie. Rien de romantique là-dedans. Plutôt une menace à sa vie sans être tragique; c'était ennuyeux et injustifié, une sorte de complaisance tout sauf plaisante.

Morgane se trouva confrontée à cette réalité en apercevant son reflet de façon inattendue devant le miroir de certains magasins dans des vitrines lui renvoyant clairement son image et, le soir, dans les fenêtres dépourvues de rideaux de sa maison. Elle était moins consciente de l'image que les gens qui souvent la regardaient travailler avec Blou derrière la vitre sans tain voyaient d'elle. Elle ne voulait pas jeter un regard aux fantômes qu'elle percevait derrière le miroir pour éviter de voir l'ombre fantomatique d'elle-même.

Cette semaine-là, l'alien avait atteint l'âge approximatif de quatre ans. Ils avaient traversé en quelques semaines à peine les difficiles apprentissages habituels sur les aptitudes quotidiennes essentielles comme la propreté et l'utilisation d'ustensiles pour manger, le vocabulaire de base et les bonnes manières; l'alien commençait à l'intéresser de la même manière que Morgane trouvait les enfants humains intéressants une fois qu'ils montrent leur intelligence.

Quatre ans, c'est un bel âge. On est à l'aube de la sagesse, les jeux sont créatifs et la bonne volonté des trois ans est graduellement remplacée par l'astuce, voire, à l'occasion, par une perception lucide du monde extérieur comme étranger à soi — ce qui signifiait que Blou, dont les aptitudes langagières dépassaient alors les aptitudes sociales, s'intéressait maintenant aux gens derrière le miroir.

— Ce sont d'autres personnes que tu vois, pas comme à la télé, expliqua Morgane. Elles sont dans une autre pièce, et une partie du mur est fait de ce truc qu'on appelle une vitre sans tain. De notre côté, c'est censé ressembler à un miroir aussi longtemps que l'autre pièce reste

dans le noir. Mais il y a toujours un peu de notre lumière qui traverse de l'autre côté, ce qui nous permet parfois de les apercevoir un peu.

— Alors ce sont de vraies personnes comme nous, pas de drôles d'ombres comme celles qu'on voit?

— Penses-y un peu, Blou. La nuit, quand tu t'approches du miroir, sans aucune autre lumière que celle à l'extérieur des fenêtres, ton apparence est-elle différente, comme une drôle d'ombre?

— Oh...

— Et es-tu un être différent?

— Oh. Oui. Je suis un être différent la nuit parce que je vois de façon différente.

— Je veux dire, à l'intérieur de toi. Ton corps est-il différent?

— Oh. Non, pas dans mon corps.

— Eh bien, alors, pourquoi ceux de l'autre côté devraient-ils être différents?

— Qu'est-ce qu'ils font là?

— Ils nous observent.

— Pourquoi?

— Ils n'ont jamais vu d'alien avant. Ils pensent que tout ce que tu fais est vraiment très intéressant.

À quatre ans, on est vaniteux. L'alien détourna le regard du miroir, un sourire suffisant sur le visage.

*

En route vers le travail, Morgane croisa dans la rue une femme enceinte. Tout ce qui lui vint à l'esprit était qu'il était épouvantable qu'un autre enfant arrive bientôt en ce monde et à quel

point la femme enflée avait l'air épouvantable. Distraitement, elle nota le danger que représentaient de telles pensées, mais comme tout le reste, la conscience du péril que constitue le désespoir était bien loin. Plus près — et de manière plus malaisée encore — se trouvait celle que peut-être ses perceptions avaient été biaisées par les circonstances. Si elle devait remettre en question la clarté froide de son jugement émis la veille des obsèques de ses parents, elle perdrait le seul repère qu'il lui restait, et elle devrait se jeter dans le néant du deuil. Alors, elle regarda de manière impassible la femme gravide en remarquant la lourdeur de ses pas et tenta consciencieusement d'éviter de la trouver grotesque.

— Il a dû être blessé à son arrivée. Peu importe le processus d'arrivée, ça a dû lui causer, genre, une amnésie rétrograde ou fonctionnelle.

Durant la réunion quotidienne, Rahim tenait toujours mordicus à son opinion à propos de l'alien.

— Il? Lui?¹²⁸

— Arrête d'accrocher là-dessus, Connie. On en a déjà assez sur les bras comme ça.

— Je m'appelle Morgane, et c'est mon travail d'accrocher là-dessus. Veux-tu vraiment faire de l'alien un Homme?

Il ne l'entendit pas. Il n'avait pas lu les vieux livres. Il faisait partie de la nouvelle génération de spécialistes de la fin du siècle dernier qui avait grandi avec un appauvrissement langagier et un manque de vision et qui croyait au discours politique égoïste actuel. Il possédait une grande maison, une femme et un chien comme dans les magazines, et Morgane le trouvait presque tout le temps incroyablement stupide et dépourvu d'imagination et de charme. Elle était stupéfaite de constater que d'autres femmes pouvaient le trouver séduisant. *Je me tiens avec les queers*

¹²⁸ Puisque le pronom « lui » est aussi utilisé au féminin, j'ai choisi de reprendre le pronom « il » que Rahim a prononcé précédemment.

depuis trop longtemps pour avoir le même regard sur ces hétéros, ces mâles avec un grand M, qui ont, semble-t-il, de nouveau adhéré à l'idéal du Papa-a-raison que leurs parents avaient rejeté au milieu du siècle dernier... et qui se considèrent encore comme inoffensifs en se tournant vers l'avenir.

S'ils ne causaient pas autant de dommages, elle se contenterait de les plaindre. Mais accompagnés de leurs oncles, pères et mentors issus du darwinisme social, ils ramenaient petit à petit le pays vers une dictature de mesquineries et une victoire des nantis sur les démunis, ce qui avait encore le pouvoir de dégoûter Morgane, même entourée de son brouillard d'incapacité personnelle.

— Ils observent tout le temps, indiqua Blou. Même quand je fais caca.

— Oui.

— Je n'aime pas ça.

— Je comprends. Les gens aiment avoir une certaine intimité. Je parie qu'eux non plus n'aimeraient pas que tu les regardes faire caca.

Blou se mit à glousser. Mais après son quart de travail, Morgane fut convoquée au bureau de Rahim pour se faire à nouveau réprimander.

— Je suis la seule en qui votre inestimable alien ait confiance, en partie grâce au fait que je dis la vérité. Voulez-vous que je change de méthode? Je ne crois pas.

Elle fixa le Jeune Prodige, qui secoua la tête.

— J'étais contre l'idée de vous engager, avoua-t-il. Mais c'est l'inspecteur en chef qui a eu le dernier mot. Si jamais on le met sur un autre cas, votre emploi ici est terminé.

— Vous voyez des signes de sa possible mutation? répondit Morgane en ramassant ses affaires.

— Il peut arriver n'importe quoi si la bonne personne prend les commandes, répliqua Rahim alors qu'elle quittait la pièce.

Voilà une bonne réplique finale pour lui, se dit Morgane, mais dans le bus la ramenant à la maison, elle retomba tranquillement dans son habituel silence mental morose.

Une brèche de réalité coupa le brouillard gris. *Je me demande si je suis malade. Je devrais aller voir un médecin*, se dit-elle vaguement. Elle réussit à retenir cette pensée assez longtemps pour s'écrire une note une fois rendue chez elle, mais elle ne passa pas de coup de fil. Elle ne connaissait aucun médecin digne de confiance dans le coin. Il lui faudrait s'informer, une tâche qui lui semblait insurmontable.

Elle y viendrait, éventuellement.

2.3 Chapitre 4 : Un policier vieux jeu

C'était un homme fondamentalement juste, bien qu'il lui arrivât de se piéger lui-même jusqu'à devoir prendre une position en laquelle il ne croyait pas. Il était conscient de ce trait de caractère depuis longtemps, alors il évitait précautionneusement de ne pas se coincer dans une situation compromettante en présence de l'alien.

Ou des personnes engagées pour s'occuper de l'alien.

Il se tenait dans la sombre cabine servant à observer le déroulement des leçons. À ses côtés était avachi le technicien nouvellement engagé pour les enregistrements. Ce dernier marmonnait en travaillant, mais c'était sans importance, l'alien savait pertinemment que quelqu'un se trouvait derrière le mur et se retournait parfois pour les dévisager de ses yeux foncés comme des points d'eau en montagne d'une pure beauté indigo. L'éducatrice répondit avec honnêteté aux questions que posait l'alien, puis l'homme gris entendit le technicien jurer et les autres personnes dans la pièce murmurer leur irritation. L'homme gris imagina que le miroir venait de

disparaître, eut un moment de vertige et secoua la tête avant de détourner le regard. Le technicien, qui était en train de l'observer, ouvrit la bouche.

— Hé, vous êtes parent avec Hester McKenzie?

M. Legris acquiesça.

— Je connais son travail. C'est de la dynamite!

Legris, pour sa part, le fixa en silence.

Le technicien tourna à nouveau la tête vers le viseur.

— Tout un travail. Ce qu'elle a fait de mieux, c'est *Amnistie*.

— C'était une commande. Elle trouvait ce travail froid et sans âme.

— Sans âme? Mais non! Précis, intense, juste. Moral.

M. Legris était obscurément furieux d'entendre le travail de sa fille résumé de cette manière, lui qui se souvenait de l'agacement de celle-ci envers les gens avec qui elle avait travaillé sur cette vidéo qu'elle qualifiait de « torture pornographique ».

— Tu ne peux pas t'imaginer le genre de lettres que je reçois, lui avait-elle dit. Les gens sont fous. Ils veulent voir des personnes se faire tuer en direct.

En tant que père, il se rappelait le film comme effrayant et lugubre. En tant que policier, il reconnaissait l'atmosphère. Et puisqu'il endossait plus que ces deux rôles, il voulait simplement arrêter d'en parler avec ce garçon à peine assez vieux pour connaître l'existence de la violence et insensible face à la merveille que représentait l'alien. Il tourna les talons et sortit de la pièce.

Le technicien observa l'alien à travers le viseur, l'interaction entre Blou et le jeune homme engagé pour lui apprendre à jouer aux échecs et au go. L'enregistreuse continuait de tourner lorsqu'il ajusta le foyer de la caméra avant de quitter la cellule d'observation.

*

La caméra tournait toujours lorsque survint la mort tout à fait inattendue du maître d'échecs. Le nouveau technicien était sorti de la pièce — pour aller pisser, selon ses dires — et les enregistrements de la caméra de surveillance des toilettes confirmaient que le technicien avait été, au moment où un bruit parasite se faisait entendre, occupé à autre chose. Notre M. Legris n'était parti que depuis quelques instants. La partie principale de l'action s'était produite en hors-champ sur la caméra fixe.

L'alien, pour ce qu'on pouvait en vérifier d'après une déclaration plutôt confuse, avait aussi quitté la pièce. Blou avait indiqué qu'il s'était passé quelque chose.

On aurait pu conclure que l'homme était mort de façon naturelle, n'eût été de la perspective peu concluante des enregistrements de la caméra fixe, ce qui causa une certaine obstination de la part de la médecin légiste en personne. L'enquête resta discrète... et s'avéra, en fin de compte, peu concluante. Sur le certificat de décès, on lirait : « Insuffisance cardiaque ». Aucune preuve ne convergeait vers l'implication de Blou, mais aucune non plus ne l'éluait. Le premier être à apparaître sur l'enregistrement, à la suite des gestes d'agonie à demi visibles du professeur d'échecs, était l'alien, arborant un air de confusion et sans doute d'incompréhension. Après avoir examiné le corps, à genoux, Blou avait levé les yeux vers la caméra.

— Venez, vite, quelque chose n'est pas normal avec cette personne. Tout le jeu s'est arrêté. C'est la mort, peut-être?

Et c'est alors que le travail simple de l'homme gris se complexifia et que, sans qu'il le sache, la fuite commença.

*

— Ça fait deux jours que cette foutue créature est devant l'ordinateur à lire sur la mort et la recherche médicale, le dos voûté, le regard hagard et l'air obsessionnel, s'enflamma Rahim. À mon avis, l'alien a un sacré problème.

— Blou ne connaît rien sur la mort, répondit Morgane, têtue. Bien sûr qu'iel voudra comprendre. Bien sûr qu'iel en gardera un traumatisme. Quand un enfant de cet âge-là rencontre l'idée de la mort pour la première fois — une personne que l'enfant connaît meurt et on retrouve son corps —, ça demande toujours un peu de travail par la suite. Les aptitudes langagières de Blou sont beaucoup plus avancées que sa maturité émotionnelle, alors iel trouve réconfort et réponse dans l'acquisition d'information. D'autant que le rapport m'indique que personne n'a vraiment encore eu une bonne discussion avec Blou à propos de cet événement.

— Mais si l'alien avait vraiment fait quelque chose, persista Rahim.

L'homme en complet bleu approuva.

— Nous devons l'interroger.

— C'est hors de question. Je sais ce que vous voulez dire par « interroger », et ce n'est pas bon pour un enfant. Pouvez-vous imaginer à quel point ça pourrait perturber Blou? Iel a atteint, je dirais, l'âge de sept ou huit ans cette semaine, et tout d'un coup, des adultes en colère lui tournent autour et insistent pour qu'iel leur dise quelque chose qu'iel ne sait pas comment formuler. Souvenez-vous, ce processus accéléré de développement est dangereux et fragile. Les résultats ne sont pas les mêmes que pour une enfance habituelle. C'est comme d'élever un clone. Jusqu'à un certain point, ce qu'on fait, c'est d'implanter une structure mémorielle. Il ne faut pas mettre trop de pression avant que cette structure soit complète et que Blou ne la remplisse de ses expériences.

— Il veut « réparer » le maître d'échecs, c'est évident, insista Complet bleu en soutenant le regard furieux et écrasant de l'homme gris. Ce qui veut dire, si vous voulez mon avis, que c'est lui qui l'a brisé.

— Oh, bon sang, vous êtes tellement parano...

— Peut-être qu'un compromis..., commença l'homme gris.

— C'est hors de question, le coupa Morgane. À moins que vous ne soyez prêt à endosser la responsabilité si quelque chose tournait mal en créant un grand traumatisme. On doit aider Blou à comprendre que la mort fait partie de la vie... et le plus vite sera le mieux. Vous n'avez pas géré la situation durant mon absence, et le traumatisme se manifeste déjà.

— Peut-être que si je commençais par parler à Blou...

— Peut-être que si vous laissiez Blou tranquille...

— Peut-être que si vous demandiez à la petite Madame travailleuse sociale de s'abstenir...

— Peut-être que si vous me laissiez faire mon travail...

*

De retour dans son bureau après une séance — nommée « stratégique » de façon optimiste — dans la salle de conférence, Legris tremblait presque de rage. Kowalski ne voulait pas la fermer, le Jeune Prodige — il aimait bien le qualificatif qui avait échappé à Morgane à la première séance — jouait à des jeux de pouvoir machos et perdait devant l'autorité implacable de l'homme gris, tout comme Morgane, qui avait dû accepter qu'au moins M. Legris ait un entretien avec Blou. La situation avait rendu Morgane furieuse, bien sûr, et la réunion s'était éternisée à cause de sa tête de cochon et de sa menace d'utiliser son influence sur l'alien pour lui faire garder le silence même si on lui posait des questions, ce qui signifiait qu'au bout du compte rien n'avait vraiment été accompli.

Legris ne pouvait cependant s'empêcher d'admirer son esprit. Du moins, un peu.

S'il était honnête, en espérant parfois que cela ne lui arriverait pas si aisément.

Pour être vraiment honnête, il avait dû admettre que ce n'était pas la Morgane obstinée et maintenant absente qui l'avait enragé. C'était plutôt l'obstiné et très présent Kowalski, qui le suivait maintenant dans son bureau, insistant toujours sur quelque complot échevelé de la part de l'alien alors qu'il aurait dû se concentrer sur le bien-être de l'enfant-alien. L'ennuyeux et fanatique Kowalski, dont la sous-propreté du complet bleu et le sous-entraînement du corps faisaient office de parfait repère pour son esprit digne du sous-prolétariat.

Si cette image n'était pas une offense au prolétariat.

Par chance, il était le supérieur de Kowalski. Legris avait décidé de le lui rappeler. D'un geste de la main, il indiqua à son collègue de venir prendre place dans son bureau.

Il fut soudain surpris de ne jamais avoir remarqué que ce dernier avait la bouche épaisse et les joues pendantes des types que les réalisateurs ne choisissent que pour jouer les alcooliques ou les pédophiles; il se mit alors à rire intérieurement de l'humour noir de ce jugement. De toute évidence, l'irritation qu'il ressentait depuis des années s'était finalement transformée en quelque chose qui ressemblait dangereusement à de la haine, dont il ne pourrait se sortir qu'en reprenant immédiatement la situation en main.

Il fit un café à Kowalski avant de prononcer le moindre mot. Ko semblait à son aise, mais de la sueur perlait sur son front et sa main laissa une empreinte sur l'anse brune craquelée de la cafetière de Legris.

— Tu as agi de façon déplacée durant la réunion, Ko, reprocha doucement l'homme gris au bout d'un moment.

— Je ne vois pas comment tu peux dire ça, Rog.

M. Legris détestait ce surnom, n'aimait pas vraiment du tout son prénom, préférait que Kowalski s'adresse à lui par son nom de famille, savait que Ko était au courant et fut assez irrité pour abandonner son faux calme zen.

— Je pense que tu le sais, Ko, et je n'accepterai pas ce comportement. Je te prépare ton café alors que ça devrait être le contraire, mais je suis ton supérieur, et je ne veux plus que ta grande gueule s'interpose entre moi et les autres durant une réunion. J'ai déjà assez de difficultés comme ça à empêcher le Jeune Prodige d'agir de façon prématurée.

— Hé, Monsieur l'inspecteur, répliqua Ko en appuyant sur le mot, qu'est-ce qui te prend? Rahim faisait simplement son travail. Cette queer et une bande d'autres travailleurs sociaux ont la main sur le plus gros actif que nous possédons. Tu n'y vois aucun problème, toi?

— Comprends-moi bien, Kowalski. Cette façon de penser n'est pas permise dans mon département, et si tu ne te la fermes pas, c'est la porte qui t'attend.

— Tu fais partie de la vieille garde, Rog. Ces affaires de politique communautaire sur lesquelles tu as exercé tes mains expérimentées sont maintenant de l'histoire ancienne.

— La politique égalitaire ne sera jamais de l'histoire ancienne aussi longtemps que je serai en poste, sergent d'État-major. Et si tu veux mon avis, je n'aime pas que tu me coupes l'herbe sous le pied. Si tu souhaites conserver ton rang, je ne veux plus entendre un seul mot de ta part durant aucune autre réunion où tu dois me couvrir, à moins d'être certain que ce soit pour me soutenir. Ou que tu aies d'abord vérifié avec moi. Je me suis bien fait comprendre?

— D'où vient cette attitude, Rog? Je pensais qu'on avait une bonne relation de travail, toi et moi.

— Du moment que tu suis mes ordres, Ko, nous avons une bonne relation de travail. Si tu commences à tout ficher en l'air comme aujourd'hui, toi et moi, on n'aura plus aucune relation;

trop de coups du genre et tu es envoyé à titre de chef du détachement à Saint-Clinclin-des-Meumeu. *Claro?*

— Ouais, j'ai compris.

— OK, tout ça, c'est derrière nous. Maintenant que tu sais ce que tu ne dois plus faire, je vais te dire ce que tu dois faire.

Après que Kowalski eut quitté le bureau, Legris avait assigné l'homme à des tâches administratives supplémentaires en lui faisant croire qu'il s'agissait d'une promotion. Chose facile. Kowalski était un homme stupide et on n'avait qu'à lui tendre une carotte pour le faire bouger. Le bâton, Legris avait détesté devoir l'agiter, mais il dut admettre qu'il s'était senti bien par la suite. Toutes ces toxines dont on peut se débarrasser en pleurant, pouvait-on s'en débarrasser aussi facilement en jouant des politiques départementales? Ça fonctionnait pour lui.

Aujourd'hui, en tout cas.

*

L'alien était sur une chaise dans la pièce sombre sous la lueur scintillante du déversement de données à l'écran, qui scintillait. Morgane, habituée au cliché *Star Trek* des fenêtres qui défilent à l'écran plus vite qu'on n'arrive à les lire, posa simplement la main sur l'épaule tendue et voûtée de Blou. L'alien émit un son de surprise qui ressemblait à celui d'un chat effrayé, puis fixa son regard sur Morgane comme si elle aussi clignotait sous un flot de données.

— Y a-t-il quelque chose d'intéressant ce soir? demanda-t-elle, engageant la conversation avec douceur.

— J'ai la sensation que mes yeux sont pleins. Comment les gens font-ils pour voir autant de choses sans éclater?

Morgane était sur le point de sourire lorsqu'elle perçut son désespoir.

— As-tu peur?

Elle s’agenouilla pour prendre les mains tremblotantes de Blou dans les siennes, et fut surprise et bouleversée par la force de la fibrillation — aussi rapide que le défilement des données à l’écran — qu’elle sentit se transférer en elle à leur contact. Elle réalisa qu’elle était en train de murmurer un « chchch » comme on le fait en berçant un bébé en proie à des cauchemars.

— Qu’est-ce qui ne va pas? demanda-t-elle.

— Mes pensées bourdonnent comme les pistes de données, mais elles ne veulent pas se classer. Elles ne veulent pas se calmer. Elles tournent dans ma tête chaque nuit, chaque jour un peu plus. Comment les gens font-ils pour intégrer les données à leur esprit?

Comment les gens font-ils ça? En retenant toujours l’une des mains de Blou, Morgane s’étira pour éteindre l’écran. Ce dernier était resté gelé au moment où le regard de Blou s’en était détourné; Morgane lut distraitement « *Les effets hypolipémiantes et antiathérosclérotiques du Zingiber officinale dans le cholestérol des lapins roux, Sharma, I., et al...* ».

— Depuis combien de temps surfes-tu sur le web?

— Tu as été absente pendant deux jours.

— Deux jours? Sans arrêt? Quand as-tu pris le temps de te reposer?

— Je ne dors pas, tu sais ça.

— Je ne veux pas dire « dormir ». Je veux dire « se reposer ». Pour laisser l’information se déposer.

— Est-ce que je dois me reposer?

Sans lâcher les mains de l’alien, Morgane se leva et mena Blou, docile, l’esprit épuisé et le corps tremblotant, dans l’autre pièce, celle où se trouvait le lit. Les mains qu’elle tenait étaient

fraîches, un fait qui, réalisa Morgane, l'aurait effrayée venant d'une créature au sang significativement plus chaud si elle avait eu le temps de traiter l'information.

Elle invita l'alien à s'étendre, ce que fit Blou avec confiance malgré son air perplexe. En effet, Blou n'avait jamais utilisé le lit, même pour un moment de tranquillité. N'arrêtait pas une seconde. Comment les humains faisaient-ils vraiment pour faire de l'espace à une nouvelle entrée de données?

— Nous dormons, lui expliqua Morgane, et notre inconscient classe l'information avant de l'emmagasiner.

— Ce n'est pas scientifique, répliqua Blou, qui employait l'agaçante expression avec laquelle iel embêtait le personnel, comme Morgane venait tout juste de le lire dans les rapports.

Elle en voyait maintenant l'origine dans les résumés que Blou avait épluchés.

— Non. Je ne l'ai pas dit de manière scientifique. Mais tu trouveras dans les études que si les gens ne dorment pas, ils deviennent obsessifs et se mettent à délirer.

— C'est ce qui se produit s'ils ne rêvent pas. Mais c'est quoi, « rêver »? Excepté que tu m'as dit que c'était projeter quelque chose dans l'avenir, ce qui n'est pas logique dans ce contexte.

Morgane, en regardant son visage inquiet, vécut ce qu'elle décrivit plus tard comme une épiphanie, mais qu'elle avait l'habitude d'appeler un changement de paradigme. Elle comprit soudain que l'information n'était pas ce dont l'alien avait besoin pour survivre, pour faire son travail. Elle comprit, oui, elle comprit que les rêves étaient au cœur même de la gestalt humaine, d'une distribution fractale de l'information, et elle savait aussi que Blou devait l'apprendre s'il fallait qu'iel comprenne pourquoi les mots « rêve » et « rêver » avaient autant de significations dans le vocabulaire humain.

Elle avait accidentellement offert à l'alien des données d'un autre type. Elle avait touché sa peau, enlacé son corps, l'avait aimé. Son parcours vers l'humanité ne relevait plus seulement du registre lexical, il était également tactile.

Cette implacable pensée alternative de Morgane lui rappela ironiquement une étude en travail social qui remontait à des années. Les travailleurs et les clients étaient appelés à décrire leurs sentiments à propos d'une séance. Les clients avaient indiqué : « Le travailleur social écoutait avec beaucoup d'attention, était très concentré. J'avais l'impression qu'on se souciait vraiment de moi. ». Les travailleurs sociaux avaient quant à eux écrit : « Je pensais quant à moi au litre de lait que je devais passer prendre en retournant chez moi » ou « Je pensais au fait que je devais partir plus tôt pour aller chercher mon enfant à la garderie ». Il y avait une manière cynique d'interpréter cette étude, et une part de Morgane s'y livrait, réalisant qu'elle semblait vraiment aimer Blou, peu importait sa capacité réelle à le faire.

Mais on pouvait aussi voir les données d'un autre œil, comme étant émotionnellement liées à la création de patterns, cette activité de traitement essentielle chez certains enfants ayant des lésions au cerveau, cette façon répétitive de placer les membres d'un enfant en position de ramper afin qu'il puisse le faire lui-même, en créant une fausse mémoire sensorielle. Morgane avait émotionnellement placé Blou — spirituellement si l'on veut — dans les positions nécessaires pour l'amour et les rêves. Elle avait placé le corps de l'alien dans des positions qui, chez les humains, nécessitaient le toucher et le sommeil paradoxal.

Pourquoi aimer et dormir étaient-ils soudain reliés, voire combinés, dans ce soudain éclair de compréhension? Morgane remarqua que son toucher calmait Blou, que quelque chose circulait entre l'alien et elle, que la transe de données formant une spirale centrifuge venait de s'interrompre, centrée par sa présence à elle, par le besoin de concentration. Mais le toucher

corporel ne suffisait pas. L'esprit, les émotions de Blou avaient aussi besoin de concentration — pour son âme? se demanda soudainement Morgane — afin de contrebalancer le flot d'information.

L'information n'est pas toujours le contrepoids de l'entropie, se souvint Morgane. Parfois, l'information trouve son équilibre dans le chaos, dans le lâcher-prise. Pour ce faire, les humains utilisent le sommeil; et les images porteuses de sens qui surgissent dans les rêves, et qui semblent défiler de façon aléatoire mais qui pourtant s'avèrent bien souvent organisées, elles sont des palimpsestes, des artefacts, voire les pointes d'icebergs d'un processus plus profond et plus significatif.

Comment un corps alien, qui brûlait habituellement de façon si intense, pouvait-il apprendre ce genre de lâcher-prise? Morgane se mit à son tour à penser aussi vite que le flot de données.

— As-tu lu des choses à propos de la méditation?

Elle perdit l'attention de Blou l'espace d'une seconde déconcertante, puis l'alien répondit « Oui » vivement.

— Nous allons t'apprendre à méditer.

Les mains de Blou eurent un spasme.

— Mais je ne veux pas, moi, me vider l'esprit!

— Se vider l'esprit est une métaphore. Ça signifie que nos pensées s'arrêtent un moment, sans qu'il y ait embouteillage.

Blou connaissait le mot « embouteillage » et se mit à rigoler.

— Je t'apprendrai donc, je l'espère, à trouver ce que procure quelque chose d'apparenté au rêve dans la paix d'un esprit au repos.

Est-ce que Blou avait, en fait, un inconscient? Elle supposa qu'ils allaient le découvrir.

Dehors, le temps était gris; l'atmosphère terne suivant la brunante semblait filtrer l'intensité des couleurs. Morgane se souvenait être revenue de l'école secondaire en plein hiver, vingt-cinq ans plus tôt, dans une atmosphère semblable de demi-jour. Il lui était plutôt étrange de constater que les émotions de notre enfance deviennent des artéfacts le reste de notre vie, au point où certains événements, sensations ou sentiments qui n'ont duré qu'un instant ou quelques heures, ont une influence sur le reste de nos expériences.

Comment la drôle de courbe d'apprentissage accéléré de Blou pouvait-elle reproduire l'existence humaine?

*

Blou resta au lit, les yeux fermés, la nuit durant et une partie de la matinée. Morgane, étendue sur le canapé dans la pièce adjacente, avait mal dormi, rêvé à la mort, aux données, à une lumière bleue et à une terrible confusion, s'était réveillée souvent pour vérifier l'état de Blou, et, finalement, incapable de se rendormir, s'était installée, somnolente, dans le grand fauteuil près de la fenêtre pour veiller sur Blou.

Quand Blou décida de revenir au monde, le calme de son visage et son sourire étaient de retour.

— Je comprends beaucoup mieux maintenant, dit l'alien. Les choses se placent. Les pièces s'emboîtent, comme celle des casse-têtes que tu avais l'habitude de me faire faire. Pourquoi on n'en fait plus?

— Ça permet aux enfants d'apprendre en jouant. Quant aux adultes, ils en font un passe-temps facultatif.

— Alors tu me crois adulte, maintenant?

— Eh bien, je dirais plutôt que je te crois au début de l'adolescence.

— Oh, je dois donc désobéir et apprendre à conduire des voitures trop vite? Faire usage de drogues récréatives et de stimulations crâniennes?

Morgane se mit à rire.

— Si tu crois que ça va sérieusement améliorer tes connaissances de base sur le comportement humain, je suppose que tu peux essayer quelques-unes de ces propositions, mais je te suggère d'éviter celles qui sont destructrices. Tu peux par exemple conduire vite, mais seulement sur une autoroute!

— Tu es trop conservatrice. Je devrais faire quelque chose d'éminemment dangereux.

— Pourquoi?

— Parce que c'est ce que font les humains.

— Certains humains. D'autres, comme moi, préfèrent éviter les remords.

— Qu'est-ce que ça veut dire... Oh, je vois.

Morgane sourit avant d'enlacer Blou d'un seul bras autour de sa taille; Blou lui retourna son accolade en entourant ses épaules. La chaleur de son corps surprenait toujours Morgane, mais aujourd'hui, elle en était simplement reconnaissante. S'il y avait bien une chose qui lui avait fait peur la veille, c'était la froideur des mains de Blou, un signe de circulation défaillante, voire de choc clinique. Mais Blou était à nouveau d'une chaleur réconfortante.

— Est-ce que tu as déjà ressenti de l'accablement? demanda Morgane.

— Oui, une fois, quand l'homme est mort.

— Et qu'est-ce que tu as fait?

— Je ne m'en souviens pas. Quand est-ce que je pourrai apprendre à conduire?

— Quand tu sauras ce qu'est une métaphore.

Cette fois, c'est Blou qui se mit à rire en premier.

journal :

Blou s'intéresse à l'idée de rêver et, soudain, le mot se retrouve partout. Par exemple, j'ai demandé à Blou si iel avait connaissance des autres aliens dans le monde. Blou m'a répondu : « Je les vois en rêve. Mais je ne les perçois pas bien, iels sont loin, des caméras et des forces de sécurité différentes autour d'iels. » Nous savons tous cela.

Tu parles si bien, lui ai-je dit.

*J'ai une bonne orthophoniste, m'a dit Blou en souriant. Et j'ai lu *Le bon usage* de Grevisse, *Grammaire méthodique du français* de Riegel, Pellat et Rioul, et *Stylistique de la prose* de Herschberg Pierrot.*

J'ai arrêté ici la liste de Blou, mais il y aussi les ouvrages de linguistique et d'orthophonie, tous les romans classiques et contemporains que nous avons pu trouver sur microfiche, papier ou disque, voire sur bande audio à faire jouer en bruit de fond et lues par des voix exercées comme celles de Jean Rochefort, Jeanne Moreau, Catherine Deneuve et Jacques Martial, et les films et enregistrements vidéos de Molière à Tremblay, de Duras à Mouawad, de Truffaut à Godard, de Cocteau à Mnouchkine, de Polanski à Dolan, pour la plupart en français, puisque les experts nous ont assuré qu'il valait mieux que Blou n'apprenne qu'une seule langue en profondeur plutôt que plusieurs de façon superficielle. En dépit de mes doutes, car je savais et sais encore qu'une langue définit les concepts qu'elle peut exprimer et que les concepts d'un peuple limitent sa langue, l'exemple le plus probant étant le sexisme du français, avec ses pronoms « il » et « elle », mais sans aucun autre pour désigner une personne qui ne se définit comme ni l'un ni l'autre, ou pour qui les pronoms sont sans importance, comme Blou ou la personne préposée à la poste.

Mais puisque je sais qu'ailleurs dans le monde, dans des endroits connus ou inconnus, des aliens à l'esprit vierge sont en train d'absorber l'humanité dans sa perspective minoritaire autant qu'hégémonique (les souverains se réjouissent : ils en ont deux, selon ce que disent les nouvelles), je ne ressens aucune culpabilité à apprendre à Blou seulement le français, avec ses préjugés et ses partis pris intrinsèques. Il existe plusieurs paradigmes par lesquels notre monde s'ordonne et s'exprime, tous égaux et valides, même si certains se contredisent.

*

Dans son rêve, Morgane nage dans un brouillard bleu qui se transforme en océan de la même couleur. Pour la première fois de sa vie, elle se sent bien en nageant. Juste bien.

Quand elle se réveilla, elle se souvint seulement de la sensation de maîtrise procurée par le fait de savoir nager. *Il y a une piscine pour les employés dans l'Atrium. Je me demande si Blou et moi pourrions y prendre des leçons de natation.* Deux jours plus tard commençaient leurs cours, enseignés par Flora, aussi étonnant que cela pût paraître : dans l'eau, elle avait l'air d'une véritable armoire à glace, et Morgane réalisa à ce moment qu'elle était probablement trans.

Dans la réalité, Morgane constata que le rêve n'avait pas amélioré du tout son aptitude à flotter. Elle avait toujours peur de plonger la tête dans l'eau. Blou remarqua sa nervosité. Flora prit son temps, leur enseigna les rudiments avec douceur; l'alien commença vite à jouer dans l'eau. Morgane aussi se détendit un peu, mais elle voyait bien qu'il lui faudrait du temps pour être à l'aise.

*

Au bord du désespoir se trouve la tranquillité. Ou, pour être plus précis, dans le vide au-delà du bord. C'est parfait pour une Morgane qui rêve : elle a besoin de repos. Elle marche depuis longtemps dans ce paysage inconnu.

Dans le pays qu'elle connaissait, où ses parents constituaient une part immuable du décor familial, elle avait dressé la liste de pièges à éviter. Maintenant, elle s'est éloignée de cet endroit de toutes les façons, et plus rien n'est pareil. *Ils ne reviendront pas comme ils sont arrivés ici, plus rien ne sera pareil.* Elle a changé de nom, de profession, d'adresse, de statut de membre — inactif — dans les affaires humaines.

Est arrivé à sa rencontre un être bleu venu d'un endroit séparé par un vide réel, non métaphorique, provenant du plus extravagant des lieux de l'imagination de Morgane.

*

La conversation autour de la table, à l'heure du repas, que même Delany alimentait avec John et Russ, était un échange alerte de termes de montage que Morgane avait peine à suivre.

— Je m'intéresse aux dimensions sur les surfaces planes. Je choisis de travailler avec la peinture, mais elle ne s'anime pas toujours comme je le voudrais.

— Tu pourrais créer facilement un effet de relief, suggéra John. Ça se décompose de plusieurs façons. Division fractale, couches de couleurs, zones de densité des contours... ça dépend de ce que tu veux faire. Du rendu souhaité.

— Ça fonctionne bien avec quelque chose de statique, quelque chose que tu crées puis que tu animes, ajouta Jakob, mais que fais-tu de l'idée de prendre quelque chose qui existe déjà — comme ma danse — et d'en faire plus qu'un documentaire? La moitié des trucs qu'on trouve sur internet remontent à avant ma naissance — du psychédélique aussi merdique que les chaînes de télé vintage. Le plus moderne qu'on a, c'est des reprises nostalgiques de MuchMusic et de MTV. L'innovation n'a pas sa place. J'ai fini par faire du documentaire dans l'espoir de trouver l'ombre d'une escouade geek quelque part.

— L'expérience vidéo a toujours été différente. C'est rendu banal. À quoi tu t'attends? La dernière frontière consiste à ficher en l'air le paradigme.

— Et comment comptes-tu t'y prendre? demanda Russ. Alors que tous les modèles disponibles ont été modelés?

— La transformation cellulaire, répondit John.

Morgane remarqua à part elle qu'aucun d'entre eux ne changeait de paradigme. Chacun essayait plutôt de l'approfondir en creusant comme un ver de terre au cœur des connaissances classiques de son domaine. Elle devait sûrement en tirer une leçon. Ce qu'elle faisait dans l'Atrium n'était pas révolutionnaire non plus. Le portrait de la gestalt de l'humanité commençait à se former dans l'esprit de l'alien : Blou devenait un être humain. Aucun humain n'était obligé de penser en dehors du cadre. Aucun savoir alien n'avait fui vers la Terre. Et on utilisait les mêmes techniques employées pour « civiliser » un enfant sauvage, ou pour réhabiliter une personne amnésique, analogie sans doute meilleure puisque peu d'enfants sauvages répondent aux efforts déployés pour leur enseigner l'humanité. Il n'y avait là aucune nouvelle technique digne d'écrire un ouvrage une fois que le projet serait déclassifié.

— La classification, la fit sursauter John avant de poursuivre. Classifier la densité des pixels en familles pour obtenir le maximum de la bande passante. Bien sûr, ça induit complètement en erreur; la terminologie n'est vraiment plus à jour.

— Je vois ce que tu veux dire, concéda Russ. Mais tu ne l'utilises pas pour communiquer de l'information. C'est entropique en soi. N'y a-t-il pas contradiction ici dans le fait que tu la crées?

— Oui, répliqua Delany, parce que l'art, en soi, ne peut pas être entropique.

— C'est un point de vue très traditionnel, commenta John d'un ton méprisant.

— Regardez qui parle, se moqua Jakob. Tu continues de nous vendre le net. N'est-ce pas traditionnel, en comparaison du virtuel?

Morgane était un peu surprise de voir que John, au lieu de prendre cette affaire à la légère dans le même esprit que les piques de Jakob, prenait un air susceptible.

— Vous ne comprenez rien, rétorqua-t-il. Ce n'est pas surprenant, étant donné le vocabulaire décadent que vous utilisez pour parler du mouvement. Ou du moins, je n'en suis pas surpris, moi.

— Qu'est-ce que c'est censé signifier? répliqua Delany d'un ton brusque.

— Rien du tout. Seulement qu'on ne peut espérer que des amateurs soient à la fine pointe. En particulier si vous utilisez ce médium pour faire du « documentaire ».

Il prononça le dernier mot d'un ton dégoulinant de mépris.

— Hé, relaxe un peu, lui dit Russ. C'est une discussion amicale, tu t'en souviens? Tu n'as pas affaire à des critiques, ici.

— Peut-être.

John se détendit et la conversation se poursuivit. Au bout de quelques minutes, il recommença à faire des blagues, Russ riant à gorge déployée.

Pendant que Morgane et Jakob faisaient la vaisselle — c'était au tour de John de laver, mais comme il devait assister à un vernissage, Morgane se porta volontaire pour le remplacer —, elle dit à Jakob :

— John tire vite sur la gâchette quand on parle de son travail, on dirait.

— Non, c'est à cause de moi, expliqua Jakob. Il n'aime pas les fifs.

— Quoi!

— Il ne le laisse pas transparaître, mais, chérie, tu n’as pas remarqué qu’avec moi, il ne partage même pas un moment d’intimité ménagère comme celui qu’on vit en ce moment?

Morgane voulut lancer : « Je suis certaine que tu te trompes », mais elle se ravisa et dit plutôt :

— J’espère que tu te trompes. Compte tenu de la nature de la maisonnée, il aurait bien des ennuis. Quand je l’ai interviewé, il n’a pas semblé hérissier le moindre poil à cette idée.

— C’est peut-être seulement qu’il n’est pas habitué à mon style à moi, mon p’tit chou, exagéra-t-il un moment.

— Je suppose qu’il faudra m’habituer... mais il me semble que quelqu’un qui travaille dans le milieu de la vidéo et de la réalité virtuelle rencontre toutes sortes de personnes...

— Il me semble aussi, mais il existe différents types de « rencontres ». Peut-être qu’il n’a jamais eu à partager une salle de bain avec quelqu’un comme moi avant.

— Il a du mordant, il est amusant. Il donne l’impression d’égayer tout le monde.

— C’est la compétitivité. Sa lame est bien affûtée, alors nous aussi on dégaine. Je ne me suis jamais senti aussi alerte depuis des années.

Morgane espéra que Jakob et John n’en viendraient pas à s’aiguiser les griffes l’un sur l’autre. La dernière chose dont elle avait besoin, c’était d’une querelle de prima donnas. Elle avait remarqué une certaine irritation de la part de John, et Jakob n’y était pas insensible : maintenant qu’elle y pensait, tout allait bien jusqu’à ce que John critique les techniques de vidéo selon lui démodées de Jakob. En soupirant intérieurement, elle ajouta un mandat de surveillance à sa liste de choses à faire. *Je pourrais bien me passer des caprices de la nature humaine.* Elle refit surface au moment où Jakob se payait ingénieusement la tête de John.

— Chut, l’intima-t-elle. Surveille tes manières...

Elle pensa alors, non pour la première fois, que plus les grandes folles devenaient *bitch*¹²⁹, plus le monde extérieur les réprimerait. Nous réprimerait, se reprit-elle. Nous, les « déviants ».

*

— Est-ce qu'on peut aller faire de l'escalade en montagne, alors? demanda Blou de manière narquoise.

— De l'escalade?

— C'est quelque chose de dangereux. « Des hommes et des femmes aventureux du groupe Explorateurs déterminés des Rocheuses rassemblent leur force et leur agilité pour escalader le sentier à flanc de montagne le plus escarpé. Le forfait weekend inclut trois nuitées au charmant Black Cat Guest Ranch, construit au pied du Solomon Mountain, et trois montées difficulté croissante... »

— D'accord! D'accord! Quand je reviendrai au travail de jour, on te trouvera quelque chose de dangereux à faire pour canaliser tes envies irrépressibles de jeune en cavale¹³⁰!

Mais elle ne le fit pas, car cette nuit-là, quelques heures après son départ, l'alien s'enfuit.

2.4 Chapitre 5 : Une personne de plus

Morgane s'efforçait d'éviter de mentir, et pourtant, la vérité était qu'elle vivait dans le déni. Tout au long de l'agonie de son père, elle avait réussi à faire fi de toutes rancunes, qu'elle devrait maintenant laisser irrésolues. C'était fou à quel point la mort pouvait être sournoise. Sans parler du décès de sa mère : le fait qu'il puisse s'agir d'un suicide constituait en soi une énorme boule de rage lovée au creux de son estomac.

¹²⁹ Voir l'explication de l'utilisation de ces termes aux pages 142 et 143.

¹³⁰ J'ai choisi d'éviter le terme « adolescent », puisqu'il requiert l'accord soit au masculin, soit au féminin. L'expression « jeune en cavale » m'est apparue intéressante à exploiter, car elle fait souvent référence à l'adolescence et à la témérité.

Si elle voulait se sentir vide, elle devait tout nier.

Dans le déni, elle ne guérissait pas. En essayant de dire la vérité, elle mentait toujours un peu.

Et ces mensonges, pensait-elle avec amertume, minimisaient l'effet de son jeu fin et tragique exécuté sur la rive des semaines plus tôt; mentir aurait, elle le savait, des conséquences funestes; c'était trop humain, croyait-elle, pour provenir d'elle.

Être humaine, reconnaissait-elle, s'avérait plus difficile pour elle que pour Blou, mais plus nécessaire encore, parce qu'elle ne pouvait échapper à cette réalité, et parce qu'elle ne voulait pas être humaine. Du moment qu'elle pouvait se sentir comme une alien, elle était rassurée. Niait-elle alors la cause qu'elle partageait avec le reste de « l'escouade chaotique de l'humanité » et conservait-elle ses notions romantiques sur la manière de souffrir tout au long de son inévitable existence? se demandait-elle avec mépris.

— Toi, tu n'es pas unique, étaient les mots d'une voix du passé, un retour en arrière à un moment précis, un moment avant son éveil à la connaissance, quand elle avait dû décider de prouver que cette voix mentait.

Elle ne pourrait y arriver en se mentant à son tour.

Morgane détestait le reconnaître. Cela la rendait si mesquine.

Un bruit sur le porche se fit entendre vers 23 h 30. Morgane venait à peine de s'assoupir avec son livre quand elle entendit des pas sur les lattes du plancher de bois. Elle avait pris l'habitude de noter qui se trouvait à la maison et qui était sorti; tout le monde était rentré. Elle descendit les marches en silence et, d'un geste vif, alluma la lumière du porche et ouvrit la porte.

Elle ne s'attendait pas à ceci : un visage pâle et bleuâtre, une douce voix étudiée disant « Puis-je entrer? » L'affaissement d'un corps menu contre le chambranle de la porte, un pas chancelant vers l'avant, puis une chute à ses pieds.

Blou. Elle ferma la porte et s'accroupit devant le corps au sol avant de lui soulever les épaules pour qu'iel s'étende de tout son long. Elle était habituée à des corps incapables de co-opérer, bien que celui de Blou ne soit jamais resté si indifférent à sa présence, et ce, malgré le « repos » durant son dernier quart de travail. M. Legris aurait quant à lui trouvé cette catatonie normale, mais elle l'ignorait. Elle se pencha, les jambes de Blou de chaque côté de la taille, s'accroupit pour soulever Blou par les aisselles, traîna ce lourd fardeau de l'entrée jusqu'au petit salon. Elle alla chercher un verre d'eau à la cuisine. À son retour, l'alien essayait tant bien que mal de s'asseoir. Elle alluma la lumière.

Blou remua, se mit à bouger comme si, nageant en eau profonde, iel remontait de la fosse des Mariannes. Morgane s'accroupit à côté du corps léthargique, leva la main, repoussa les mèches de cheveux collées au front humide de Blou. Ses paupières remuèrent. Morgane retira sa main plus vite qu'elle ne l'avait déployée. Blou ouvrit grand les yeux, la fixa.

— J'ai fugué¹³¹. Pardonne-moi. Est-ce que je vais te causer des ennuis avec les gens derrière le miroir? Je vais partir dès que possible. Mais ta maison est le seul endroit que je connaisse.

— Qu'est-ce que tu veux dire?

Mais quelle question stupide, pensa Morgane.

¹³¹ J'ai divergé légèrement du sens du texte de départ, « s'enfuir », à cause de l'accord en genre que requiert le verbe « s'enfuir ». J'ai donc continué à jouer sur le champ lexical lié à l'adolescence en utilisant le terme « fuguer ».

— On me poursuit à cause de l’homme mort. On m’a posé beaucoup de questions. Qu’est-ce que je sais au sujet d’un homme mort, même si j’ai lu tout ce que je pouvais lire? Comme si je savais vraiment quelque chose!

— Chut, ça va aller. Pourquoi ne pas leur avoir simplement demandé de m’appeler?

Blou scruta la pièce, son regard s’attardant sur chaque objet.

— Tu as dit que j’étais au stade de l’adolescence. Les adolescents peuvent s’enfuir pour découvrir le monde. Pour aller là où personne ne parle de la mort. Alors j’ai décidé de venir ici; il y a beaucoup de choses intéressantes chez toi.

Ce regard scrutateur, à nouveau posé sur elle, une étrange acuité venant d’un être aux débuts si exténuants. Elle approuva d’un air absent, encourageant Blou à poursuivre, comme à son habitude. Une dynamo dans un recoin de son esprit faisait tourner une roue de manière frénétique. La mort, l’interrogatoire qu’elle croyait leur avoir fait promettre de retarder, promesse tenue seulement lorsqu’elle était en service. Est-ce que Blou pouvait vraiment avoir quelque chose à voir avec cette mort? Les documents ne permettaient de prouver ni sa culpabilité ni son innocence. La seule certitude était que durant les deux jours suivant l’événement, jusqu’à son effondrement au moment où Morgane allait entrer en service, Blou avait lu à propos de la mort, de la médecine et du ouija. Et ce, dès la fin de la partie d’échecs... Des infarctus, ça arrive... mais s’agissait-il d’une mort? Tout portait à croire que si; de toute façon, Morgane ne croyait pas Blou capable de tuer quelqu’un. L’alien ferma les yeux à nouveau, et sa voix perdit de sa vitalité.

— Pourquoi ressens-tu autant de fatigue? demanda Morgane, brusquement.

— Je n’avais jamais mis le nez jusqu’ici. J’entends tellement de voix dans mes rêves. C’est épuisant. Et tu m’as appris à dormir.

C'était un argument valable.

— J'aurais peut-être mieux fait de rester là-bas et de laisser l'homme au complet bleu me crier après.

— Complet bleu? Pas gris? Bleu?

— Oui, bleu, mais pas comme moi. C'était un de ceux qui avaient l'habitude de m'observer derrière le miroir. Si je reste ici, je sais qu'ils viendront me chercher et que ça va te mettre en colère. Non. C'est eux qui se mettront en colère contre toi. Maintenant que tu es devant moi, je comprends que je ne devrais pas t'attirer ça, peu importe ce que je ressens. Mais j'éprouve beaucoup d'usure.

— De fatigue, reprit-elle automatiquement.

— Beaucoup de fatigue.

Blou hocha la tête, les yeux ouverts; l'alien apprenait toujours de façon obéissante.

Soudain, Morgane s'esclaffa. Blou sourit prudemment.

— Est-ce que tu voudrais t'asseoir dans le fauteuil? C'est comme ça que font les Terriens, d'habitude.

— Oui, s'il te plaît.

Blou se leva et s'assit dans le fauteuil.

— Tu te moques de moi.

— C'est une situation très étrange, répondit Morgane.

Elle alla à la fenêtre. Dehors, sous les lampadaires, se trouvaient deux hommes. L'un d'eux pointait la maison du doigt.

Morgane se sentit comme dans un film. Il existait toutefois peu de différence entre le fait de vivre dans un monde irréel et celui d'en être spectateur. Elle se tourna vers l'alien :

— Voudrais-tu rester ici? Pas juste cette nuit, je veux dire « vivre ici »?

Elle eut alors des sueurs froides en envisageant ce que sa proposition signifiait.

— Oui, s'il te plaît, répondit l'alien.

Un troisième homme, plus petit, se joignit aux deux autres qui faisaient le guet. Il fit un signe brusque de la tête vers les arbres de l'autre côté de la clôture, où l'homme qui pointait vers la maison se dirigea avant de disparaître dans l'ombre. Le nouveau venu s'adressa ensuite à l'autre, qui alla démarrer la voiture stationnée près du trottoir. À l'évidence, il représentait l'autorité même. À la lueur des lampadaires, leurs vêtements semblaient tous pareils : sombres et quelconques. Était-ce son M. Legris? Morgane ne comprenait pas pourquoi les observateurs ne se tenaient pas déjà sur le pas de sa porte; elle avait vu assez de films d'espionnage et lu assez de romans policiers de série B pour connaître le déroulement et s'attendre à ce qu'on frappe à la porte, mais l'homme déjoua ses attentes : il resta à observer la maison jusqu'à ce que Morgane ait l'impression qu'il l'examinait sous toutes ses coutures.

Pour être certaine de son coup, elle composa sur le téléphone le numéro qu'on lui avait donné au cas où elle aurait besoin de leur indiquer qu'elle serait absente ou qu'elle arriverait en retard à son quart de travail. On décrocha après la première sonnerie, et elle vit par la fenêtre l'homme porter un cellulaire à son oreille.

— Bonjour, c'est Morgane¹³².

— Qu'est-ce que je peux faire pour vous? répondit la voix de l'homme gris.

Voilà, un plus un égalait deux.

— Blou est avec moi, dit-elle avec concision.

¹³² Ici, comme ailleurs dans la traduction, j'ai décidé d'utiliser un registre familier comme dans le texte de départ. Bien que la grammaire française stipule qu'il faille écrire « Bonjour, ici Morgane », il reste que cette formulation s'avère peu idiomatique dans le contexte d'une conversation. De plus, il faut rappeler que j'ai traduit l'œuvre en gardant à l'esprit un public cible franco-canadien.

- On est au courant.
- Et ressent beaucoup de fatigue.
- Eh bien, mettez l’alien au lit et voyez s’il est possible de lui faire pratiquer son repos.

On sera de retour demain matin.

- Êtes-vous dehors en train de me surveiller?
- Oui.

Elle le salua par la fenêtre et entendit un petit rire à l’autre bout du fil. Puis l’homme ajouta « Ne vous en faites pas, on est aux aguets. *Hasta mañana* » avant de couper la communication. Elle le regarda monter dans la voiture et parler au conducteur, puis vit le véhicule s’éloigner.

L’inspecteur en chef Roger T. McKenzie, alias M. Legris, restait caché dans l’obscurité en observant l’alien entrer chez les étrangers. La femme de petite taille aux cheveux longs qui ouvrit et ferma la porte avait le visage dissimulé dans l’ombre. C’était sans importance. Il savait déjà tout à son sujet. Ou, du moins, tout ce qu’il avait besoin de savoir¹³³. La voiture de Kowalski apparut dans la lumière, où les deux gardes attendaient les consignes.

L’appel téléphonique enchantait M. Legris... et lui valut de remporter son pari contre Ko, qui était persuadé qu’elle jouerait à *Spy vs. Spy*¹³⁴, qu’elle essaierait de couvrir Blou. Riant encore au moment de couper la communication, il se dirigea vers la voiture, où l’attendait l’homme au complet bleu. M. Legris peinait à contenir son allégresse, mais il s’efforcera de camoufler son

¹³³ Ici, j’ai choisi d’adapter le texte de départ afin que la traduction soit idiomatique. En anglais, Dorsey joue avec le sens du mot « everything ». Comme dans la version originale, j’ai fait usage de la répétition, mais j’ai rendu un peu plus subtile l’allusion au fait que l’information que détient Legris représente tout ce qu’il y a à savoir au sujet de Morgane.

¹³⁴ Bande dessinée sans paroles publiée dans le magazine *Mad* durant les années 1960 et créée par le bédéiste cubain Antonio Prohías. La bande dessinée a pour personnages deux agents secrets identiques (l’un vêtu de blanc, l’autre de noir) qui s’amusent à se tendre des pièges. À ce jour, l’œuvre ne possède pas de titre français.

excitation à Ko, qui, il le savait, craignait l'alien et son effet sur la Terre. Il dissimulerait son ravissement de savoir que l'hôte de couleur bleue avait réussi son entraînement avec tant d'aise et de rapidité. Il dissimulerait aussi l'appréhension suscitée par la fuite de l'alien, ainsi que l'inévitable soupçon de complicité dans la mort du joueur d'échecs que cette fuite faisait naître, en dépit des résultats de l'autopsie. Tout ce que l'homme au complet bleu aurait l'autorisation de voir serait un M. Legris décontracté, efficace, qui exécute tout selon les règles.

L'homme gris avait pris un pari, un pari réussi. Alimenté par une satisfaction à la fois personnelle et publique, il ne ressentait pas le besoin de partager ses réflexions, ou de sourire à leur seule idée. *C'était dans sa nature*, se dit-il en pensant à la fable *Le laboureur et le serpent*¹³⁵; il était, après tout, presque tenté de sourire.

Il monta plutôt dans la voiture et fit signe à l'homme de démarrer. Une longue nuit de travail se présentait à eux, et il voulait commencer au plus vite.

Morgane se réveilla après une nuit peuplée de rêves confus en réalisant que quelque chose de gros lui pendait au-dessus de la tête, mais il lui fallut un moment avant de se rappeler ce que c'était. Elle était aussi épuisée que si elle s'était réveillée très tôt après une fin de semaine de travail. La nuit précédente, après avoir bordé l'alien dans la chambre restante, elle avait eu l'impression d'avoir fait un quart de travail double.

L'alien. Le soudain accès de peur était si vif qu'il l'étouffa presque. S'ensuivit l'urgence qui l'avait réveillée, plus intense encore. Elle traversa en coup de vent les chambres de Russ et de Delany, les réveillant avec des mots secs et pressés, se rendit ensuite au studio de Jakob et le

¹³⁵ L'origine de cette fable est inconnue, mais il en existe une variante dans les fables d'Ésope (*Le laboureur et le serpent*). Sa morale est que peu importe les circonstances, peu importe les conséquences encourues, certains comportements sont incontrôlables. J'ai choisi d'utiliser le titre de la version d'Ésope.

secoua pour l'amener dans un demi-éveil qui n'avait rien de rassurant. Et puis ce fut le tour de John qui, malgré un réveil confus et brutal, comprit l'urgence de la situation. Ils furent enfin tous réunis dans la cuisine, où Russ venait de démarrer la cafetière pendant que les autres s'activaient dans leur rituel matinal : Jakob peignait ses longs dreads, les tressait en locks et attachait un bandeau de soie autour de sa tête, pendant que Delany se préparait avec peine un bol de céréales et que John taquinait Foutrac. Morgane était trop surexcitée pour s'asseoir ou se soucier de l'heure.

— Il faut qu'on parle, annonça-t-elle. Il s'est passé quelque chose la nuit dernière qui aura des répercussions sur nous tous. Non, soyons francs, j'ai fait quelque chose la nuit dernière qui aura des répercussions sur nous tous. J'ai laissé entrer une personne qui n'est pas d'ici¹³⁶...

— Pas vraiment étonnant, répliqua Russ. T'as une maison pleine de personnes errantes. Hein, Foutrac?

Le chat tourna la tête en entendant son nom et découvrit ses belles dents dans un miaulement silencieux.

— Cette fois, c'est différent. Plus étrange encore que tout ce que vous pensez. C'est Blou, l'extraterrestre. C'est là où je travaille, à enseigner à l'alien. La nuit dernière, iel a fugué de l'Atrium — c'est l'endroit où ils l'enfermaient — pour trouver refuge ici. J'ai demandé si iel voulait rester ici et iel a dit oui.

¹³⁶ Dans le texte de départ, Dorsey utilise la polysémie et le champ lexical du terme « stranger ». En français, toutefois, il s'avère impossible d'utiliser le terme « étranger », puisqu'il connote automatiquement le genre masculin. De plus, *APE* constitue une référence directe au roman *Stranger in a Strange Land* (1961), de Robert A. Heinlein, dont la version française, *En terre étrangère* (1970), a été traduite par Frank Straschitz. J'ai donc choisi d'utiliser le champ lexical du mot « étranger » grâce à certains termes et à certaines expressions. Ainsi, le nom commun « stranger » (Dorsey, 2001, p. 86) devient « personne qui n'est pas d'ici », l'adjectif « stranger » (*Idem.*) devient « étrange » et l'expression « journey into the strange future » (*Idem.*, p. 87) devient « périple vers l'inconnu ».

Aliénation¹³⁷. Elle prit un moment pour chercher d'où lui venait ce mot : oui, je suis folle, toute cette histoire est folle. À la fin du chaos d'explications, Russ, bien sûr, affirmait « *Fahr auf!* » John, le visage pâle et la peau qui avait l'air d'avoir été tirée sur les os à cause du choc, marmonnait : mémoire vidéo, mégaoctets, prendre sa caméra, mais où est-elle? Jakob comprit le fond du problème.

— Mais il y a sûrement quelqu'un qui viendra récupérer l'alien. Leurs mesures de sécurité dépassent l'imagination! La gendarmerie — le SCRS, je veux dire —, un détachement de l'ONU, la police de chaque foutu pays. Tu nous as même dit qu'ils t'ont presque imposé un examen anal tous les jours avant de commencer ton quart de travail. Et ils le¹³⁸ laissent ici, tout simplement? Avec des personnes comme nous?

Il s'inquiétait pour ses garçons, son travail, sa source de revenus. Morgane s'inquiétait pour leur vie. Mais leurs préoccupations se rejoignaient ici.

— C'est ce qui me tracasse. Aucun de nous n'est ce qu'on considère comme ordinaire, normal. Je ne peux pas décider sans vous. Pensez-vous pouvoir accepter que vos vies soient dévoilées à tous, en échange de la chance de passer du temps avec un véritable être alien? J'y ai réfléchi longuement la nuit dernière avant de me coucher, et je crois n'avoir plus rien à perdre. Mais certains d'entre vous pourraient voir les choses autrement.

— Je ne crois pas qu'il soit question de la manière dont on voit les choses, répondit soudain Delany. Je pense que c'est une question d'histoire. Les gens sont toujours pris dans l'effet tourbillon d'un événement. On ne perd pas notre liberté de choix; au contraire, c'est plutôt

¹³⁷ Étant donné que j'ai adapté la référence à Maudlin et Bedlam (voir note 120), l'analogie à l'hôpital psychiatrique situé à Londres n'est plus pertinente. J'ai donc choisi d'adapter l'analogie en fonction du thème principal du roman, l'aliénation, terme qui revêt de multiples significations, toutes liées au contexte d'*APE*. Même si je ne reprends pas la référence du texte de départ, j'en conserve le sens.

¹³⁸ Dans ce passage, et jusqu'à la fin du roman, Jakob semble hésiter, dans le texte de départ, entre l'utilisation du pronom « it » et celle du pronom « he » pour désigner l'*alien*. J'ai donc conservé cette hésitation, tout en essayant d'éviter une possible confusion pour le lectorat francophone.

qu'on ne doit pas présumer qu'on devrait l'avoir, cette liberté, dans un moment comme celui-ci... Si vous voyez ce que je veux dire, ajouta-t-elle après avoir marqué une pause durant laquelle les autres la regardèrent en silence.

— Peu m'importe, commenta Russ. D'une manière ou d'une autre, ça sera sûrement intéressant.

— J'ai toujours voulu être célèbre dans le vrai monde, ajouta Jakob.

Mais Morgane vit que ses mains tremblaient, alors elle posa brièvement (très brièvement, car elle connaissait l'ambivalence de Jakob concernant les rapports physiques) sa main sur la sienne.

Le dernier à parler fut John, dont le regard sautait d'une personne à l'autre, la pression du moment évidente sur son visage. Enfin il dit :

— Je peux en faire un événement. Un documentaire. Je vais avoir besoin de plus de mémoire pour la caméra.

À la suite de ce déballage de raisonnements, ils se lancèrent ensemble dans ce périple vers l'inconnu.

Elle rencontra au salon les membres des forces de sécurité... effectivement venus en force. L'homme gris et son laquais étaient assis; les trois figurants muets (l'homme en uniforme, les deux femmes en tenue de civil « discrète ») étaient dispersés dans la pièce, l'un d'entre eux se tenant derrière Morgane, près de la porte de la cuisine.

— Placez-vous ici, ordonna-t-elle à l'homme derrière elle, surprise par son ton impératif.

Il jeta un coup d'œil à son supérieur et attendit l'approbation avant d'aller se placer à côté des deux femmes près de la fenêtre.

— Vos employés sont bien entraînés, ajouta-t-elle, en se disant *c'est absurde, ridicule*. Ça va nous faciliter la tâche à tous.

— L'E.T. ne peut pas rester ici. Les mesures de sécurité ne sont pas assez élevées.

Comme d'habitude, la remarque déplacée sortait de la bouche de Complet bleu. Elle l'avait rencontré à tant de réunions. Elle les avait rencontrés tous les deux, lui et Complet gris, sans jamais pouvoir leur associer un nom. Secret d'État? Ou simple impolitesse?

— Ne le dites à personne, dans ce cas.

— Ce n'est pas si simple que ça.

— Si, ça l'est. Le Canada au grand complet croit que « notre » alien se trouve dans l'Atrium, emplacement inconnu. Qui en douterait?

— L'affaire va s'ébruiter.

— Alors quand ça arrivera, faites votre boulot.

— Vous semblez si certaine qu'on laissera l'alien ici.

Complet gris n'avait aucun problème à éviter de genrer Blou. Il parlait toujours de l'alien sans utiliser le pronom il ou elle, pensa Morgane. Mais bon, elle tentait aussi le plus possible d'éviter d'assigner un genre à ses colocataires; c'était difficile de faire autrement¹³⁹. Elle soupira et se fit violence pour revenir au milieu de la joute d'arguments.

— Vous supposez avoir le choix.

— On maîtrise la situation, répondit Complet bleu.

¹³⁹ Étant donné le contexte linguistique, il m'était impossible de transposer telle quelle l'idée de « marchandise » du texte de départ véhiculée par le pronom « it ». J'ai donc adapté le texte en fonction du public cible, un lectorat francophone, tout en reliant ce paragraphe à la réflexion plus générale de Dorsey sur le non binarisme dans le genre.

— N'est-ce pas ce que vous répétez sans cesse durant nos réunions? Mais le temps n'est-il pas venu d'agir selon les désirs de Blou? À moins que vous ayez décidé d'être l'ennemi, à moins que Blou ne soit en captivité.

— Il ne s'agit pas de ça!

Visiblement, Complet bleu se sentait insulté.

— Mais c'est que la sécurité doit être assurée. N'importe quel cinglé pourrait décider de venir ici pour repartir avec lui.

— Lui?

— L'alien.

Complet bleu avait, comme Rahim¹⁴⁰, choisi un pronom depuis longtemps. Morgane sourit malgré elle.

— Ce que j'aimerais savoir, reprit-elle, c'est si Blou est libre de ses choix. Libre de vivre où iel en a envie.

— Ça, oui, j'en ai bien peur.

Complet gris eut un ton presque amusé l'espace d'un instant. Morgane le scruta du regard, mais il demeura impassible.

— Et nous?

— Je ne suis pas certain de comprendre où vous voulez en venir. (Complet gris.)

— Si l'alien vient vivre ici, allez-vous nous harceler, restreindre notre liberté et chambouler notre mode de vie, autrement dit nous mettre des bâtons dans les roues? Non, ne répondez pas maintenant, prenez le temps d'y réfléchir. Vous savez sûrement déjà qu'aucun de nous n'est banal et prévisible.

¹⁴⁰ J'ai adapté ce passage pour le lier plutôt à la scène de la page 62 du texte de départ (page 81 de ma traduction), où Morgane et Rahim ont une discussion au sujet du pronom masculin qu'il emploie pour désigner Blou.

— Comment le nier, bordel! (Complet bleu.) Deux homosexuels, une communiste éclopée, un fêlé... qu'est-ce qu'il est, lui, déjà?... et le type, là, avec la camionnette, qui travaille pour Amnistie ET pour GovNet...

— On a compris, l'interrompit Complet gris, tout en répondant en trois mots à la curiosité de Morgane.

Il savait tout à leur sujet.

— Les communistes, ça remonte à quelques générations, s'esclaffa Morgane. Un homosexuel et une autre à moitié, une socialiste handicapée, un vidéaste et un fonctionnaire... Nous avons tous accepté d'offrir un toit à Blou. Mais on ne veut pas de problèmes juridiques ni de harcèlement. Laissez-nous tranquilles.

— Vous ne demandez pas beaucoup.

— J'en aurai demandé beaucoup plus lorsque j'en aurai terminé avec vous. Je veux des conseils et du soutien, mais seulement lorsque Blou le réclame. Blou est une personne, pas une chose qu'on se passe d'une agence à l'autre, ni un sujet d'étude. Je ne serai responsable de rien, hormis de lui enseigner ce que je peux. Comme lorsque j'étais à l'Atrium.

La présence du policier hors de la cuisine s'expliquait par celle de l'alien derrière la porte. Blou apparut alors. Les figurants s'agitèrent, Complet bleu respira un coup, Complet gris l'observa de son siège.

— J'ai l'impression que vous nous voyez comme des ennemis, fit remarquer Complet gris. Je ne suis pas votre ennemi.

Changement intéressant de pronom, pensa Morgane pendant que Complet gris poursuivait :

— On fait de notre mieux. Tout ça, c'est du nouveau pour nous tous. Pour ma part, si j'avais un invité chez moi provenant d'une contrée inconnue, et que cet invité avait l'air aussi

intéressant et vulnérable, je volerais vite comme vous à sa défense. Mais j'aimerais vraiment vous persuader qu'on a des préoccupations communes. On veut que cette personne, Blou, reste en vie. C'est mon travail. Vous savez, ça. J'ai protégé la vie de papes et de politiciens, et, pour être honnête, ce cas-ci est fichtrement plus compliqué et plus important que tous les autres. On veut que cette personne apprenne à nous connaître. Ce qui n'est pas simple non plus. Toi (il fixa l'être bleu du regard), tu semblais ne rien connaître au départ. On a essayé de t'enseigner certaines choses, et on a réussi. Et dès que tu as su comment t'habiller toi-même, tu as fugué, comme mon ado. Vous (s'adressant de nouveau à Morgane) voyez le problème?

— Oui, répliqua Morgane en se sentant un peu honteuse; c'était probablement ce qu'il voulait.

Pire encore, il lui rappela soudain son père — un homme doux, une vraie soie —, malgré le fait que Legris était beaucoup plus petit et plus jeune. Pouvait-elle se permettre de penser qu'il était une « vraie soie »? Elle conserva son air impassible en l'écoutant.

— Bon, on ne sait pas ce que Blou recherche ici. On ne sait pas ce que les aliens veulent lancer comme message à la Terre. On ne sait pas ce que ces êtres veulent apprendre de nous. Blou passe beaucoup de temps à observer, comme en ce moment. Est-ce qu'il y a ici tout ce dont l'alien a besoin, ce qu'on essayait d'offrir à l'Atrium? La Littérature avec un grand L, la Musique avec un grand M, l'Art avec un grand A?

L'être bleu se plaça nerveusement derrière Morgane.

— On peut faire mieux, dit Morgane sur un ton de défi. On peut lui offrir la vraie vie.

— Ma fille est vidéaste, annonça Complet gris de façon inattendue, et pour ce que j'en sais, elle est aussi homosexuelle. Et socialiste, et même fonctionnaire. C'est son monde à elle aussi. Alors ne pensez pas tout savoir.

— Tout savoir? explosa Morgane. Mais c'est rien du tout. Bon sang, c'est juste Blou en détresse à ma porte et qui s'échoue presque dans mes bras! Vous pensez que je vais laisser les officiels s'occuper d'iel, peu importe leur grandeur d'âme? J'enseigne à cet enfant, à cette vie qui se remplit, depuis longtemps déjà.

— Pas si longtemps que ça, répliqua l'homme en complet bleu.

— Ça donne l'impression de faire longtemps, fit Morgane en le foudroyant du regard. Pensez-vous que je vais juste tout laisser tomber? Que j'en serais seulement capable?

— Non, intervint l'homme gris. Je commence à vous connaître. Pourquoi pensez-vous que je vous ai gardée alors que vous tombiez sur les nerfs de tout le monde?

Morgane tourna le regard vers lui. Il n'était pas tout à fait en train de sourire, mais il ne la fusillait pas du regard comme durant la plupart des réunions : du progrès? L'homme en complet bleu lui jetait un regard assassin, mais M. Legris ajouta avec calme :

— Ça arrive dans la science-fiction depuis des années, l'alien rencontre des gens ordinaires. Vous avez le rôle des gens ordinaires.

Morgane grogna.

— Ordinaires? Dites plutôt qu'on est ceux que personne ne veut avoir dans sa clique.

— Rien de nouveau sous le soleil! Il y aura toujours des laissés-pour-compte.

Essayait-il vraiment de la convaincre de croire à ça?

— Écoutez. J'ai tout donné pour ces enfants à l'hôpital durant des années, je les ai aidés à repartir à zéro, les ai habitués à leur nouvelle apparence, aux nouvelles limites de leur esprit, à leurs nouveaux membres, toutes sortes de conneries du genre. Je suis partie, j'ai laissé tout ça derrière moi, parce que ça me faisait mal. J'ai posé ma candidature à ce poste agréable et sécuritaire, et j'ai hérité de Blou. Pensez-vous que j'aie envie de rouvrir mes plaies comme ça?

Mais qui d'autre le fera? Qui d'autre a tenté d'amener Blou un tant soit peu vers l'humanité? Il faut bercer dans ses bras ces enfants-gargouilles peu importe à quoi ils ressemblent; il faut les aimer tout autant. Pensez-vous qu'il est possible de laisser cet être (en passant le bras autour de Blou) vivre dans une institution et de lui enseigner la vie sur Terre au moyen de vidéos et d'Internet? Avec des films? Et rien d'autre? Ça ne marcherait pas, ça ne marche pas. Et si l'un de vous essayait de ramener l'alien chez lui et de partager son quotidien?

Après avoir prononcé le mot « films », elle vit Complet bleu rougir, ce qui alimenta sa colère, mais elle vit ensuite Complet gris se pencher vers elle pour répondre à sa dernière sortie, ce qui l'apaisa.

— De toute manière, ajouta-t-elle, ce n'est pas à moi de décider. C'est à Blou de le faire, et toute ma passion ne vaut rien si cette personne décide d'enfourcher le vent en passant ma porte.

— Je pense que le vent n'a pas besoin que je l'enfourche pour souffler, répondit l'alien.

journal :

L'attirance éphémère, et probablement menaçante, que l'alien¹⁴¹ a suivie à travers les motifs inhabituels d'une ville conçue par des esprits encore étrangers, des mains dirigées par des visions inconnues, n'était pas volontaire et s'avérait à peine reconnue comme une compulsion de la part de Blou. Pourtant, il est possible que le destin n'aurait pu mieux faire en menant notre aimable alien de couleur bleue à la bonne porte.

L'apparence de Blou nous est étrangère, ainsi que ses coutumes. Tout est nouveau et inexplicable, son corps et sa tête habités par un vide remplaçant ce qui devrait être familier. Un

¹⁴¹ Afin d'éviter de genrer le pronom démonstratif « cet/cette » ou de créer une forme non binaire qui entraînerait la confusion, j'ai décidé d'utiliser l'article défini élidé « l' » qui permet de conserver l'ambiguïté de genre.

être étranger dans un labyrinthe d'étrangers, qui suit une voie infaillible vers une destination incertaine.

Le préfixe essentiel, c'est « in- ». De la même manière qu'un nombre incalculable d'humains ont tenté, tentent et continueront à tenter de trouver des pronoms appropriés, nous tentons de trouver une définition aux différents stades de formation de la vie humaine. Cette vie est informelle, incomplète, insatisfaisante. Peu importe l'assonance. Le sens parle de lui-même. Il nous reste encore beaucoup à faire afin que la Terre soit un endroit parfait où vivre pour tout être alien¹⁴².

Vivre est aussi bien un verbe d'action qu'un verbe d'état. Bien vivre demande plus que de l'information, de l'énergie ou de la chance; mais les trois rassemblés, en revanche, commencent à définir le processus. Le reste est gestalt, synergie et mystère. Comme cela devrait être afin de favoriser une bonne compréhension, laquelle suscite de la joie.

Alors « in- » constitue un préfixe de description. Mais Blou se caractérise aussi par sa réponse à ce stimulus imprécis et mystérieux, lequel se produit à un niveau que personne d'autre n'a vécu, et qui donc s'avère séduisant. Lequel amène l'alien, le crâne bourré de connaissances et d'habitudes sans compréhension des motifs, à traverser rues et parcs pour se rendre devant une porte en particulier, un choix parfait effectué sans en avoir eu le choix, un dessein qui se forme à peine... sans que les grandes lignes aient été dessinées.

— M. Legris, l'interpella-t-elle, ou est-ce qu'il me faut plutôt dire Inspecteur en chef Legris ou quelque chose du genre?

¹⁴² J'ai choisi de traduire par « être alien » en opposition à « être humain ». Ce choix me permet, par la même occasion, d'éviter de genrer le terme « alien ».

— Il vous est même possible de trouver mon nom, répondit-il, quoique le fait d'avoir un alter ego m'amuse bien.

— Peu importe. Pouvez-vous m'expliquer pourquoi une équipe de construction se trouve sur mon terrain?

— Oh. Ils bâtissent une remise pour l'équipe de surveillance. Celle dans votre jardin est beaucoup trop petite.

Son sourire s'avérait en fait plutôt agréable; c'était sa manière de l'utiliser qui avait le don d'agacer Morgane.

— Ah. Ma permission, qu'est-ce que vous en faites?

— Selon moi, vous trouverez que cette nouvelle loi en matière de sécurité adoptée durant la dernière séance parlementaire à la Chambre des communes couvre à fond la présente situation.

— Je vois.

— Bien sûr, si vous vous y opposez, d'autres mesures légales pourront être prises.

— Je m'oppose à l'installation de caméras.

Elle lui remit la boîte vide de papiers mouchoirs dans laquelle Jakob et Russ avaient jetés les petites caméras qu'ils avaient débranchées.

— Vingt-cinq au total pour l'instant. Je pense qu'elles y sont presque toutes. Celles dans les salles de bain ont été difficiles à trouver, je le reconnais.

— Ah, fit-il. Oui, bon.

— Oui, bon. On n'y peut pas grand-chose pour l'audio, malheureusement, tout comme pour le reste de l'équipement à l'extérieur de la maison.

— J'ai bien peur que vous ayez raison.

— Existe-t-il un moyen d'éviter tout ça?

— Je pourrais vous répondre que oui.

— Mais on continuerait d'être sur écoute.

— Oui.

— Eh bien, au moins personne ne nous regardera en train de chier... à moins que vous ne planifiez de réinstaller les caméras tous les jours ou presque.

— Euh... pas vraiment, non.

— Non? Vous vous y engagez?

— Les hommes de ma génération ont toujours été réticents face à l'engagement, murmura-t-il.

Elle lui lança un regard furieux.

— Heureusement, je n'ai pas ce problème. Oui, je m'y engage.

— Qui va écouter les bandes?

— L'équipe en fonction au moment de l'enregistrement. Moi aussi, si j'en ai le temps. La bande peut tourner jusqu'à trente-six heures : c'est le défaut du logiciel. On va sauvegarder tout ce qui est notable sur une autre base de données.

— Et qu'est-ce qui sera notable?

— Toute conversation avec l'alien.

— C'est tout?

— Oui.

— Et non « toute conversation à propos de l'alien », « toute conversation qui pourrait être à propos de l'alien s'ils continuent d'écouter », « toute conversation qui pourrait nous incriminer en vertu d'une autre législation »...

— J'ai assez de poids pour m'assurer qu'il n'y ait pas de dérapages.

— J'espère bien, parce qu'on a...

— Quoi?

— L'alien.

— Votre otage¹⁴³ contre notre bonne conduite?

— Pas physiquement, bien sûr, je ne pense pas qu'un seul d'entre nous soit capable de se rendre jusque-là. Mais je peux enseigner n'importe quoi à Blou. Iel me fait confiance.

— Jusqu'à ce que vous cessiez de dire la vérité.

Son sourire, à nouveau. Cette fois-ci, Morgane le lui renvoya d'un air contrit. Elle était très mauvaise politicienne.

— Vous marquez un point, là.

— Je peux néanmoins faire valoir votre position devant n'importe quel membre trop zélé de l'équipe. Les nuances peuvent leur échapper.

Un autre sourire maîtrisé bien que malicieux. Elle se sentit obligée de le lui rendre.

— S'il y avait un seul agent du SCRS, je pense qu'on se débrouillerait très bien avec vous.

— Je m'efforce de donner satisfaction, répliqua-t-il avec calme.

— S'il n'y avait pas juste une douzaine d'aliens un peu partout dans le monde, ces crétiens de croyants descendraient dans les rues... mais l'annonce du retour de Jésus, d'un autre Jésus, puis d'un autre, et ainsi de suite *ad absurdum* ne les allume plus vraiment. Et puis du reste, après que l'arrivée du nouveau millénaire s'est passé sans incident...

¹⁴³ Étant donné que « otage » s'emploie au masculin et au féminin, j'ai décidé de faire une modulation : en changeant le point de vue (de l'*alien* vers Morgane et ses colocataires), j'évite de genrer l'*alien* en utilisant un pronom qui ne requiert aucun accord.

— Tu es un cynique, Mac.

L'homme gris se dit que si être un cynique signifiait être un idéaliste désillusionné, son patron avait raison.

— C'est mon travail, Andris, lui rappela-t-il. Le travail pour lequel je suis né. Vous le savez bien.

— Oui, McKenzie, je le sais. Comment tu t'y es pris?

Pour réponse, l'homme gris ne fit que regarder Andris, dont le visage sombre et carré se radoucit.

— Allez, vas-y, tu as le feu vert. Fais-en ton affaire si c'est ce que tu souhaites.

— Il y en a qui vont s'opposer. Je suis un policier de la vieille école, Andris. On dit que je suis trop doux. Que je suis une petite nature. J'aurai les intraitables sur le dos, ce qui signifie qu'à partir de maintenant, vous les aurez aussi sur le dos.

— Dis-moi plutôt quelque chose que je ne sais pas.

— Eh bien, tout d'abord, l'alien imite votre voix à la perfection.

— Oui, j'ai entendu ça.

— Et l'alien nous a filé entre les doigts et s'en est allé chez son éducatrice.

— J'ai entendu dire ça aussi.

— Éducatrice qui est une bisexuelle partageant la maison avec un gay, une éclopée socialiste, un vidéaste radico-pop qui a déjà travaillé pour nous comme technicien, ainsi qu'un... fonctionnaire spécialiste de la toile et doté d'une conscience sociale. Une bande de gens obscènes, en fin de compte, si on se fie aux démagogues qu'on vient d'élire démocratiquement — j'insinue ici, bien sûr, qu'un dossier a été monté sur à peu près chacun d'eux. Qu'est-ce qui va se passer quand ces infos viendront à circuler?

— À toi de gérer ça. Et concernant les dossiers, c'est lu. Je l'aime déjà.

— Qui ça?

— L'éducatrice.

— Vraiment?

L'homme gris pencha la tête, interloqué.

— Elle a des convictions. As-tu vu les enregistrements quand elle faisait du travail de terrain à l'université durant les années de « busherie¹⁴⁴ »? Très créative. Eh bien, ils sont tous à toi. Elle et toute sa smala.

— Vous avez fait de l'arabe?

— Oui, un peu, à l'université...

— Ces dossiers, Andris, c'est du matériel à chantage.

Andris éclata de rire, puis chassa l'homme gris d'un geste indolent.

— Veille à la sécurité de l'alien. Laisse Dieu veiller sur les autres.

— Vous croyez en Dieu, monsieur?

— Je vais à l'église tous les dimanches. C'est mon statut qui l'exige.

— Vous ne répondez pas à ma question.

— Et je n'en ai pas l'intention. Tu as mon appui, Mac. Ne te préoccupe pas de Dieu... pour l'instant.

¹⁴⁴ L'expression « oh-ohs » provient de la langue populaire et sert à désigner la première décennie des années 2000, décennie durant laquelle sont survenus de nombreux événements déplorables (récession, terrorisme, changements climatiques, grippe porcine, etc.). L'expression, bien qu'elle ne concerne pas que l'administration des États-Unis, fait indéniablement référence à George W. Bush, qui a occupé le poste de Président du 20 janvier 2001 au 20 janvier 2009. Durant cette quasi-décennie, nombre de journalistes et d'artistes ont fait leurs choux gras des choix politiques de Bush, allant même jusqu'à utiliser le terme « busherie » pour qualifier les conséquences de ses deux mandats (*Le Monde*, 2004, http://www.lemonde.fr/vous/article/2004/09/20/busherie_379849_3238.html; *Sonuma*, 2003, <http://www.sonuma.com/archive/irak-la-guerre-est-une-busherie>). J'ai donc choisi de traduire l'expression anglaise par « années de busherie », plus particulièrement en référence au poème « Busherie » de Jean-Paul Daoust (Daoust, [s. d.], http://ici.radio-canada.ca/regions/ottawa/Radio/Chroniques/Poeme_7367.shtml).

Les derniers mots restèrent suspendus dans l'air. La bouche fendue jusqu'aux oreilles, Andris ferma la porte derrière lui, laissant seul dans la froide fluorescence du couloir l'homme gris au sourire qui s'effaçait maintenant sur son visage adaptable.

CHAPITRE 3 : *IL, ELLE ET IEL*¹⁴⁵ : LA DÉCONSTRUCTION DU BINARISME DANS LA TRADUCTION DE LA SCIENCE-FICTION *QUEER*

Qu'en est-il lorsqu'une désignation de genre, l'agenrisme dans le présent cas, n'existe pas dans la langue d'arrivée? Comment atteindre une viabilité traductive dans le respect de la visée du texte de départ? Comme je l'ai mentionné ci-haut, l'utopie est un genre spéculatif permettant de redéfinir des paradigmes. Je me sers donc de la réunion de la science-fiction, des théories *queer* et de la traductologie pour créer une distanciation cognitive dans la traduction d'*APE*, comme a pu le faire Dorsey dans la version originale. Je compte, de cette manière, insérer ma traduction d'un extrait d'*APE* dans le mouvement *queer*.

Mon projet de « queerisation » traductive cherche à faire apparaître le *queer* dans la traduction. Je me distancie cependant de l'angle essentialiste de la traduction féministe pour adopter une approche déconstructionniste. L'angle utilisé dans la traduction d'un extrait d'*APE* (celui du traducteur qui assume une diversité de catégories genre/sexe) vise une « action politique » qui, selon une perspective post-normative, met l'accent sur la diversité dans le spectre des possibles des genres, des sexes et de la sexualité. De plus, comme l'indique Susan Bassnett, le travail amorcé par la traduction féministe s'avère encore d'actualité — il l'est d'autant plus avec l'expansion des théories *queer* —, et est aussi important pour les hommes qu'il l'est pour les femmes, puisqu'il explore les aspects linguistiques, culturels et philosophiques du processus de traduction¹⁴⁶.

¹⁴⁵ Référence au roman *He, She and It* (1991) de Marge Piercy.

¹⁴⁶ Bassnett, 2008, p. 72. Cependant, l'actualisation dans la traduction des potentialités de genre dans *APE* soulève la question de la dyade cibliste/sourcier. Dans son article « How devoted can translators be? », Hélène Buzelin s'intéresse à ce que Daniel Simeoni nomme la soumission du traducteur (*subservience hypothesis*): « This internalized call to order [la traduction de la lettre] acts as a secular common ground, a *substratum*, that can give birth to a diversity of translator's habituses structured by the interaction of cultural, social and professional fields » (Buzelin, 2014, p. 68). Elle rappelle ici que la traduction de la lettre ne peut se faire dans l'absolue littéralité, car le traducteur et la traductrice doivent tenir compte des contraintes de la langue cible qui englobent nombres de contextes (culturels, sociaux, linguistiques, etc.) et leur inter-influence.

3.1 Traduction *queer* et performative

Comme je l'ai indiqué au chapitre 1, depuis, en traductologie, des théoriciens et théoriciennes ont développé de nouveaux concepts permettant de « queeriser » la traduction, des notions qui font appel à la déconstruction de la langue afin d'ajouter des significations aux réalités qu'elle représente. Avant d'analyser mes choix de traductions, je reviendrai rapidement sur certains aspects théoriques et sur certaines stratégies traductives qui ont déjà été employées pour traduire des textes *queer*.

Dans un passage court mais d'un grand intérêt de son introduction à *Translating Women* (2011), Luise von Flotow souligne le potentiel des théories *queer* mises en parallèle avec la traductologie¹⁴⁷, et reprend la notion de « performativité » avancée par Butler : la performativité de genre ne peut se dissocier de la performativité de la traduction, puisqu'aucune des deux n'est fixe. Les deux visent à subvertir, à déconstruire, pour mettre en évidence les décalages de sens qu'une lecture centrée sur les présupposés sociaux, par exemple, peut soulever. La traduction *queer* constitue, en somme, un acte intentionnel et activiste, au même titre que le féminisme et le *queer*¹⁴⁸. Dans la même optique, Sherry Simon indique que la traduction, comme le genre, est fluide dans sa production de sens¹⁴⁹. En d'autres mots, Flotow et Simon s'accordent pour dire que la traduction — plus encore la traduction *queer*, selon moi

¹⁴⁷ Von Flotow, 2011, p. 3.

¹⁴⁸ « [M]ost translation is intentional; and much like any other performance, translation represents/performs a text, planting it into a new space for a new readership/audience. Translation makes deliberate choices about which writer to translate, which foreign ideas and materials to disseminate. These choices are premeditated, planned and carefully evaluated, and the meticulous word-by-word labour of translation is often equally self-aware. In other words, translation, it can be argued, is as intentional, as activist, as deliberate as any feminist or otherwise socially-activist activity. » (*Idem*, p. 4.)

¹⁴⁹ « Equivalence in translation, as contemporary translation theory emphasizes, cannot be a one-to-one proposition. The process of translation must be seen as a fluid production of meaning, similar to other kinds of writing. The hierarchy of writing roles, like gender identities, is increasingly to be recognized as mobile and performative. » (Simon, 1996, p. 12.)

— s’inscrit dans un contexte identitaire et culturel qui, même s’il est mis en parallèle avec le contexte de la version originale, doit être réactualisé, réinterprété.

Dans *Re-Belle et Infidèle/The Body Bilingual*, Susanne de Lotbinière-Harwood souligne que « [l]es re-belles et infidèles [la traduction féministe] sont rendues possibles par l’existence d’un corpus d’œuvres féministes qui créent un contexte favorable à la mise au point de stratégies de transgression¹⁵⁰ ». Dans le même esprit, ce sont des œuvres récentes mettant en question le binarisme qui m’ont influencé dans l’approche traductive que j’ai adoptée. C’est dans les années 1990, au Canada, que paraît en français (avant d’être traduite en anglais deux ans plus tard) une œuvre de science-fiction féministe qu’il faut voir, à mon avis, comme une influence sur les traductions postérieures de ce genre littéraire¹⁵¹. Le roman *Chroniques du Pays des Mères* (1992 pour la première publication, 1999 pour la version définitive) d’Élisabeth Vonarburg¹⁵², dont la version anglaise, *The Maerlande Chronicles*¹⁵³, a été traduite en 1992 par Jane Brierley, introduit un féminin générique (« Ce n’est pas comme Rubio, Turri et Garrec qui jouent toutes seules aussi dans un autre coin — mais on dit "tout seuls" pour Rubio, Turri et Garrec; on dit "ils"; on dit "les garçons"¹⁵⁴ »). À l’image de la version française qui utilise le féminin générique plutôt que le masculin générique, la version anglaise est allée puiser, dans la majeure partie des

¹⁵⁰ Lotbinière-Harwood, 1991, p. 58.

¹⁵¹ J’aurais pu faire commencer cette généalogie vers la fin des années 1960. Cependant, les œuvres de science-fiction *queer* traduites à cette époque traitent en majeure partie de sexualité, d’homosexualité masculine et féminine pour être plus précis. Quant aux œuvres traitant des questions de genre, comme *The Left Hand of Darkness* (1969; 1971 pour la traduction française) d’Ursula K. Le Guin et *The Female Man* (1970; 1975 pour la traduction française) de Joanna Russ, leur traduction conserve une vision hétéronormative par l’utilisation du masculin générique dans la première œuvre pour désigner des êtres androgynes, et par un contresens aberrant dans le titre de la deuxième (*L’autre moitié de l’homme*).

¹⁵² Le roman de Vonarburg est charnière dans la science-fiction féministe et *queer* au Canada. Ce dernier amorce une réflexion sur le genre, tout comme sur la sexualité (puisque les Mâles sont en voie d’extinction, seules les Mères y ont accès et les utilisent à des fins reproductrices, tandis que les femmes ont recours à des méthodes d’insémination artificielle hasardeuse si elles veulent avoir des enfants [terme féminisé par l’utilisation du féminin générique]).

¹⁵³ Il s’agit là du titre de la version canadienne. La version étatsunienne, qui reprend la traduction de Brierley, a été publiée la même année sous le titre *In the Mothers’ Land*.

¹⁵⁴ Vonarburg, 1999, p. 5.

cas, comme le fait remarquer Bérard, dans les racines saxonnes et anglo-normandes afin d'obtenir un féminin générique en anglais équivalent à celui en français¹⁵⁵.

Mais ces stratégies demeurent toutefois de l'ordre du binaire. Bien que la version originale et la traduction du roman de Vonarburg aient eu, à mon avis, une grande influence sur les futures traductions françaises d'œuvres de science-fiction *queer*, l'aspect binaire de la langue fait en sorte que la traduction de textes qui sortent de ce cadre pose problème. Des œuvres comme *L'énigme de l'univers* (*Distress*¹⁵⁶) de Greg Egan, dont la traduction de Gérard Klein¹⁵⁷ a été publiée en 1997, amorcent une réflexion sur cette question¹⁵⁸. Dans le roman original, l'un des protagonistes, Akili Kuwalle, est de genre neutre, et la narration fait référence à ce personnage avec les pronoms « ve », « vis » et « ver », dérivés de « s/he », « his » et « her ». Klein utilise « ille¹⁵⁹ » pour traduire ces trois pronoms neutres et met les accords entre parenthèses : « Akili Kuwalle est un(e) ami(e) très cher(ère) et une personne étonnante mais ille est un peu fantasque¹⁶⁰ ». L'extrait rend compte de la différence de positionnalité de la traduction en

¹⁵⁵ Bérard, 2015, p. 5.

¹⁵⁶ Version originale publiée en 1995.

¹⁵⁷ Klein fait partie des auteurs et traducteurs français qui ont aidé à propulser la science-fiction dans le paysage littéraire francophone.

¹⁵⁸ On peut noter aussi la traduction de Patrick Marcel des questions de genre dans la trilogie *Les chroniques du Radch* (2015-2016) (*Imperial Radch Trilogy*, 2013-2015) d'Ann Leckie. Marcel a d'ailleurs remporté en 2017 le Prix Jacques Chambon de la traduction pour son travail. La traduction de Marcel soulève la question du fort binarisme dans la langue française. Le roman de Leckie met en scène une société agendre où le pronom « she » est utilisé pour désigner toute personne (l'auteure a d'ailleurs déclaré dans une entrevue accordée à *Wired* [Wired, 2014, <http://www.wired.com/2014/10/geeks-guide-ann-leckie/>] que, au moment d'écrire le roman, elle présumait à cette époque que le genre était nécessairement binaire). Dans la traduction française, le masculin générique a toutefois été employé à l'occasion pour désigner un groupe de personnes dont les traits sont indéfinis : « Devant les portes du temple, je me tenais aussi sur la place maculée de cyanophytes, observant les passants. La plupart étaient vêtues de la même jupe simple de couleur vive que la grande prêtre, bien que seules de très petites enfants ou les très dévotés arborent un grand nombre de marques, et que très peu d'entre elles portent des gants. Certaines de ces passants étaient des transplantées, des Radchaais affectées à des emplois ou gratifiées de domaines ici à Ors après l'annexion » (Leckie, traduction de P. Marcel, 2015, numérique). L'extrait démontre que le masculin générique a encore préséance sur le féminin, et donc que la catégorisation binaire du français rend complexe le fait de s'en écarter.

¹⁵⁹ Phonétiquement, le pronom renvoie au sexe masculin et se trouve à genrer un personnage ni masculin, ni féminin.

¹⁶⁰ Egan, traduction de G. Klein, 2001, p. 246.

opposition à la version originale : alors que le texte de départ met l'accent sur la possibilité de s'écarter du cadre binaire en introduisant les pronoms « ve », « vis » et « ver » sans obligation d'accord, le texte d'arrivée, lui, met plutôt l'accent sur l'impossibilité de sortir du fort binarisme de la langue française. Bien que je comprenne les choix faits à l'époque pour retranscrire le flou identitaire, j'ai souhaité, dans ma traduction, me distancier de la prise de position visible dans la traduction de Klein afin de proposer d'autres possibilités traductives de l'agenrisme qui soient viables tant sur le plan du graphème que sur celui du phonème.

Comme je l'ai mentionné au chapitre 1, j'ai décidé d'utiliser le pronom « iel » dans le roman dès la première rencontre entre Morgane et Blou. J'ai fait ce choix pour plusieurs raisons. Dorsey introduit le pronom « it » dès cette scène, ce qui instaure d'emblée un flottement quant au sexe et au genre de Blou :

Morgan was looking at one the aliens.

“Blue,” she said, unvoluntarily.

“Blue,” it said.¹⁶¹

Le parallélisme dans la structure crée ici un effet de cohésion permettant d'emblée la reconnaissance du pronom neutre : la structure de la phrase est répétée, seul le pronom est modifié. Ainsi, « it » est facilement reconnaissable en tant que pronom de la troisième personne du singulier. En français, cependant, utiliser le pronom iel dans cet extrait (qui précède de quelques lignes le moment où Morgane utilise le pronom neutre en présence de M. Legris) aurait été, à mon avis, trop précipité. Au contraire du pronom « it » qui fait officiellement parti de la grammaire anglaise, le pronom « iel » est un néologisme. J'ai donc plutôt employé

¹⁶¹ Dorsey, 2001, p. 45.

l'emprunt « *alien* », lequel me permet également d'éviter les marques de genre définies lorsqu'il est précédé de l'article défini « l' » :

Morgane avait sous les yeux l'un de ces êtres aliens.

— Bleue, laissa-t-elle échapper en parlant de sa couleur de peau.

— Blao, tenta de répéter l'alien.¹⁶²

De cette manière, j'instaure en douce l'aspect étranger de Blou.

Ce n'est que quelques lignes plus loin que j'introduis le pronom « iel » pour désigner Blou. Dans le texte de départ, Morgane semble hésiter quant au pronom qu'elle doit employer pour faire référence à l'*alien* :

“Yes, well, I’m not too keen on it myself, but we’ve done all the screening we can do at our end,” Mr. Grey said grimly. “We had to have someone the... *Blue* would work with. *Blue*'s been on a work-to-rule campaign lately.”

“Is it the first time Blue has named... um, itself?”

“Yes.”¹⁶³

Dans ce passage, il est évident que les deux personnages hésitent quant à la manière de faire référence à Blou. Ainsi, dans un premier temps, M. Legris se reprend alors qu'il était sur le point de dire le mot « alien », mot qui n'a plus vraiment raison d'être puisque Blou s'est nommé lui-même. Tout être humain a un prénom (nous donnons même des noms à nos animaux domestiques). Dès que l'*alien* a été nommé, il perd ainsi de son étrangeté et gagne en humanité. Nommer est aussi une façon de s'approprier une chose ou un animal. Dans le cas de Blou, l'*alien* s'est nommé lui-même, il n'appartient donc à personne; il devient, en quelque sorte, plus humain. C'est sans doute pourquoi Morgane hésite par la suite quant au pronom à utiliser pour

¹⁶² Page 61 de ma traduction.

¹⁶³ Dorsey, 2001, p. 46.

faire référence à Blou. Plutôt que de choisir d'employer « himself » ou « herself », qui aurait généré un être dont on ignore le sexe et le genre, Morgane a préféré l'utilisation du pronom neutre anglais « itself » servant à désigner un être non humain.

Toutefois, la réalité culturelle étant différente en français, le pronom « ça », même s'il désigne également un être non humain ou un objet, est davantage péjoratif lorsque l'on l'emploie pour désigner un humanoïde. Dans la même optique, même si le pronom que Morgane utilise en anglais est habituellement usité pour un être non humain, il prend un tout autre sens dans *APE*. Pour Morgane, Blou est un humanoïde qui a autant de droits qu'un être humain; elle n'emploie d'ailleurs que très rarement le terme « *alien* » quand elle fait référence à Blou. Elle octroie donc un sens humain au pronom « it », et c'est ce sens que j'ai retenu et qui a motivé l'utilisation du pronom « iel » dès la première rencontre entre Morgane et Blou :

— Oui... Enfin, je n'en suis pas trop friand moi-même, mais nous avons fait toutes les vérifications imaginables de notre côté, expliqua M. Legris d'un air sévère. Il nous fallait une personne avec qui l'al... Blou voudrait travailler. Blou a décidé de faire une grève du zèle récemment.

— Est-ce que c'est la première fois que... qu'iel a dit son nom?

— Oui.¹⁶⁴

L'utilisation du pronom dès la première rencontre entre les deux protagonistes appuie d'autant plus l'idée que Morgane souhaite éviter de genrer Blou, à l'inverse de ce que font d'autres personnages d'*APE* (je reviendrai plus loin à ce sujet). Pour Morgane, Blou a autant de valeur que n'importe quel autre être humain et doit être traité avec respect, ce que soutient également ma traduction.

¹⁶⁴ Page 62 de ma traduction.

Enfin, j'ai choisi d'utiliser « iel » tôt dans le roman pour une autre raison : le lecteur et la lectrice de science-fiction sont habitués à l'introduction d'éléments qui viennent bousculer les présupposés — le *novum*, tel qu'indiqué par Suvin —; c'est d'ailleurs la plupart du temps ce qu'ils recherchent. Des pronoms comme « iel » et « ille » sont courants dans la science-fiction pour désigner des humanoïdes au genre et au sexe indéterminé; en ce qui concerne les raisons linguistiques expliquées au chapitre 1, j'ai préféré « iel » à « ille ». Ainsi, pour que le lecteur de science-fiction accepte le *novum*, il suffit de l'introduire de façon cohérente dans le récit; dans ma traduction, je l'ai donc employé au moment où le lecteur fait la rencontre de Blou. Le lecteur accepte d'emblée le caractère étrange de l'*alien* (l'agenrisme et le pronom pour désigner Blou), ce qui rend l'*alien* et sa désignation familiers par la même occasion puisque l'utilisation de « iel » reste la même que celle des pronoms de troisième personne.

La traduction du pronom anglais « it » pose toutefois problème dans *APE*, car les personnages l'emploient avec différentes connotations. En ce qui concerne Morgane, ouverte d'esprit, elle pouvait facilement employer le pronom « iel » en toutes circonstances. Qu'elle parle de Blou à ses colocataires ou aux représentants du gouvernement, seul ce pronom peut octroyer intelligibilité et viabilité; elle reproche d'ailleurs à ses collègues de vouloir genrer Blou, comme dans cette scène où Rahim fait référence à Blou au masculin devant Morgane :

“He must have been injured on arrival. Whatever the arrival process was must have given him, like, a retrograde amnesia, a functional amnesia.” In the daily-report meeting, Rahim was holding forth again on his opinion of the Alien Question.

“Him?”

“Don't keep harping on that, Connie. We have enough to think about without that.”

“My name is Morgan, and harping on that is my job. Do you really want to make this alien into a Man?”¹⁶⁵

Chacun a ainsi sa propre idée sur le sexe et le genre de Blou. Pour Rahim et Kowalski, l'*alien* est tout bonnement de sexe masculin. Ces deux personnages emploient toutefois le pronom « it » durant les réunions officielles, comme Morgane, M. Legris et Flora (une représentante du gouvernement), mais ne prononcent jamais le prénom que l'*alien* a choisi. Pour Rahim et Kowalski, il n'est qu'un objet d'étude. J'ai ainsi choisi de traduire le pronom par « *alien* » lorsque Rahim et Kowalski emploient le pronom « it ». Les deux autres représentants du gouvernement, M. Legris et Flora, sont quant à eux plus ouverts, même s'ils représentent un gouvernement conservateur. Dès la première réunion officielle entre les représentants et Morgane, Flora emploie le prénom de Blou. En ce qui concerne Flora, j'ai donc suivi le texte anglais, c'est-à-dire que j'ai évité d'augmenter le nombre de fois où Flora mentionnerait le prénom de Blou.

En ce qui concerne M. Legris, la situation s'est avérée plus délicate, mais plus intéressante aussi. Dès la première scène où il apparaît, il semble se ranger du côté de Morgane en préférant faire référence à l'*alien* par son prénom plutôt que par le terme « *alien* ». Cependant, puisqu'il représente un gouvernement conservateur, il ne peut montrer une aussi grande ouverture d'esprit que Morgane lors des réunions officielles, en particulier devant son supérieur. Dans une scène d'*APE*, M. Legris discute avec son supérieur des progrès de Blou. Alors que Legris emploie d'habitude sans vergogne devant Kowalski et Rahim le prénom de Blou, il choisit dans cette scène de plutôt faire référence à l'extraterrestre par le mot « *alien* ». À l'inverse, lorsqu'il se retrouve seul avec Morgane, il emploie plus souvent qu'autrement le prénom de Blou. J'ai

¹⁶⁵ Dorsey, 2001, p. 62.

donc choisi de traduire ces trois situations de façon différente pour refléter le fait que Legris possède un mode de pensée adaptable. Dans ma traduction, lors des réunions officielles, Legris emploie donc majoritairement le prénom « Blou » et le terme « *alien* » lorsqu'il est dans une position de neutralité; Legris emploie parfois « iel » lorsqu'il se range du côté de Morgane durant lesdites réunions.

En regard de ces exemples, on pourrait affirmer que la performativité en traduction se rapprocherait ainsi de l'adaptation, sans qu'on oublie la visée du texte de départ. Comme le souligne Peter Fawcett, le concept de sens originel peut être remis en question dans une perspective déconstructionniste :

if original meaning does not exist and if the work lives on in the endlessly deferred meaning of the play of the signifier, then various forms of ADAPTATION become justified as the main translation technique. Gender politics lead to the same conclusion [...]. In these circumstances, translation becomes not a submission to otherness but a performance art...¹⁶⁶

La traduction étant fluide comme la langue et les identités, elle s'émancipe ainsi d'une certaine littéralité pour atteindre une plus grande souplesse, pour performer un acte de langage qui reste toutefois en adéquation avec la visée du texte de départ.

En ce sens, je prends pour exemple un extrait de ma traduction qui a demandé une adaptation en fonction, entre autres, de la culture d'arrivée. Dans cet extrait, Blou vient de s'enfuir de l'Atrium pour se rendre chez Morgane. Les représentants du gouvernement se réunissent alors chez elle pour discuter si l'*alien* doit retourner vivre dans l'Atrium. À un moment dans la conversation, M. Legris utilise le pronom « it » pour désigner Blou, et Morgane se fait la réflexion qu'il n'a jamais eu de problème avec l'aspect flou du pronom « it » anglais :

¹⁶⁶ Fawcett, 2011, p. 107.

“You seem so sure that we will allow it to stay here.” Grey suit had no problem with pronouns. He had always called Blue “it,” as if, Morgan thought, the alien were a commodity. Mind you, she’d used the same pronoun with her housemates: it was hard to avoid.¹⁶⁷

Dans le texte anglais, il est fait mention du sens qu’a le pronom « it » : ce dernier est habituellement désigné pour faire référence à un objet ou à un animal. Par ailleurs, l’ajout du passage où il est fait mention que Morgane utilise ce pronom avec ses colocataires appuie le sens humain que lui confèrent Morgane et M. Legris en l’utilisant comme un pronom de la troisième personne du singulier pour désigner un être vivant doué de pensée.

En français, cependant, le sens objectivé peut difficilement être transposé, étant donné que « iel » ne possède pas cette connotation et n’est pas encore entré officiellement dans l’usage. Seul « ça » contient l’idée d’objet, mais ce pronom, lorsqu’utilisé pour une personne, revêt un sens péjoratif, que Legris n’emploie pas dans le texte. J’ai donc adapté légèrement le passage pour qu’il s’ancre dans la réalité francophone, tout en conservant l’esprit du texte de départ :

— Vous semblez si certaine qu’on laissera l’alien ici.

Complet gris n’avait aucun problème à éviter de genrer Blou. Il parlait toujours de l’alien sans utiliser le pronom il ou elle, comme si, pensa Morgane, Blou n’était pas tout à fait une personne. Mais bon, elle tentait aussi le plus possible d’éviter d’assigner un genre à ses colocataires; c’était difficile de faire autrement.¹⁶⁸

Puisque l’idée d’objet se prête moins bien à la réalité francophone, j’ai décidé d’adapter légèrement le texte pour que la narration fasse plutôt référence à l’agenrisme dont il est fait mention par la suite concernant les colocataires de Morgane. De plus, étant donné que le texte de départ reste flou à propos du pronom « it » que Morgane emploie avec ses colocataires (c’est

¹⁶⁷ Dorsey, 2001, p. 88.

¹⁶⁸ Page 114 de ma traduction.

le seul passage du roman qui l'indique), j'ai choisi de ne pas mentionner clairement quel pronom elle emploie avec ses colocataires, mais plutôt d'indiquer qu'elle essayait autant que faire se peut d'éviter d'assigner un genre aux personnes qui vivent avec elle. Évidemment, dans le texte de départ, Morgane n'utilise que les pronoms « he » et « she » pour parler de ses colocataires, ce qui peut sembler une incohérence; la légère adaptation dans ma traduction laisse supposer, selon moi, que les colocataires ont demandé d'être désignés en tant qu'homme ou femme, en fonction du genre qu'ils ont choisi et non du sexe qu'on leur a assigné.

Dans la même optique, pour éviter de genrer l'*alien* dans la narration à la 3^e personne, je me suis inspiré de la voix narrative du roman *Sphinx* (1986) d'Anne Garréta en employant, dans la mesure du possible, l'auxiliaire avoir, ainsi que de l'utilisation du pronom « iel » dans le roman *La symphonie des abysses* (2014) de Carina Rozenfeld. *Sphinx* utilise une narration homodiégétique où le prénom de l'un des deux protagonistes au genre indéterminé, A***, est en grande partie employé en tant que complément du verbe : « Je ne parviens pas à me remémorer exactement les premières visions que j'eus de A***¹⁶⁹ ». L'évitement des accords en genre s'avère donc plus aisé que lorsque le prénom du personnage non binaire est employé en tant que sujet, comme dans le roman de Rozenfeld. Ce dernier utilise le pronom « iel », ainsi que les articles non binaires « lea » et « luiel », pour désigner des personnages agenres. Toutefois, les accords en genre ont été conservés au masculin :

Sa [le protagoniste, qui se définit par la suite comme homme] contempla son visage quelques instants dans le miroir ébréché et moucheté accroché en face de luiel, sur le mur peint en bleu pâle. Iel fit une petite grimace et détourna le regard. Son reflet ne faisait que lui rappeler l'évidence : iel n'était pas achevé. Pas encore. L'image

¹⁶⁹ Garréta, 1986, p. 11.

que lui renvoyait la glace ne le représentait plus, car le changement se rapprochait.
Bientôt, iel serait autre. Neuf. Abouti.¹⁷⁰

En plus d'adopter une approche binaire — dans le roman, les Neutres doivent choisir de se définir en tant qu'homme ou femme, et donc, le binarisme représente une fin en soi —, l'œuvre, par l'utilisation du masculin générique, associe chaque personnage non binaire à ce genre. L'emploi du genre grammatical masculin en français a donc ceci de particulier : il a un emploi double, l'un spécifique pour désigner le mâle et l'autre générique pour désigner un ensemble de personnes, indépendamment de leur sexe et de leur genre¹⁷¹.

À partir de ce corpus et des travaux sur la traduction féministe de Sherry Simon et de Susanne Lotbinière-Harwood, pour ne nommer qu'elles, ainsi que sur le *queer* en traduction, comme les travaux de Christopher Larkosh et de Mirko Casagrande, j'ai opté pour l'utilisation des pronoms singulier et pluriel non binaires « iel » et « iels » (3^e personne) et pour certains procédés de traduction spécifiques, comme la modulation¹⁷² et l'adaptation¹⁷³, qui permettent d'éviter de fixer le genre de l'*alien* :

C'est l'alien de l'ONU, bien évidemment, indiqua la loutre. Notre alien à nous a apparu en position fœtale sur le plancher du Sénat. Si leur but était de l'envoyer au Parlement ou dans le bureau du Premier Ministre, c'est raté. Quoi qu'il en soit, c'est tout ce qu'on avait entendu les aliens dire avant que Blou ne commence à nous imiter. C'est possible que la même chose se produise ailleurs dans le monde en ce

¹⁷⁰ Rozenfeld, 2014, p. 209-210.

¹⁷¹ Même si l'utilisation du masculin générique sert à désigner un ensemble de personnes, indépendamment de leur sexe et de leur genre, le masculin n'est pas moins mis en position de supériorité.

¹⁷² Delisle donne décrit cette stratégie de la façon suivante : « Procédé de traduction qui consiste à restructurer un énoncé du texte d'arrivée en faisant intervenir un changement de point de vue ou d'éclairage par rapport à la formulation originale, ce qui se produit, notamment, quand on emploie la partie pour le tout, l'abstrait pour le concret, l'actif pour le passif » (Delisle, 2013, p. 670).

¹⁷³ Delisle donne cette stratégie de la façon suivante : « 1. Stratégie de traduction qui donne préséance aux thèmes traités dans le texte de départ, indépendamment de sa forme. [...] 3. Procédé de traduction qui consiste à remplacer une réalité socioculturelle de la langue de départ par une réalité propre à la socioculture de la langue d'arrivée convenant au public cible du texte d'arrivée » (*Idem*, p. 641).

moment. Pour l'instant, nous savons qu'il existe douze aliens, au départ sans doute dans un état végétatif... ou infantile, comme vous voulez.¹⁷⁴

Dans cet extrait, j'ai choisi d'employer les deux stratégies traductives indiquées ci-haut. De cette façon, j'évite de genrer Blou et les autres *aliens*, et je reste dans l'esprit du texte de départ concernant Flora : elle ne mentionne le nom de l'*alien* que lorsqu'il semble gagner un peu d'humanité, en imitant d'autres humains dans le présent cas. J'ai par ailleurs évité d'utiliser les articles « le » ou « la », voire d'en créer un. Dans le roman de Rozenfeld, l'utilisation des articles « lea » et « luiel », ajoutée à celle du pronom « iel », crée une cacophonie linguistique qui nuit à la lisibilité de l'œuvre. Selon moi, les nouveautés linguistiques doivent être insérées avec parcimonie.

Un autre élément notable concernant l'extrait ci-haut est que j'ai réintroduit, lorsque cela s'appliquait, des règles de grammaire presque devenues désuètes. Dans l'extrait cité, le verbe « apparaître » est employé avec l'auxiliaire avoir. Alors que ce verbe s'emploie de nos jours avec l'auxiliaire être, il existe une nuance grammaticale entre le verbe employé avec avoir et avec être qui, aujourd'hui, se trouve escamotée : l'auxiliaire être met l'accent sur le résultat ou l'état, alors que l'auxiliaire avoir met l'accent sur l'action¹⁷⁵. Dans les deux cas, le sens reste le même. Cependant, employer le verbe « apparaître » avec avoir permet d'éviter de genrer Blou; ici, il n'y a pas de complément; le verbe est intransitif, donc il n'y a pas d'accord possible.

Cette réflexion m'a d'ailleurs amené à vouloir éviter en majeure partie le masculin générique lorsque le texte fait référence aux *aliens*. Puisque le sexe et le genre des *aliens* n'est pas explicitement indiqué, hormis qu'ils sont semblables aux hommes et aux femmes, j'ai à plusieurs reprises fait appel à la modulation dans le but d'éviter de genrer, et ce, en passant

¹⁷⁴ Page 69 de ma traduction.

¹⁷⁵ BDL, 2017, fiche « apparaître ».

parfois du spécifique au générique. Dans une scène d'*APE*, après que Blou est arrivé sur Terre, la narration se focalise le temps de quelques pages sur M. Legris : « What does a career policeman think when first he walks into the room where an alien is crouching quietly, watching everything?¹⁷⁶ ». Dans cet extrait, le terme « *alien* » est un spécifique. Dans ma traduction, j'ai ajouté le terme « être » devant « *alien* » afin d'éviter le genre : « Que pense un policier de carrière lorsqu'il entre dans une pièce où un être alien se tapit calmement et observe tout?¹⁷⁷ ». Étant donné que le mot « *alien* » peut s'employer tant au féminin qu'au masculin, le passage du spécifique au générique grâce à l'ajout du terme « être » permet de conserver, dans le texte d'arrivée, le flottement identitaire concernant le sexe et le genre du texte de départ.

Par ailleurs, comme il a été mentionné précédemment, la dichotomie masculin/féminin, Dorsey l'emploie dans son roman afin de mettre l'accent sur l'artificialité du langage. En choisissant d'utiliser des termes connotant soit la masculinité, soit la féminité, pour traiter de tel ou tel personnage, l'auteure participe à un processus de déconstruction de la langue. À l'aide des conceptions sociales sur le genre et le sexe, elle (re)définit ses personnages, comme dans l'extrait suivant : « I'm an old-fashioned cop, Andris. Too soft, they say. Too sissy¹⁷⁸ ». Cette phrase, prononcée par M. Legris, connote, selon la vision hétéronormative, la féminité par les mots « soft » et « sissy », alors que ce même personnage avait précédemment été décrit par des termes connotant traditionnellement la masculinité, soit « power¹⁷⁹ » et « authority¹⁸⁰ ». Dans la traduction, j'ai tenu compte de l'omniprésence de cette dichotomie masculin/féminin dans l'œuvre de Dorsey, et ce, même si les termes du texte de départ ne possèdent pas toujours des

¹⁷⁶ Dorsey, 2001, p. 50.

¹⁷⁷ Page 65 de ma traduction.

¹⁷⁸ Dorsey, 2001, p. 94-95.

¹⁷⁹ *Idem*, p. 49.

¹⁸⁰ *Idem*, p. 84.

équivalents ayant la même connotation ou s'inscrivant dans la réalité socioculturelle du texte d'arrivée (« sissy », par exemple, dont l'équivalent « chochette » est davantage utilisé en France). Dans ma traduction de l'extrait ci-haut, j'ai ainsi tenté de conserver cette dichotomie : « Je suis un policier de la vieille école, Andris. On dit que je suis trop doux. Que je suis une petite nature¹⁸¹ ». En somme, il s'agit de conserver l'esprit du texte original de Dorsey tout en adaptant certains éléments, adaptation qui ne signifie pas regénérer la traduction, mais la queeriser plutôt.

Dans un même registre d'idées, Dorsey utilise plusieurs termes liés à la culture *queer*, dont certains ne possèdent pas d'équivalent français. J'ai donc adapté le texte en fonction de la réalité socioculturelle du texte d'arrivée. Dans une scène d'*APE*, Jakob et Morgane se retrouvent seuls à faire la vaisselle. Jakob mentionne que John, l'un de leurs colocataires, n'aime pas les homosexuels :

While they were doing the dishes — it was John's turn, with Jakob drying, but John had had an opening to attend, so Morgan had volunteered — Morgan said, "John has a hair-trigger on the subject of his work, it seems."

"No, it's me," said Jakob. "He doesn't like fags."¹⁸²

Dans cet extrait, Jakob utilise un terme péjoratif pour désigner les homosexuels, « fag », terme repris par la culture gay comme affirmation de son identité. Puisque Jakob est gay, le fait qu'il utilise ce terme renvoie à cette affirmation identitaire. Dans la traduction en français, j'ai choisi d'utiliser le terme « fif », qui lui aussi est péjoratif mais a été récupéré par la culture gay en tant qu'affirmation identitaire :

¹⁸¹ Page 124 de ma traduction.

¹⁸² Dorsey, 2001, p. 79.

Pendant que Morgane et Jakob faisaient la vaisselle — c'était au tour de John de laver, mais comme il devait assister à un vernissage, Morgane se porta volontaire pour le remplacer —, elle dit à Jakob :

- John tire vite sur la gâchette quand on parle de son travail, on dirait.
- Non, c'est à cause de moi, expliqua Jakob. Il n'aime pas les fifs¹⁸³.

La forme brève du mot conserve par ailleurs le rythme du texte de départ et l'utilisation d'un équivalent en français qui commence par la même lettre que le terme anglais permet de garder le jeu des sonorités. Des mots comme « homo » ou « gay » n'auraient pas eu le même effet.

Toujours dans cette scène, Dorsey emploie, dans la narration, d'autres termes liés à la culture *queer* : « [Morgan] thought, not for the first time, that queens were getting bitchier the more the external world cracked down on them¹⁸⁴ ». Les termes « queen » et « bitch » ne sont pas encore entrés dans l'usage en français; cependant, ils désignent une réalité culturelle qui demande une adaptation : « Elle pensa alors, non pour la première fois, que plus les grandes folles devenaient *bitch*, plus le monde extérieur les réprimait. » Bien que le terme « bitch » ne soit pas accepté en français, j'ai décidé de le reprendre et de le mettre en italique, puisqu'il est utilisé au Québec dans un registre familier. « Bitch » et « grande folle », ainsi juxtaposés, mettent l'accent sur le décalage du langage *queer*, lequel s'approprie, selon Keith Harvey (2012), plusieurs termes péjoratifs à la base pour affirmer son identité¹⁸⁵.

En regard des exemples donnés, aborder la traduction d'*APE* sous un angle performatif met ainsi l'accent en français sur l'étrangeté de l'œuvre, sur son aspect *queer*. L'utilisation de stratégies traductives, comme l'adaptation et la modulation, permet d'inscrire le texte d'arrivée

¹⁸³ Page 101 de ma traduction.

¹⁸⁴ Dorsey, 2001, p. 79.

¹⁸⁵ Harvey, 2012, p. 352.

dans le *queer* et participe de ce que Bérard appelle « le travail politique de la traductrice ou du traducteur queer¹⁸⁶ ».

¹⁸⁶ Bérard, 2015, http://www.academia.edu/15521068/Parce_qu_il_nous_faut_une_langue_du_futur_bien_de_son_temps_Traduire_le_queer_science-fictionnel.

CONCLUSION

Comment (trans)genrer la traduction de la science-fiction

Nombre de facteurs influent évidemment sur le contexte de traduction d'œuvres de science-fiction *queer*, mais il est important, à mon avis, de se pencher sur la pérennité de certains choix traductifs liés aux questions de genre, de sexe et de sexualité. En science-fiction, la recevabilité de la traduction peut être éprouvée par la « distanciation cognitive » [*cognitive estrangement*] qui découle du *novum*. La science-fiction offre une ouverture du champ des possibles qui permet ensuite à la personne qui traduit de faire des choix traductifs qui peuvent sembler à priori incongrus, mais qui se révèlent en adéquation avec le *novum* introduit dans le texte de départ.

Le roman *APE* demande de réfléchir à certains choix traductifs. Puisque Dorsey ne fait aucune mention des caractères sexuels primaires et secondaires de l'*alien* (hormis qu'il n'est ni mâle, ni femelle, mais semblable aux deux), le texte d'arrivée doit s'éloigner du cadre binaire afin de traduire cette réalité. Le pronom « it » qu'emploie l'auteure afin de désigner Blou, que nous pourrions dire neutre, ne possède pour l'instant en français aucun équivalent officiel. Dans la traduction, la « distanciation cognitive » doit partir du précepte que Blou ignore d'emblée la notion de genre/sexe (voire de sexualité) et que certains personnages, pour désigner l'*alien*, n'ont pour référent que le cadre binaire, lequel sera déconstruit par la principale protagoniste et la narration hétérodiégétique. Comme le mentionne Pearson, il s'agit, pour Dorsey, de confronter deux visions de la réalité, soit l'hétéronormativité et le *queer*, afin de critiquer les limites des représentations en sexe et en genre dans la langue anglaise (limites sur lesquelles ma traduction française vise à mettre l'accent).

Comme il a été démontré un peu plus tôt, certaines traductions d'œuvres de science-fiction *queer* s'inscrivent, comme malgré elles, dans un modèle hétéronormatif. La traduction du roman *L'énigme de l'univers*, faite par Gérard Klein, en constitue un exemple : alors que le

texte de départ, s'inscrivant dans un horizon *queer*, s'écarte du binarisme de la langue dans le but d'envisager des réalités de genre et de sexe non binaires, le texte d'arrivée, quant à lui, réaffirme ce binarisme. Par l'utilisation des doublets de genre entre parenthèses, la traduction de Klein inscrit plutôt l'œuvre dans un cadre hétéronormatif, où le masculin et le féminin sont les deux seuls genres de référence. L'exemple illustre que la traduction de la science-fiction *queer* exige de se questionner sur la positionnalité de sexe et de genre.

Avec ma traduction de quelques chapitres d'*APE*, j'ai voulu m'écarter de ce mode de pensée afin de m'inscrire dans un modèle post-normatif qui respecte la visée de l'œuvre originale, *queer* avant la lettre. Dans cette perspective, l'adoption d'une approche performative amène les traducteurs à réfléchir en dehors du cadre binaire afin de réaliser une traduction *queer*. C'est entre autres parce que cette approche ne s'applique pas à l'entièreté de la narration qu'elle peut fonctionner; dans une optique *queer*, c'est-à-dire inclusive, elle permet de faire cohabiter deux visions, soit l'hétéronormativité et la non-hétéronormativité. J'ai utilisé, dans le roman à l'étude, un pronom non binaire visant à désigner un « troisième genre » et des stratégies traductives (la modulation ou l'adaptation, par exemple) qui évitent de genrer le texte en fonction du binarisme de la langue française. Ces stratégies visent la déconstruction des représentations en sexe et en genre.

Cette déconstruction, comme le rappelle Casagrande, c'est entre autres le travail des traducteurs, qui doivent penser au-delà du système binaire, s'inspirer de ce qui s'est fait par le passé dans la langue d'arrivée tout comme dans d'autres langues¹⁸⁷. À l'image de l'utopie qui

¹⁸⁷ « Whereas the contribution of gender studies in the field of language and translation has been widely recognized, it seems to me that the implications and connections between *translation* and *transgender* studies have to be further investigated. Besides challenging the “natural” male-female categorization of some grammatically neuter languages, intersexualism can also put to the test the process of translation of those texts that are constructed on the sexual ambiguity of the narrative voice. » (Casagrande *in* Federici, 2011, p. 209.)

modifie un élément connu, la traductologie et la traduction littéraire participent à la redéfinition de présupposés du langage, ce qui permet d'envisager l'ordre du possible, de remettre en question le fort binarisme de la langue française. Dans une visée post-normative, et sans doute un brin utopique, il ne s'agit donc plus de voir l'autre, dans la traduction, comme un être différent qui s'écarte du champ des possibles considérés comme « normaux », mais plutôt de voir sa différence comme une autre voie dans le vaste champ des possibles.

Cependant, la traduction performative amène la question de l'invisibilité du traducteur. Bien que nous puissions constater la « soumission » du traducteur au texte de départ¹⁸⁸, l'adoption d'une approche performative de la traduction peut sembler polémique. À première vue, elle donne l'impression de s'opposer à la traduction de la lettre en penchant vers un côté cibliste. Pourtant, effectuer une traduction performative, c'est respecter la visée du texte de départ, sans pour autant négliger la différence des contextes culturels des langues mises en relation. À mon sens, elle relève d'une collaboration entre la culture de départ et celle(s) d'arrivée(s) : le texte original amorce une réflexion, tandis que celui d'arrivée la poursuit.

¹⁸⁸ Buzelin, 2014, p. 63.

BIBLIOGRAPHIE

I. Romans, recueils de nouvelles, critiques et entrevues

DORSEY, Candace Jane. *Machine Sex and Other Stories*, Toronto, Women's Press, 1990, 144 p.

---. *Black Wine*, New York, Tor, 1996, 288 p.

---. *Vanilla and Other Stories*, Edmonton, NeWest Press, 2000, 168 p.

---. *A Paradigm of Earth*, New York, Tor, 2001, 368 p.

EGAN, Greg. *L'énigme de l'univers*, Coll. « Science-fiction », traduction de B. Sigaud, Paris, Livre de poche, 2001, 521 p.

---. *Distress*, San Francisco, Night Shade Books, 2015, 400 p.

GARRÉTA, Anne. *Sphinx*, Paris, Grasset, 1986, 230 p.

HOPKINSON, Nalo. « A Paradigm of Earth by Candace Jane Dorsey », *Quill & Quire* (Toronto), [En ligne], <http://www.quillandquire.com/review/a-paradigm-of-earth/> (Page consultée le 13 juin 2016).

LECKIE, Ann. *Ancillary Justice*, Londres, Orbit, 2013, 409 p.

---. *La justice de l'ancillaire*, traduction de P. Marcel, coll. « Nouveaux Millénaires », Paris, J'ai lu, 2015, numérique.

LOCUS. « Candace Jane Dorsey : Saving the World », *Locus Online*, [En ligne], 2000, <http://www.locusmag.com/2000/Issues/08/Dorsey.html> (Page consultée le 22 juillet 2016).

MERRIL, Judith. « That Only a Mother », *The Science Fiction Hall of Fame, Volume One 1929-1964: The Greatest Science Fiction Stories of All Time Chosen by the Members of the Science Fiction Writers of America*, sous la direction de Robert Silverberg, New York, Orb Books, 2005, p. 281-289.

NOOSFERE. « L'autre moitié de l'homme », *NooSfere : Littérature*, [En ligne], 15 juillet 2016, <http://www.noosfere.org/icarus/livres/niourf.asp?numlivre=911> (Page consultée le 22 juillet 2016).

PAUPERT, Anne. « Introduction », *Une voix dans la cité : Christine de Pizan, dans Voix de femmes au Moyen Âge : Savoir, mystique, poésie, amour, sorcellerie, XI^e-XV^e siècle*, sous la direction de Danielle Régner-Bohler, coll. « Bouquins », Paris, Robert Laffont, 2006, p. 407-418.

ROZENFELD, Carina. *La symphonie des abysses : Livre I*, Paris, Robert Laffont, 2014, 468 p.

SCHELLENBERG, James et David M. SWITZER. « Interview with Candace Jane Dorsey », *Challenging Destiny: New Fantasy & Science Fiction*, [En ligne], 2000, <http://www.challengingdestiny.com/interviews/dorsey.htm> (Page consultée le 22 juillet 2016).

STEIN, Gertrude. *Autobiographie d'Alice Toklas*, traduction de B. Fäy, coll. « L'Imaginaire », Paris, Gallimard, 1980, numérique.

VONARBURG, Élisabeth. *Chroniques du Pays des Mères*, Lévis, Alire, 1999, 626 p.

---. *The Maerlande Chronicles*, traduction de J. Brierley, Alberta, Tesseraact, 1992, 582 p.

WIRED. « Sci-fi's Hottest New Writer Won't Tell You the Sex of Her Characters », *Wired*, [En ligne], 2014, <http://www.wired.com/2014/10/geeks-guide-ann-leckie/> (Page consultée le 21 juillet 2016).

II. Genre/sexe

BERLANT, Lauren Gail. *Cruel Optimism*, Durham, Duke University Press, 2011, 342 p.

BLACKBURN, Robert M., Jude BROWNE, Bradley BROOKS et Jennifer JARMAN. « Explaining Gender Segregation », *British Journal of Sociology*, vol. 53, n° 4, 2002, p. 513-536.

BUTLER, Judith. *Gender Trouble*, New York, Routledge, 1999, 221 p.

---. *Trouble dans le genre*, Traduction de C. Kraus, Paris, La Découverte, 2006, 284 p.

---. *Undoing Gender*, New York, Routledge, 2004, 273 p.

---. *Défaire le genre*, Traduction de M. Cervulle, Paris, Éditions Amsterdam, 2006, 311 p.

DE LAURETIS, Teresa. « Feminist Studies/Critical Studies: Issues, Terms, and Contexts », *Feminist Studies, Critical Studies*, sous la direction de Teresa de Lauretis, coll. « Theories of Contemporary Culture », vol. 8, Bloomington, Indiana University Press, 1986, p. 1-19.

---. *Théorie queer et cultures populaires : de Foucault à Cronenberg*, Paris, La Dispute, 2007, 189 p.

FRYER, David Ross. *Thinking Queerly: Race, Sex, Gender and Ethics of Identity*, New York, Routledge, 2011, 192 p.

GUIONNET, Christine et Erik NEVEU. *Féminins/Masculins : Sociologie du genre*, coll. « U, Sociologie », 2^e édition, Paris, Armand Colin, 2014, 430 p.

SALIH, Sara. *Judith Butler*, coll. « Routledge Critical Thinkers », Londres et New York, Routledge, 2002, 177 p.

III. Science-fiction et utopie

- ARMITT, Lucie. « The Grotesque Utopia: Joanna Russ, Jeanette Winterson, Angela Carter, Jane Palmer and Monique Wittig », *Contemporary Women's Fiction and the Fantastic*, Houndmills, Basingstoke, Hampshire et Londres, Macmillan Press, 2000, p. 15-16.
- . « The Post-Nuclear Family: *Body of Glass* (1991) », *Contemporary Women's Fiction and the Fantastic*, Houndmills, Basingstoke, Hampshire et Londres, Macmillan Press, 2000, p. 16-23.
- . « Mothering and Melancholia », *Contemporary Women's Fiction and the Fantastic*, Houndmills, Basingstoke, Hampshire et Londres, Macmillan Press, 2000, p. 216-219.
- BARBOUR, Douglas. « Canadian Science Fiction », *A Companion to Science Fiction*, sous la direction de David Seed, New Jersey, Blackwell Publishing, 2008, p. 309-322.
- BARR, Marleen S. « Feminist Fabulation », *A Companion to Science Fiction*, sous la direction de David Seed, New Jersey, Blackwell Publishing, 2008, p. 142-155.
- BOUCHARD, Guy. *Les 42 210 univers de la science-fiction*, Sainte-Foy, Le Passeur, 1993, 338 p.
- . « L'utopie canadienne au féminin », *Visions d'autres mondes : La littérature fantastique et de science-fiction canadienne*, Montréal, Éditions RD, 1995, p. 206-214.
- BOULD, Mark, Andrew M. BUTLER, Adam ROBERTS et Sherryl VINT (sous la dir.). *The Routledge Companion to Science Fiction*, New York, Routledge, 2009, 554 p.
- CLUTE, John, David LANGFORD et Peter NICHOLLS. *The Encyclopedia of Science Fiction*, [En ligne], 2011, <http://www.sf-encyclopedia.com/> (Page consultée le 1^{er} juin 2016).
- CSICSERY-RONAY JR., Istvan. *The Seven Beauties of Science Fiction*, Middletown, Wesleyan University Press, 2008, 323 p.
- DORSEY, Candace Jane. « Forme = contenu = forme? : Comprendre la conscience du roi », *Visions d'autres mondes : La littérature fantastique et de science-fiction canadienne*, Montréal, Éditions RD, 1995, p. 159-172.
- ELGIN, Suzette Haden. « April 1996 L&SF Online Bulletin », *Lingua, One More Lonesome Node*, [En ligne], avril 1996, <http://adrr.com/lingua/1.htm> (Page consultée le 23 août 2016).
- EVANS, Arthur B., Istvan CSICSERY-RONAY JR., Joan GORDON, Veronica HOLLINGER, Rob LATHAM et Carol MCGUIRK (sous la dir.). *The Wesleyan Anthology of Science Fiction*, Middletown, Wesleyan University Press, 2010, 792 p.

- FITTING, Peter. « Utopia, dystopia and science fiction », *The Cambridge Companion to Utopian Literature*, sous la direction de Gregory Claeys, New York, Cambridge University Press, 2010, p. 135-153.
- FOUCAULT, Michel. *Le corps utopique, les hétérotopies*, Paris, Nouvelles Éditions Lignes, 2009, 64 p.
- . « Of Other Spaces, Heterotopias », *Architecture, Mouvement, Continuité*, n° 5, 1984, p. 46-49, <http://foucault.info/doc/documents/heterotopia/foucault-heterotopia-en-html> (Page consultée le 21 juillet 2016).
- GOUANVIC, Jean-Marc. *Boris Vian et la science-fiction*, Mémoire, Université McGill, 1975, 117 p.
- . « Sémiotique et traduction : les enjeux sociaux de la traduction de la science-fiction américaine au Rayon Fantastique (Hachette-Gallimard) », *Francophonie plurielle : Actes du congrès mondial du Conseil international d'études francophones tenu à Casablanca (Maroc) du 10 au 17 juillet 1993*, Montréal, Hurtubise, 1995, p. 199-214.
- GRACE, Dominick. *The Science Fiction of Phyllis Gotlieb: A Critical Reading*, Jefferson/Caroline du Nord, McFarland & Company, 2015, 227 p.
- JAMES, Edward et Farah MENDLESOHN (sous la dir.). *The Cambridge Companion to Science Fiction*, New York, Cambridge University Press, 2003, 298 p.
- JAMESON, Fredric. *Archaeologies of the Future: The Desire Called Utopia and Other Science Fictions*, New York/Londres, Verso, 2007, 431 p.
- . *Archéologies du futur : Le désir nommé utopie*, traduction de N. Vieillescazes et F. Ollier, coll. « L'Inconnu », vol. 1, Paris, Max Milo, 2007, 393 p.
- . *Archéologies du futur : Penser avec la science-fiction*, traduction de N. Vieillescazes, coll. « L'Inconnu », vol. 2, Paris, Max Milo, 2008, 288 p.
- JOHNS, Alessa. « Feminism and utopianism », *The Cambridge Companion to Utopian Literature*, sous la direction de Gregory Claeys, New York, Cambridge University Press, 2010, p. 174-199.
- KETTERER, David. *Canadian Science Fiction and Fantasy*, Bloomington, Indiana University Press, 1992, 206 p.
- LALONDE, Catherine. « Le futur antérieur par les arts : de Margaret Atwood à David Altmejd, quelles visions du futur portent les artistes d'aujourd'hui? », *Le Devoir*, [En ligne], 2016, <http://www.ledevoir.com/culture/actualites-culturelles/487270/le-futur-antérieur-par-les-arts> (Page consultée le 1^{er} juin 2017).

- LANGER, Jessica. « Postcolonialism and Science Fiction: An Introduction », *io9: We Come from the Future*, [En ligne], 2011, <http://io9.gizmodo.com/5869841/postcolonialism-and-science-fiction-an-introduction> (Page consultée le 24 janvier 2017).
- LEPERLIER, Henry. *Canadian Science Fiction: A Reluctant Genre*, Thèse (PhD), Université de Sherbrooke, 1998, 216 p.
- LEVITAS, Ruth. *Utopia as Method: The Imaginary Reconstitution of Society*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2013, 268 p.
- MACFARLANE, Alex Dally. « Post-Binary Gender in SF: Introduction », *Tor.com: Science Fiction. Fantasy. The universe. And related subjects.*, [En ligne], 2014, <http://www.tor.com/2014/01/21/post-binary-gender-in-sf-introduction/> (Page consultée le 2 juin 2017).
- MCCLEESE, Nicole. « Queer Futures and the Anxiety of Anticipation: Literary Masochism in Delany », *African American Review*, vol. 48, n° 3, p. 359-374.
- MINNE, Samuel. « Corps étranger : réinventer le corps sexué dans la science-fiction », *Academia*, [En ligne], 2005, https://www.academia.edu/3401048/Corps_%C3%A9trangers_r%C3%A9inventer_le_corps_sexu%C3%A9_dans_la_science-fiction (Page consultée le 20 juillet 2016).
- NEWELL, Dianne et Victoria LAMONT. *Judith Merrill: A Critical Study*, Jefferson/Caroline du Nord, McFarland and Company, 2012, 239 p.
- PEARSON, Wendy Gay, Veronica HOLLINGER et Joan GORDON (sous la dir.). *Queer Universes: Sexualities in Science Fiction*, Liverpool, Liverpool University Press, 2008, 285 p.
- RANSOM, Amy J. *Science Fiction from Québec: A Postcolonial Study*, coll. « Critical Explorations in Science Fiction and Fantasy », vol. 15, Jefferson/Caroline du Nord/Londres, McFarland & Company, 2009, 265 p.
- SARGENT, Lyman Tower. *Utopianism: A Very Short Introduction*, Oxford, Oxford University Press, 2010, 144 p.
- SUVIN, Darko. *Metamorphoses of Science Fiction: On the Poetics and History of a Literary Genre*, New Haven, Yale University Press, 1979, 317 p.
- . *Defined by a Hollow: Essays on Utopia, Science Fiction and Political Epistemology*, Coll. « Ralahine Utopian Studies », vol. 6, Oxford, Peter Lang, 2010, 582 p.
- THIBODEAU, Amanda. « Alien Bodies and a Queer Future: Sexual Revision in Octavia Butler's "Bloodchild" and James Tiptree, Jr.'s "With Delicate Mad Hands" », *Science Fiction Studies*, vol. 39, 2012, p. 262-282.

VIEIRA, Fátima. « The concept of utopia », *The Cambridge Companion to Utopian Literature*, sous la direction de Gregory Claeys, New York, Cambridge University Press, 2010, p. 3-27.

VONNEGUT, Kurt. « Heinlein Gets the Last Word », *The New York Times*, [En ligne], 1990, http://www.nytimes.com/books/97/09/28/lifetimes/vonnegut-stranger_heinlein.html (Page consultée le 24 janvier 2017).

WALTON, Jo. « Smug messiah: Robert A. Heinlein's *Stranger in a Strange Land* », *Tor.com: Science Fiction. Fantasy. The universe. And related subjects.*, [En ligne], 2010, <http://www.tor.com/2010/12/10/smug-messiah-robert-a-heinleins-stranger-in-a-strange-land/> (Page consultée le 24 janvier 2017).

WEGNER, Phillip E. « Utopia », *A Companion to Science Fiction*, sous la direction de David Seed, New Jersey, Blackwell Publishing, 2008, p. 79-94.

WOLMARK, Jenny. « Time and Identity in Feminist Science Fiction », *A Companion to Science Fiction*, sous la direction de David Seed, New Jersey, Blackwell Publishing, 2008, p. 156-170.

IV. Traductologie et rédaction

BASSNETT, Susan. « Writing in No Man's Land: Questions of Gender and Translation », *Ilha do Desterro: A Journal of English Language, Literatures in English and Cultural Studies*, vol. 0, n° 28, 2008, p. 63-74.

BENJAMIN, Walter. « The Translator's Task », *The Translation Studies Reader*, 3^e édition, sous la direction de Lawrence Venuti, traduction de S. Rendall, Londres et New York, Routledge, 2012, p. 75-83.

BÉRARD, Sylvie. « Parce qu'il nous faut une langue du futur bien de son temps : Traduire le queer science-fictionnel », *Academia*, [En ligne], 2015, http://www.academia.edu/15521068/Parce_qu_il_nous_faut_une_langue_du_futur_bien_de_son_temps_Traduire_le_queer_science-fictionnel (Page consultée le 9 juin 2016).

BHAT, D. N. S. *Pronouns*, Oxford et New York, Oxford University Press, 2004, 320 p.

BRODZKI, Bella. « Translating Gender/Traduire le genre: Is Transdiscursive Translation Possible? », *Translating Women*, sous la direction de Luise von Flotow, Ottawa, University of Ottawa Press, 2011, p. 263-281.

BUZELIN, Hélène. « Sociology and translation studies », *The Routledge Handbook of Translation Studies*, sous la direction de Carmen Millán et Francesca Bartrina, Londres et New York, Routledge, 2012, p. 186-200.

---. « How devoted can translators be? Revisiting the subservience hypothesis », *Target*, vol. 26, n° 1, 2014, p. 63-97.

- CASAGRANDE, Mirko. « Renaming Gender in Translation », *European English Messenger*, vol. 22, n° 2, 2013, p. 41-45.
- DOYON-GOSSELIN, Benoit. « Pour un nouveau paradigme traductionnel : les traductions exogènes et endogènes », *Alternative Francophone*, vol. 1, n° 1, 2008, p. 57-67.
- DERRIDA, Jacques. « What Is a "Relevant" Translation? », traduction de L. Venuti, *The Translation Studies Reader*, sous la direction de Lawrence Venuti, 3^e édition, Abingdon, Oxon, Routledge, 2012, p. 365-388.
- FAWCETT, Peter. « Ideology and translation », *The Routledge Encyclopedia of Translation Studies*, 2^e édition, sous la direction de Mona Baker et Gabriela Saldanha, Londres et New York, 2011, p. 106-111.
- FEDERICI, Eleonora (dir.). *Translating Gender*, Berne, Peter Lang, 2011, 274 p.
- GODARD, Barbara. « Theorizing Feminist Discourse/Translation », *Tessera*, vol. 6, 1989, p. 42-53.
- . « A Translator's Journal », *Culture in Transit: Translating the Literature of Quebec*, sous la direction de Sherry Simon, Montréal, Véhicule Press, 1995, p. 69-82.
- GUILLEMETTE, Lucie et Josiane COSSETTE. « Déconstruction et différence », *Signo*, [En ligne], 2006, <http://www.signosemio.com/derrida/deconstruction-et-difference.asp> (Page consultée le 11 novembre 2017).
- HARVEY, Keith. « Translating Camp Talk: Gay Identities and Cultural Transfer », *The Translation Studies Reader*, sous la direction de Lawrence Venuti, 3^e édition, Abingdon, Oxon, Routledge, 2012, p. 344-364.
- . « Gay Community, Gay Identity and the Translated Text », *TTR: traduction, terminologie, redaction*, vol. 13, n° 1, p. 137-165.
- HERSCHBERG PIERROT, Anne. *Stylistique de la prose*, Paris, Belin, 2003, 319 p.
- JAKOBSON, Roman. « On Linguistic Aspects of Translation », *The Translation Studies Reader*, 3^e édition, sous la direction de Lawrence Venuti, Londres et New York, Routledge, 2012, p. 126-132.
- LANE-MERCIER, Gillian. « La traduction comme "performance de la cicatrice." Vers de nouveaux paradigmes traductologiques? Des synecdoques et des métonymies : de l'ornement à la "pulsion traduisante", *Québec Studies*, vol. 50, 2010/2011, p. 127-148.
- . « La fiction anglo-québécoise en traduction française depuis 1990 : agents, agences et textes », *Recherches sociographiques*, vol. 55, n° 3, 2014, p. 531-558.
- LARKOSH, Christopher. « Forms of A-Dress: Performances of the Foreign and S-Other-n Flows of Transnational Identity », *Social Dynamics*, vol. 33, n° 2, 2007, p. 164-183.

---. « Introduction : Re-Engendering Translation », *Re-Engendering Translation: Transcultural Practice, Gender/Sexuality and the Politics of Alterity*, sous la direction de Christopher Larkosh, Manchester, St. Jerome Publishing, 2011, p. 1-9.

LOTBINIÈRE-HARWOOD, Susanne de. *Re-Belle et Infidèle : La traduction comme pratique de réécriture au féminin/The Body Bilingual: Translation as Rewriting in the Feminine*, Montréal, Remue-ménage, 1991, 174 p.

LOUAR, Nadia. « Notre Dame du Queer ou du mauvais genre en traduction », *Palimpsestes* [En ligne], vol. 21, 2008, 1^{er} octobre 2010, <http://palimpsestes.revues.org/78> (Page consultée le 6 décembre 2015).

ROVAI, Francesco. « Between Feminine Singular and Neuter Plural: Re-analysis Patterns », *Transactions of the Philological Society*, vol. 110, n° 1, p. 94-121.

SARDIN, Pascale. « “Gender Trouble” in the American Translation of Tahar Ben Jelloun’s *L’enfant de sable* », *Translating Women*, sous la direction de Luise von Flotow, Traduction de A. Bogic et L. von Flotow, Ottawa, University of Ottawa Press, 2011, p. 305-325.

SCHABERT, Ina. « Translation Trouble: Gender Indeterminacy in English Novels and their French Versions », *Translation and Literature*, vol. 19, 2010, p. 72-92.

SIMON, Sherry. *Gender in Translation: Cultural Identity and the Politics of Transmission*, Londres/New York, Routledge, 1996, 195 p.

VON FLOTOW, Luise. *Translation and Gender: Translating in the “Era of Feminism”*, Coll. « Translation Theories Explained », Manchester/Ottawa, St. Jerome Publishing/University of Ottawa Press, 1997, 114 p.

---. « Genders and the Translated Text: Developments in “Transformance” », *Textus*, vol. 7, 1999, p. 275-288.

--- (dir.). *Translating Women*, Ottawa, University of Ottawa Press, 2011, 341 p.

WARBURTON, Rachel. « Travestied Hermeneutics: Social and Semiotic Instability in *Hic Mulier* and *Haec Vir* », *Social Semiotics*, vol. 16, n° 1, 2006, p. 151-172.

V. Linguistique

AUSTIN, J. L. *Quand dire, c’est faire*, traduction de G. Lane, coll. « L’ordre philosophique », Éditions du Seuil, 1970, 184 p.

---. « Les énoncés performatifs », *Philosophie du langage*, sous la direction de Bruno Ambroise et Sandra Laugier, traduction de B. Ambroise et S. Laugier, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 2011, p. 233-259.

BENVENISTE, Émile. *Problèmes de linguistique générale 2*, coll. « Tel », Paris, Gallimard, 1974, 288 p.

CHEVALIER, Yannick. « Bases linguistiques de l'émancipation : système anglais, système français », *Mots. Les langages du politique*, [En ligne], 2017, <http://www.cairn.info/revue-mots-2017-1-page-9.htm?1=1&DocId=430999&hits=10239+10238> (Page consultée le 2 juin 2017).

COUTANT, Alice. « Masculin, féminin : l'indicibilité de la non-coïncidence sexe genre », *Pratiques et langages du genre et du sexe : déconstruire l'idéologie sexiste du binarisme*, sous la direction de Sandra Tomc, Sophie Bailly et Grâce Ranchon, Louvain-la-Neuve, EME Éditions, 2016, p. 121-143.

ELMIGER, Daniel. « Masculin, féminin : et le neutre? », *Implications philosophiques : espace de recherche et de diffusion*, [En ligne], 29 juin 2015, <http://www.implications-philosophiques.org/actualite/une/masculin-feminin-et-le-neutre/> (Page consultée le 8 juin 2016).

---. « Binarité du genre grammatical — binarité des écritures? », *Mots. Les langages du politique*, [En ligne], 2017, <http://www.cairn.info/revue-mots-2017-1-page-37.htm?1=1&DocId=430996&hits=5845+5844+5549+5548+3539+3538> (Page consultée le 2 juin 2017).

GODEFROY, Frédéric. *Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous ses dialectes du IX^e au XV^e siècle*, vol. 1, Genève/Paris, Stalkine, 1891, <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k4187d/f3.image> (Page consultée le 22 septembre 2016).

LABROSSE, Céline. *Pour une grammaire non sexiste*, Montréal, Les éditions du remue-ménage, 1996, 106 p.

MICHEL, Lucy. « Le “neutre” d'une langue sans neutre », *Implications philosophiques : espace de recherche et de diffusion*, [En ligne], 26 juin 2015, <http://www.implications-philosophiques.org/actualite/une/le-neutre-dune-langue-sans-neutre/> (Page consultée le 8 juin 2016).

PROULX, Geneviève. « Un français plus neutre : utopie? », *Ici Radio-Canada.ca : Identité sexuelle — C'est quoi ton genre?*, [En ligne], 3 décembre 2015, <http://ici.radio-canada.ca/sujet/genres-identites-sexuelles/2015/12/03/001-identites-sexuelles-trans-genres-francais-difficultes.shtml> (Page consultée le 13 juillet 2016).

SAUSSURE, Ferdinand de. *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, 1990, 520 p.

VI. Dictionnaires et encyclopédies

Antidote 8, Montréal, Druide, 2012.

Banque de dépannage linguistique, [En ligne], 2002, <http://www.oqlf.gouv.qc.ca/ressources/bdl.html> (Page consultée le 15 mai 2017).

Centre national de ressources textuelles et lexicales, [En ligne], 2012, <http://www.cnrtl.fr/> (Page consultée le 11 novembre 2017).

Grand dictionnaire étymologique et historique du français, Paris, Larousse, 2011.

Le grand dictionnaire terminologique, [En ligne], 2012, <http://www.granddictionnaire.com/> (Page consultée le 15 mai 2017).

Le Petit Robert de la langue française, Paris, Dictionnaires Le Robert-Sejer, 2016, électronique.

New World Encyclopedia, [En ligne], 2016, http://www.newworldencyclopedia.org/entry/Info:Main_Page (Page consultée le 1^{er} juin 2017).

The Canadian Oxford Dictionary, Oxford et New York, Oxford University Press, 2001.

The Encyclopedia of Science Fiction, septembre 2016, [En ligne], <http://www.sf-encyclopedia.com/> (Page consultée le 21 septembre 2016).

Trésor de la langue française informatisé, [En ligne], [s. d.], <http://atilf.atilf.fr/> (Page consultée le 11 novembre 2017).

VII. Autres

DAOUST, Jean-Paul. « Busherie », *Radio-Canada : Ottawa, Gatineau*, [s. d.], [En ligne], http://ici.radio-canada.ca/regions/ottawa/Radio/Chroniques/Poeme_7367.shtml (Page consultée le 22 septembre 2016).

GAIR, Christopher. *The American Counterculture*, Edinburgh, Edinburgh University Press, 2007, 234 p.

LE MONDE. « Busherie », *Le Monde.fr*, 20 septembre 2004, [En ligne], http://www.lemonde.fr/vous/article/2004/09/20/busherie_379849_3238.html (Page consultée le 10 octobre 2016).

SONUMA. Irak : « la guerre est une busherie », *Sonuma : Les archives audiovisuelles*, [s. d.], [En ligne], <http://www.sonuma.com/archive/irak-la-guerre-est-une-busherie> (Page consultée le 10 octobre 2016).